

ACCADEMIA POLACCA DELLE SCIENZE
BIBLIOTECA E CENTRO DI STUDI A ROMA



CONFERENZE 148

EMILIANO RANOCCHI, ÉMILIE KLENE

**ARCHÉOLOGIE DU FUTUR :
JEAN POTOCKI
ENTRE HISTOIRE
ET HISTOIRES**



ROMA 2024

CONFERENZE 148

Archéologie du futur : Jean Potocki entre Histoire et histoires



ACCADEMIA POLACCA DELLE SCIENZE
BIBLIOTECA E CENTRO DI STUDI A ROMA

ACCADEMIA POLACCA DELLE SCIENZE
BIBLIOTECA E CENTRO DI STUDI A ROMA



CONFERENZE 148

Emiliano Ranocchi, Émilie Klene

Archéologie du futur : Jean Potocki entre Histoire et histoires



ROMA 2024



Pubblicato da
Accademia Polacca delle Scienze
Biblioteca e Centro di Studi a Roma
vicolo Doria, 2 (Palazzo Doria)
00187 Roma tel. +39 066792170
e-mail: accademia@rzym.pan.pl
www.rzym.pan.pl

Redazione linguistica:

Frédéric Constant

Progetto grafico:

Anna Wawrzyniak Maoloni

Impaginazione e stampa

LogoScript Sp. z o.o.

ISSN 0239-8605

ISBN 978-83-66847-82-8

DOI: 10.24425/154400

S O M M A I R E



AGNIESZKA STEFANIAK-HRYCKO

PRÉFACE	7
---------	---

EMILIANO RANOCCHI

INTRODUCTION	9
--------------	---

PAUL PELCKMANS

LA MÉMOIRE GRÉCO-LATINE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE	13
---	----

FRANÇOIS ROSSET

LES ANTIQUITÉS DU <i>MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE</i>	25
---	----

ÉMILIE KLENE

<i>MUTHOS</i> ET <i>LOGOS</i> DANS LE <i>MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE</i> DE JEAN POTOCKI	37
---	----

EMILIANO RANOCCHI

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA TRADITION HERMÉTIQUE DANS LE RÉCIT DU JUIF ERRANT	47
---	----

DOMINIQUE TRIAIRE

POTOCKI, L'UKRAINIEN	61
----------------------	----

JAN ZIELIŃSKI

LE REFRAIN DU SAVOYARD : VESTIGES MUSICAUX AUTOUR DU <i>MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE</i>	69
---	----

JUAN RODRIGUEZ RENDÓN

DE « GRANDS CHANGEMENTS DANS LE MONDE DÉMONAGORIQUE » : DEUX RÉCITS DE L'ANTIQUITÉ COMME PRINCIPE DE L'ESTHÉTIQUE DU BIZARRE DANS LE <i>MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE</i>	79
--	----

KOICHIRO HATA

AU CARREFOUR DU « PARIS DE LA SIBÉRIE » : JEAN POTOCKI FACE À DES NAUFRAGÉS JAPONAIS	99
---	----

PRÉFACE

« La parole frappe l'air et l'esprit, elle agit sur les sens et sur l'âme [...] elle doit être le véritable intermédiaire entre la matière et les intelligences de tous les ordres¹ ». Encore trop peu connue, l'œuvre de Jean Potocki peut se lire sous le signe de cette phrase, extraite du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. À ceux qui s'aventurent, ne serait-ce que dans le *Manuscrit*, elle découvre, en effet, un labyrinthe de mots et de phrases opérant. La parole instaure une atmosphère, introduit un mystère, met en éveil les sens. Par son intermédiaire, nous ne sommes pas loin de sentir le parfum dégagé par quelque superbe princesse maure, tout comme l'odeur d'un cadavre pendu à son gibet ; de toucher du doigt l'une et l'autre.

Inspiré par ce labyrinthe de mots et par des noms qui lui étaient si étrangers, Pouchkine commença à traduire, en vers, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* ; et bien que l'écrivain russe ait finalement renoncé à cette idée, une cinquantaine de ces vers nous sont parvenus. Italo Calvino fut, quant à lui, l'un des lecteurs les plus subtils du *Manuscrit*. Pour le maître italien de la fiction expérimentale, auteur d'une œuvre littéraire fantastique pleine d'élégance, l'histoire d'Alphonse Van Worden donnait corps à des visions oniriques énigmatiques et perverses, anticipait le goût des romantiques allemands pour l'horreur. Véritable adorateur du *Manuscrit*, Luis Buñuel fait également partie de la longue liste de ceux qui furent, d'une façon ou d'une autre, fascinés par l'œuvre de l'écrivain polonais.

1] Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), Paris, GF Flammarion, 2008, p. 186.

Qui était donc le comte Jean Potocki ? À coup sûr, une personnalité complexe, dont quelques qualificatifs ne suffisent pas à épuiser la richesse. Figure proprement extraordinaire, Potocki fut à la fois romancier et auteur dramatique, historien, voyageur, député à la diète, ethnographe, archéologue ; excentrique par-dessus tout. Né dans une famille de magnats établis en Podolie, éduqué en Suisse et en France, polyglotte — il pratiquait couramment huit langues — Potocki avait une passion : les voyages. Allant au-delà du traditionnel Grand Tour qu'effectuaient les jeunes gens des classes aisées de l'époque, il poussa ses expéditions bien au-delà de l'Europe. Il prit goût, assez tôt, aux voyages lointains, embarqué sur les navires de l'ordre de Malte. Ce fut ainsi qu'il visita la Turquie et l'Égypte, où il navigua sur le Nil, mais aussi le Maroc, le Caucase, la Mongolie. De sa participation à une mission qui devait se rendre en Chine et dont il dirigea la délégation scientifique, il rapporta la conviction que « l'Europe devait accepter l'existence d'autres cultures et la relativité de ses propres normes² ». Potocki fut également député de la Grande Diète. Fondateur de la *Drukarnia wolna* [L'Imprimerie libre], il fit éditer le *Journal Hebdomadaire de la Diète*, dans lequel étaient relatés les débats parlementaires. Il vola en ballon, voyagea en bateau, visita trois continents...

Potocki se suicida en 1815. Les mythes qui entourèrent sa mort sont dignes de ceux dont regorge le roman auquel il a consacré une partie de sa vie.

Le présent ouvrage est le fruit d'une session du 16^e Congrès de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle, tenu en 2023. Nous espérons que sa lecture vous fera accéder, par de nouveaux chemins, à toute la singularité de l'homme passionnément curieux du monde, du savant aux multiples centres d'intérêt, de l'explorateur en avance, de deux siècles au moins, sur son époque, que fut Jean Potocki. Que cette 148^e livraison de nos *Conferenze* romaines vous éloigne, ne serait-ce qu'un instant, de la réalité, et vous fasse trouver refuge dans l'un des écrans si admirablement ouvragés qu'il nous a laissés.

Agnieszka Stefaniak-Hrycko
Académie Polonaise des Sciences
Centre Scientifique de Rome

2] I. Kadulski, « Poselstwo Jana Potockiego do Chin w 1806 r. », *Gdańskie Studia Azji Wschodniej*, 2020/18.

INTRODUCTION

Jean Potocki fut l'homme de plusieurs paradoxes. Issu de l'une des plus illustres familles de la Confédération polono-lituanienne, il fut certes le plus grand et le plus européen des écrivains polonais de son temps ; mais c'est en français qu'il composa l'ensemble de son œuvre, faute d'une bonne maîtrise du polonais. Si l'on se souvient aujourd'hui presque exclusivement de son roman d'avant-garde, le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, c'est en historien qu'il s'est toujours pensé, et c'est en historien qu'il espérait rester dans les mémoires. Son intérêt se portait sur l'histoire des peuples slaves et des peuples d'Asie, mais il consacra aussi une partie considérable de ses recherches à l'histoire et à la chronologie de l'Égypte ancienne. Les progrès qu'il accomplit dans ce domaine furent effacés, quelques années plus tard, suite au déchiffrement des hiéroglyphes, par cette égyptologie moderne dont il avait été pourtant l'un des précurseurs. Enfin, si Potocki fut l'un des premiers historiens et penseurs occidentaux à s'intéresser véritablement aux cultures des peuples d'Afrique, du Proche-Orient et d'Asie, il ne disposa, pour ses recherches dans ce domaine, d'aucune autre source écrite que celles des traditions hébraïques, grecques et latines, l'égyptologie et les études orientales ne s'étant pas encore constituées en tant que telles : un paradoxe des plus subtils dans la vie de celui qui ne croyait pas en la supériorité de la culture européenne et qui entretenait avec la culture classique, dont il était pourtant profondément imprégné, un rapport libre et décomplexé.

Si Potocki est aujourd'hui surtout connu pour son œuvre littéraire, sa pensée historique ne peut être ignorée. Elle se manifeste à chaque instant, aussi bien dans le *Manuscrit* que dans ses récits de voyage.

Dans ceux-ci, Potocki ne cessait d'établir des comparaisons entre les réalités qu'il découvrait et les témoignages des historiens anciens. Sa pratique du voyage alla bien au-delà de celle du Grand Tour, pourtant typique de la classe sociale à laquelle il appartenait. Les contrées vers lesquelles il voyagea dès sa jeunesse, étaient encore peu fréquentées par les Occidentaux. Cette expérience du voyage se reflète dans son écriture. Si l'on compare Potocki à son illustre cousin Stanislas Kostka Potocki — érudit et historien de l'art, grand connaisseur de l'art antique et de la peinture italienne, partisan d'une esthétique fondée sur les idéaux du néoclassicisme, grand voyageur lui aussi, mais dont les voyages n'ont jamais dépassé les frontières géographiques de l'Europe — on voit bien à quel point son approche était nouvelle et disruptive. Son œuvre littéraire, loin de tout néoclassicisme servile, est marquée par une vision, plurielle et relative, du monde. Toutes les cultures y ont droit de cité, potentiellement au moins, de la même façon que de multiples récits ont droit de cité dans le *Manuscrit*. De ce point de vue, Potocki n'est-il pas comme le Léonard de Freud ? Un homme éveillé trop tôt dans les ténèbres, cependant que tous dormaient encore.

L'histoire de l'Antiquité, ou même des Antiquités, comme le suggère l'un des textes rassemblés ici, ne constituait pas, pour Potocki, un point de référence rigide et indiscutable auquel devaient se soumettre ses observations de terrain, mais plutôt une provocation à la réflexion, dans une confrontation constante avec la réalité. Aussi son rapport à l'Antiquité est-il très prégnant dans le *Manuscrit* : non seulement par le biais de structures et de motifs empruntés aux grandes œuvres antiques, mais aussi par celui du jeu que Potocki instaura entre les mythes et la raison, traditionnellement opposés. Le thème du mythe, comme le lecteur le constatera dans les pages suivantes, est central et structurant dans l'œuvre de Potocki, et va bien au-delà de la simple référence érudite. Il s'agit d'une véritable science des formes, que l'on retrouve à plusieurs niveaux : au niveau narratif — dans la récurrence de formules qui font écho, en les modifiant, à certaines autres, qu'elles soient extérieures au roman et attestées dans la tradition, ou bien intérieures au roman lui-même (voir le motif du vampire) — ; mais aussi au niveau de la réflexion anthropologique, comme en témoigne le discours initiatique de Chérémon, prêtre d'Isis, dans lequel les contenants que sont les rites et les mythes se révèlent être beaucoup plus stables que ce qu'ils renferment. Potocki semble avoir compris, bien avant Warburg, que les formes sont plus stables que les significations que nous leur attribuons. Il serait dommage que la pensée historique de

Potocki, sa manière de lire et d'interpréter les grands textes de l'Antiquité, ne soient étudiées que dans une perspective érudite, et soient rabaissées par rapport à sa proposition littéraire innovante et dérangeante, alors qu'elles sont au cœur de son œuvre.

Les essais qui suivent, issus, en grande partie, d'une journée d'étude consacrée à Potocki dans le cadre du 16^e Congrès de la Société internationale d'étude du dix-huitième siècle qui s'est tenu à Rome en juillet 2023, se veulent être une contribution à cette réflexion.

Emiliano Ranocchi

LA MÉMOIRE GRÉCO-LATINE DANS LES RÉCITS DE VOYAGE

Potocki voyageur n'en finit pas de confronter ce qu'il découvre en cours de route à ses très copieux souvenirs de lecture. Que les réminiscences gréco-latines s'y taillent la part du lion est tout sauf surprenant. Le comte Jean est un voyageur érudit, qui lit les Anciens dans le texte et qui voyage, entre autres, pour découvrir la très ancienne histoire de peuples restés longtemps sans écriture ; leurs noms ou leurs us et coutumes originaux ne sont donc guère documentés que chez des auteurs comme Hérodote ou Strabon. Le voyageur les emporte dans ses bagages et se plaît à constater que bien des choses ont subsisté telles quelles au fil des siècles.

Un historien des sciences à l'époque de l'Ancien Régime ne manquerait pas de reconnaître dans une telle recherche, qui « n'a d'autre fin que de trouver des identités » et de découvrir partout « un même ancien¹ », un type de curiosité qui remonte au moins à la Renaissance. Elle se prolonge ici derrière une bonne moitié des allusions antiques de notre voyageur. La présente étude voudrait s'attarder plutôt aux quelques dizaines de notations qui ne se contentent pas d'enregistrer ce genre de récurrences et où l'on peut donc espérer découvrir quelques accents plus « personnels ».

Ce n'est évidemment pas toujours le cas. L'aubaine reste même assez rare : bon nombre de ces allusions se contentent de convoquer

1] F. Rosset et D. Triaire, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, GF Flammarion, 2004, p. 274.

d'un mot, qui est le plus souvent un nom propre, des souvenirs mythologiques et littéraires, qui faisaient alors partie d'un bagage culturel évident, que le comte Jean partageait avec tous ses lecteurs. Un sultan barbare « trouvera probablement aussi son Suétone » (*Œuvres*, I, p. 146)² ; son prédécesseur plus modéré était en comparaison « un Titus » (*Œuvres*, I, p. 153) ; les colons heureux d'une ville russe fondée récemment au pied du Caucase habitent « une nouvelle Salente » (*Œuvres*, II, p. 107). Ces raccourcis disent d'un mot ce qui, à défaut, demanderait des circonlocutions laborieuses ; d'autres phrasés moins sommaires évitent un terme direct qui braverait l'honnêteté. Au Maroc, « les femmes se sont vouées en secret au culte de Lesbos, & les hommes en rendent un assez public à l'échanson des Dieux » (*Œuvres*, I, p. 116) ; le sultan Muley Abdallah se faisait même « gloire d'avouer ces goûts » et on aurait « de lui plusieurs pièces de vers dont le sujet est le même que celui de l'églogue de Corydon à Alexis » (*Œuvres*, I, p. 152).

Les souvenirs littéraires viennent aussi à caractériser certains aléas du voyage. À telle étape au Maroc, le vent brûlant du Sahara tout proche « donne une soif aussi inextinguible que celle de Tantale » (*Œuvres*, I, p. 124). Il faut déjà un peu plus de lecture pour comprendre que les « inondations du Volga », qui noient à moitié des forêts entières, font penser au « déluge décrit par Ovide » ; le voyageur explicite donc son rapprochement : « Les poissons y sont réellement sur les arbres et y font la guerre à diverses espèces de rats qui vont s'y réfugier » (*Œuvres*, I, p. 24).

Lors d'une autre étape, le voyageur se félicite d'arriver heureusement à destination « nonobstant la pétulance de (ses) coursiers qui, semblables à ceux de Phaéton, pendant toute la route n'ont fait que ruer et mordre » (*Œuvres*, II, 175). Les choses auraient pareillement pu tourner très mal quand le cheval d'un Cosaque qui escorte la « chaise » du voyageur « fit un écart qui jeta bas son cavalier. Il n'y manquait qu'une fin tragique pour en faire la parodie de l'aventure d'Hippolyte » (*Œuvres*, II, p. 131). Le cheval avait paniqué à la vue d'un monstre marin, en l'occurrence « un boniton réellement monstrueux » qui mesurait « quatre empan » (*Œuvres*, II, p. 132) et que le débordement d'un bras de rivière avait malencontreusement amené « sous les pieds des chevaux » (*Œuvres*, II, p. 131). On ne s'étonne pas trop que la mort du Cosaque, qui aurait fort bien pu se rompre le cou, n'aurait jamais fait

2] Sauf mention contraire, toutes les références aux œuvres de Jean Potocki sont tirées de l'édition critique, *Œuvres*, éd. par Fr. Rosset et D. Triaire, Louvain, Peeters, 2004-2006, six vol.

qu'une *parodie* de la fin d'Hippolyte : il ne se serait toujours agi que d'une catastrophe plébéienne...

Référence érudite tant qu'il s'agit d'Hérodote ou de Strabon, l'antiquité de nos récits de voyage est aussi une référence familière, que le comte Jean partage le plus souvent sans véritable surprise avec son public d'honnêtes gens. Le voyageur vient pourtant aussi à noter quelques réflexions qui ont dû dérouter au moins un instant le tout-venant de ses lecteurs.

Ils ont pu s'étonner tout d'abord que Potocki, qui avait besoin de ses Anciens pour découvrir les permanences immémoriales dont il est friand, ne les croit pourtant pas toujours sur parole. Il s'agit quelquefois d'une critique historique assez élémentaire³, qui se voit obligée, par exemple, de trancher entre deux traditions sur la localisation du jardin des Hespérides ; le choix du comte Jean se singularise tout au plus parce qu'il s'appuie sur un argument très personnel :

Larache est l'ancien Elleraïs, où quelques anciens ont placé le jardin des Hespérides ; mais il me semble avoir lu dans Diodore de Sicile que ce jardin était en Lybie, & je suis porté à me ranger à son avis, car je me rappelle d'avoir mangé à Tripoli des oranges que je préférerais à celles de Malte. (*Œuvres*, I, p. 129)

Le souvenir permet de faire l'économie d'une comparaison suivie entre Diodore et les « quelques anciens » ; on peut se demander, il est vrai, si les érudits qui se seraient plus classiquement livrés à un tel parallèle n'auraient pas été, pour la plupart, bien empêchés d'invoquer des souvenirs de Djerba...

Il est plus inattendu de voir Potocki douter de deux notations de Pline l'Ancien, qui ne sont cette fois concurrencées par rien et que les informations que le voyageur recueille à son tour sembleraient plutôt confirmer. Il s'empresse alors d'interroger ses interlocuteurs marocains sur une Afrique profonde qu'il ne verra jamais, et apprend ainsi quelques détails qui leur viendraient de marchands de Tombouctou et qu'il croit reconnaître. Cela ne suffit pas pour le convaincre :

Je crois avoir lu ces deux histoires dans Pline ; ainsi, ou les faits sont véritables, ou les noirs sont depuis dix-sept cents ans dans l'habitude de faire les mêmes contes aux voyageurs & aux curieux. (*Œuvres*, I, p. 100)

3] Voir aussi *Œuvres*, II, p. 97, où Potocki renvoie à ses *Fragments géographiques et historiques sur la Scythie* (1797), et *Œuvres*, II, p. 115, où il croit reconnaître un animal décrit par Strabon, mais rejette en même temps un détail de sa description qui lui paraît par trop fabuleux.

Il n'était pas encore indécent, au XVIII^e siècle, d'insinuer que *les noirs* sont depuis toujours fabulateurs ; le voyageur suggère par la bande que le grand Pline aurait parfois fait preuve d'une crédulité naïve, que lui-même ne partagerait donc plus. Il découvre, quelques cinq ans plus tard, que d'autres Anciens, moins casaniers que Pline, se seraient montrés tout aussi crédules au pied du Caucase :

Les Grecs n'allaient point faire le tour des glaciers de Grindelwald et de Chamouny. Ils n'avaient vu que leurs taupinières de Parnasse et d'Olympe. Ceux d'entre eux qui venaient au Phase et à Dioscourias devaient sans doute être frappés d'un si grand obstacle et facilement adopter les opinions des Orientaux qui y plaçaient la scène de leurs récits mythologiques. (*Œuvres*, II, p. 96-97)

Les Grecs *y plaçaient* donc, pour leur part, *la scène* du supplice de Prométhée, qu'ils imaginaient « enchaîné au fond du vallon » entre les deux pics du mont Elbrous « en sorte que chaque bras était rivé à l'un des sommets » (*Œuvres*, II, p. 127). Le comte Jean aime découvrir sous les mythes de très anciens souvenirs historiques déformés et serait donc plutôt évhémériste ; les Grecs ébahis par le Caucase y étaient allés très fort en imaginant un Titan aux dimensions vraiment gigantesques.

Le Parnasse et l'Olympe sont au propre comme au figuré des hauts lieux de la mémoire antique. Potocki s'amuse à y voir des *taupinières* et s'écarte ainsi d'un respect très partagé en cette fin du XVIII^e siècle : les Grecs et les Romains restaient, pour la plupart de ses contemporains, largement exemplaires et le paraissent peut-être même un peu plus à une époque où des artistes comme David, Thorwaldsen ou Canova cherchaient plus que jamais à marcher dans leurs pas. Nos récits de voyage ne participent pas de ce « néoclassicisme » : le voyageur connaît bien ses classiques et aime s'en souvenir, mais est loin de les admirer inconditionnellement et sur toute la ligne.

La science antique lui paraît ainsi complètement déphasée. Elle se survit dans quelques écoles marocaines, « où l'on enseigne les Éléments d'Euclide, un peu d'Algèbre & l'astronomie de Ptolémée, qu'ils appellent ici Bathalmios » (*Œuvres*, I, p. 113) ; la déformation du nom propre achève de prouver qu'elles dispensent un enseignement suranné. Le « petit rabbin de Miquenez⁴ », qui se montre très ferré sur « la

4] Voir, entre autres, sur cet épisode, quelques beaux paragraphes d'É. Klene, *Jean Potocki. L'homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016, p. 156-157.

philosophie d'Aristote », s'entend dire de même qu'elle n'a plus trop cours :

Je lui répondis qu'en Europe, on avait depuis longtemps abandonné les subtilités pour s'adonner aux expériences : qu'on avait laissé les raisonnements et perfectionné les instruments. Je lui expliquai quelques expériences sur l'électricité, sur les substances acrifformes, l'usage des conducteurs, &c. Il m'écoutait avec une admiration mêlée de regrets, & je ne pus que déplorer le sort de ce vieillard qui avait consumé dans d'inutiles labeurs les forces d'un esprit, qui peut-être en Europe eut suffi pour en faire un savant distingué. (*Œuvres*, I, p. 104)

La réponse paraît d'autant plus caractéristique qu'elle oublie allègrement qu'en Europe non plus Aristote n'avait toujours pas disparu, loin de là, de l'enseignement des universités. Potocki n'y pensait sans doute même pas : il devait estimer, en homme des Lumières sûr de son fait, que le vieux débat entre *subtilités* et *expériences* était tranché depuis longtemps en faveur des secondes. Assurance au demeurant si répandue parmi les Philosophes qu'on féliciterait plutôt le comte Jean d'avoir gardé l'esprit assez ouvert pour reconnaître que son *petit rabbin* avait en lui l'étoffe d'un *savant distingué*.

L'héritage artistique des Anciens semble à première vue un peu moins *abandonné*. Les divers périples du voyageur le découvrent plutôt rarement *in situ*. Quand cela arrive par exception à Taman, où les Grecs avaient fondé une colonie sur la côte orientale de la mer Noire, le ton semble pour une fois uniment admiratif :

Il faut convenir que c'était une superbe idée des Grecs de surmonter leurs promontoires de quelque édifice fait pour donner dans la vue. C'était un temple, une statue ou une colonne. Et leurs côtes ainsi décorées annonçaient de loin aux navigateurs qu'ils allaient aborder dans la patrie des arts. (*Œuvres*, II, p. 134)

Ce bref moment d'admiration inconditionnelle concerne en fait une œuvre disparue, dont le voyageur, qui a découvert son existence chez Strabon, ne retrouve sur place qu'un « trou carré, qui certainement doit avoir recelé une base » (*Œuvres*, II, p. 134) ; on dirait donc presque qu'il l'admire si bien, de confiance, parce qu'il peut déverser du coup son humeur médisante sur les barbares qui l'ont détruite :

Où est le monument de Satyrus ? Demandez-le aux humains, race destructive, véritables enfants qui touchent, gâtent et brisent tout. Sortir une base de ce trou carré

était un ouvrage difficile, mais rien ne leur coûte lorsqu'il s'agit d'anéantir. (*Œuvres*, II, p. 134)

Il vient ailleurs, devant quelques tableaux hollandais « assez médiocres » dont les ciels feraient « illusion sur leur mérite », à suggérer une explication *très* prosaïque de la haute réussite de la statuaire grecque :

Partout les artistes ne rendent bien que ce qu'ils ont continuellement sous les yeux, & voilà pourquoi nos sculpteurs ne peuvent atteindre à la perfection des Grecs, qui voyaient sans cesse le nu, grâce au costume & aux exercices de la Gymnastique ; c'est ainsi que le plus ignorant barbouilleur, un enfant même, peut dessiner un visage, dont les proportions se fixent dans la mémoire, par le continuel usage de les fixer, & l'on verra plus loin que les Slaves, qui étaient des enfants pour l'art, se tiraient assez passablement d'une tête, mais ils les accompagnaient de corps & de mains effroyables ; il en était de même chez les Égyptiens, leurs têtes en basalte sont souvent d'une grande beauté & le reste n'y répond point. (*Œuvres*, I, p. 221)

La *perfection des Grecs* serait ainsi le fait d'un simple hasard culturel, leur talent ne dépassait pas forcément celui du *plus ignorant barbouilleur*. On admettra qu'à l'époque de Winckelmann, il était difficile d'en dire moins⁵.

L'Antiquité de la fin du XVIII^e siècle est aussi un idéal politique, qui fournit des devises enflammées à ses diverses révolutions. Quand le voyageur se détourne de son chemin pour aller voir celle de Hollande, il assiste seulement à ses ultimes soubresauts, où les patriotes bataves, qui avaient chassé leur prince d'Orange, se replient assez piteusement devant les régiments prussiens venus le rétablir : la Hollande n'aura pas eu son Valmy. Le voyageur conclut donc que le reportage qu'il croyait « consacrer aux efforts de la liberté s'est trouvé n'être que le bulletin de ses derniers moments » (*Œuvres*, I, p. 78). Son mot de la fin suggère aussi qu'il pourrait bien ne pas trop le regretter :

5] Le voyageur découvre aussi quelques statuettes de style grec dans les collections wendes qu'il visite en Basse-Saxe : des « princes Slaves » auraient eu parfois le snobisme de se faire « faire de petites idoles sur des modèles antiques ». L'exemplaire le plus réussi est un « Silène d'un beau style », pour lequel Potocki imagine un usage plutôt dérisoire : « Il est probable que quelque beau buveur d'entre les seigneurs slaves en avait fait son amulette et la portait à son cou » (*Œuvres*, I, p. 262). Il est vrai que l'ironie, cette fois, ne compromet pas forcément les originaux grecs de ces amulettes...

Si dans ce siècle de philosophie, les cœurs calmés par des jouissances paisibles ne paraissent plus dignes d'être l'asile de cette divinité, qui n'opérait des miracles dans Rome & dans la Grèce qu'à la faveur du culte le plus fanatique & le plus sanguinaire, l'opinion semble prendre sa place et amener les mêmes résultats, je veux dire la liberté individuelle, & cette espèce d'égalité qui fait que chacun est quelque chose, & sent la dignité de son être. (*Œuvres*, I, p. 78)

Potocki distingue ainsi deux libertés, dont la première, pour être une *divinité* et donc peut-être un idéal sublime dont ses contemporains ne seraient plus *dignes*, ne présentait pas que des avantages : elle se serait établie chez les Anciens à la faveur du culte le plus fanatique & le plus sanguinaire. Les dévots révolutionnaires de Brutus et de Scaevola ne faisaient pas ce rapprochement ! Le comte Jean, pour sa part, semble du coup bien près de préférer une *liberté individuelle* et une *espèce d'égalité*⁶ qui seraient certes de signature plus récente, mais auraient au moins pour elles de s'imposer de façon moins sanglante :

L'opinion ne renverse point les trônes, mais elle en affaisse les marches au point que le désir d'y monter n'est même plus le motif des crimes dont il a longtemps été l'excuse. (*Œuvres*, I, p. 78)

Évitons, bien sûr, de surinterpréter un paragraphe qui est, comme toutes les réflexions de nos récits de voyage, un propos à l'emporte-pièce. Potocki ne précise pas les liens entre la vertu républicaine de la cité antique et ses cultes : ils ont pu lui sembler évidents mais ne le sont pas vraiment, à y réfléchir. On se demande, de même, pourquoi ce serait précisément *l'opinion* qui amènerait le triomphe de la seconde *liberté* moderne ; encore une question que le voyageur ne se pose pas... Sa notation un peu rapide n'en annonce pas moins, avec deux bonnes décennies d'avance, quelques célèbres analyses de Benjamin Constant sur la liberté des Modernes et le décalage qui la sépare de celle des Anciens. Leur politique serait ainsi à peine moins déphasée que les *subtilités* qui leur tenaient lieu de science...

La seule notation un peu plus concrète du voyageur sur la politique des Anciens affleure, une fois de plus très ponctuellement, quand il découvre, une dizaine d'années plus tard, que « les jeunes princes du

6] N'oublions pas que ce phrasé n'avait pas encore, sous la plume du voyageur, la résonance qu'il a aujourd'hui : en 1787, la célèbre devise qui les juxtapose à jamais n'existe pas encore.

Caucase ne sont jamais élevés chez leurs parents » (*Œuvres*, II, p. 185) et contractent par la suite des obligations très strictes à l'égard des maîtres qui les avaient pris en charge. Cette dette de reconnaissance serait, parmi ces peuplades à l'éthique des plus frustes,

la plus saine partie de la morale, gâtée cependant par le goût pour le brigandage. On m'a assuré que le premier usage que le jeune Télémaque fasse des leçons de son Mentor est de s'enfuir de chez lui après l'avoir volé, ce qui comble de joie toute la famille. Voilà des choses auxquelles Fénelon n'aurait jamais pensé, mais qui sont pourtant dans l'esprit des lois de Lycurgue. (*Œuvres*, II, p. 186)

Lesdites lois, qui stipulaient elles aussi que les enfants ne devaient pas grandir auprès de leurs parents mais les confiaient plutôt aux institutions de la cité, se montraient en effet très indulgentes à l'égard de jeunes voleurs : leurs méfaits prouvaient leur adresse et s'inscrivaient, semble-t-il, dans une sorte de rite de passage⁷. Lycurgue tenait en revanche assez peu au respect de la propriété privée, que son régime quasi communiste reconnaissait à peine. Les Caucasiens ne devaient pas se réclamer de beaucoup de principes pour applaudir avec *joie* aux vols de leurs progénitures. Le comte Jean préfère oublier l'écart pour mieux égratigner l'auteur du *Télémaque* : Fénelon n'aurait en effet *jamais pensé* que la sagesse des grands législateurs grecs entérinait de fait bien des archaïsmes ! Potocki risque cette énormité ; le hasard faisant bien les choses, elle se trouve consonner aujourd'hui avec des analyses plus récentes, qui aiment découvrir que les Grecs auront prolongé à plus d'un égard des réflexes très primitifs...

Il serait évidemment absurde de prétendre découvrir en Potocki un « précurseur » de nos hellénistes contemporains. Le comte Jean est sans doute « moderne », mais l'est surtout au sens où l'on pouvait l'être déjà un siècle plus tôt, au temps de la fameuse Querelle. Tout comme Charles Perrault, le voyageur connaît très bien ses Anciens et reconnaît volontiers leur mérite quand il y a lieu ; l'un et l'autre estiment, en même temps, que leur exemple ne fait pas loi et que tels savoirs ou usages plus récents peuvent être préférables aux leurs et ont pu, en ces cas, les remplacer avantageusement. Les notes critiques que nous venons de gloser ne sont jamais que des notations incidentes, des mots

7] Voir p. ex. M. Sartre, *Histoires grecques*, Paris, Seuil, 2006, p. 153-158.

d'humeur, voire de simples plaisanteries⁸, que le voyageur indique plus qu'il ne les élabore et qui ne cherchent pas à faire système. Elles témoignent d'une exemplaire ouverture d'esprit, mais n'opèrent aucune véritable percée.

Les notes positives sont, à première vue, moins fréquentes. Le voyageur note surtout ce qui risque de surprendre son monde, et rejoignait, quand il admirait les Anciens, un consensus très partagé, qui pouvait aller sans dire. Quand il fait escale, au début de son *Voyage en Turquie*, dans le décor de l'*Iliade*, il n'est pas besoin d'ajouter qu'il admire Homère : cela va, très littéralement, sans dire ! Potocki note donc seulement, ce qui était moins prévisible, qu'à défaut de vestiges, il avait dû se contenter d'admirer des paysages et qu'il n'en était pas trop fâché :

J'y voyais les champs où l'heureux Paris avait gardé ses troupeaux ; les cèdres qu'Hector balançait dans ses mains ; le laurier qui a conservé ici le nom de Daphné, & toutes ces choses faisaient revivre en moi l'idée de l'antiquité, mieux que n'eussent fait des marbres et des colonnes. (*Œuvres*, I, p. 43)

Ne scrutons pas trop ce *mieux* : Potocki a pu apprécier surtout sa saveur paradoxale, qui ne l'empêche d'ailleurs pas, comme nous l'avons vu, de regretter « le monument de Satyrus » (*Œuvres*, II, p. 134) du promontoire de Taman. Il s'en console alors « devant un tas de marbres », où il découvre un « monument » plus modeste qui lui paraît

intéressant par sa touchante simplicité. C'était une petite colonne avec l'inscription suivante : *Ci git un jeune Ionien*. Cela vaut le *Et moi aussi je fus en Arcadie*. Les Grecs étaient maîtres en toutes grâces. (*Œuvres*, II, p. 134)

L'admiration, qui s'énonce cette fois en toutes lettres, paraît, à y réfléchir tant soit peu, excessive : il n'est pour le moins pas évident que l'inscription funéraire qui prouve ici cette maîtrise soit vraiment si *touchante*. On se demande, du coup, si Potocki ne l'apprécie pas avant tout parce qu'elle figure sur un chef-d'œuvre inconnu, dont les lecteurs du *Voyage à Astrakan* ignorent forcément jusqu'à l'existence. Sur

8] Voir p. ex. : « En vérité lorsque l'oracle de Delphes a dit à Socrate qu'il était le plus sage des hommes, il ne lui a fait encore qu'un compliment très médiocre » (*Œuvres*, I, p. 161).

ce site au bout du monde, il savoure l'orgueil inespéré d'annoncer une belle découverte⁹...

Tout se passe, en effet, comme si Potocki se laissait surtout aller à des louanges explicites des Anciens quand ses mots élogieux se réverbéraient, pour ainsi dire, sur lui-même et notamment, semble-t-il, sur ses travaux de savant, dont il aura souvent attendu sa gloire la plus durable. On s'étonne donc peu que ses coups d'encensoir les plus appuyés aillent à Hérodote : comme le comte Jean n'en finit pas d'admirer, autour du Caucase, la justesse des célèbres chapitres du *Livre IV* de *L'Enquête* sur la Scythie, son propre voyage devient comme une double de celui de son grand prédécesseur. D'où, parmi d'autres notations plus ponctuelles¹⁰, cet éloge qui a quelque chance d'être le paragraphe le plus enthousiaste de notre corpus :

Hérodote refait avec moi le voyage de la Scythie vingt-deux siècles après y avoir été en personne, dans cet intervalle de temps cent peuples différents y ont habité, les ruines de leur Villes couvrent le désert. Mais on ne sait plus le nom de ces villes. Cent Rois, mille guerriers fameux ont semé les plaines de leurs sépulcres, mais on ne sait plus les noms de ces Rois et de ces guerriers. Cependant Hérodote existe encore tout entier. Il me parle dans sa langue, je pèse chacune de ses paroles, je crains d'en perdre une seule, et je l'entends avec plus de plaisir que je n'en trouve dans la conversation de bien des vivants. Bénissons donc l'étude de l'Histoire, et les historiens qui nous ont légué de pareilles jouissances. (*Œuvres*, II, p. 35)

Hérodote *existe encore tout entier* après *vingt-deux siècles* ; il ne faut pas être grand clerc en psychologie pour deviner que ce compagnon de voyage est aussi un double idéal et que Potocki s'émerveille d'une survie qu'il escompte secrètement pour ses propres œuvres. Il aurait été évidemment indécent de le dire en toutes lettres ; le comte Jean ajoute au moins une note personnelle en soulignant, plutôt que les mérites objectifs du « père de l'histoire », le *plaisir* infini que lui-même *trouve dans sa conversation*. Et on peut penser qu'à *bénir* finalement au pluriel *les historiens* qui *lèguent* tant de *jouissances*, Potocki

9] S'y ajoutait sans doute le plaisir d'un rapprochement inattendu : à aligner sa trouvaille sur le tableau bien connu de Poussin, le voyageur félicite un Ancien d'égaliser un Moderne. Les comparaisons flatteuses étaient plus courantes en sens inverse...

10] Voir p. ex. *Œuvres*, II, p. 15, 17, 22, 58, 71, 93, 119 et 151. Pour une vue globale de l'intérêt de Potocki pour le *Livre IV*, voir M. Niewójt, « Potocki et Hérodote », in : É. Klene (éd.), *Jean Potocki à nouveau*, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 9-26.

se donne un peu plus le droit d'espérer rejoindre si belle compagnie... Il a pu trouver aussi certain plaisir à constater que la gloire immortelle d'Hérodote éclipsait *cent rois* ou *mille guerriers* qui avaient dû avoir leur heure de célébrité, mais dont il ne restait que des *sépulcres* devenus parfaitement anonymes : les recherches savantes autour du Caucase sont aussi un succédané du grand rôle politique que Jean Potocki n'avait pas réussi à jouer dans sa patrie polonaise.

Il lui arrive d'ailleurs d'espérer que son repli de savant le protégera durablement de son présent tourmenté ; et de se dire alors qu'à en devenir la victime, il rejoindrait une belle mort antique :

Les gens passionnés pour l'étude sont tous plus ou moins comme Archimède, que le soldat de Metellus pouvait tuer et non distraire et je bénis l'heureuse abstraction qui me donne quelques plaisirs isolés et paisibles au milieu de l'affreux chaos où notre siècle est plongé. (*Œuvres*, II, p. 191)

Archimède était connu pour sa distraction proverbiale ; le comte Jean se félicite, en ses temps de troubles, de la partager¹¹.

Peut-on conclure ? La mémoire gréco-latine de nos récits de voyage ne pouvait se prêter qu'à un inventaire des plus louvoyants : elle est le fait d'un familier des Anciens, qui les cite de mémoire et s'en souvient dans les occasions les plus diverses. On retiendra toujours que ce souvenir toujours proche ne commande aucune docilité et reste, dans ce sens-là, foncièrement distant : le voyageur ne se reconnaît ni dans la science ni dans la politique des Anciens, et estime que la perfection de leurs arts est due au moins autant aux opportunités du gymnase qu'à un quelconque génie inné.

Un bon siècle et demi avant André Bonnard, Potocki estime déjà qu'*il n'y a pas de miracle grec*¹². Il consent, tout au plus, à admirer sans réserve quelques grands Anciens quand il peut s'approprier à certain degré leur auréole traditionnelle. C'est cela aussi, être Moderne.

11] On pourrait citer encore la curieuse comparaison avec laquelle Potocki, qui avait médité longuement sa « grande carte de la Scythie pour l'intelligence du *IVe Livre* d'Hérodote » (*Œuvres*, II, p. 71) avant de la mettre enfin sur le papier, rapproche cette longue gestation d'un célèbre prodige mythologique : « un an et demi je l'ai portée dans mon cerveau, comme Jupiter portait Minerve, et enfin elle en est sortie plus évidente que je n'avais osé l'espérer » (*Œuvres*, II, p. 73). Formule cette fois assez rapide et qui, à se prolonger tant soit peu, risquerait fort de devenir ridicule ; le comte Jean semble toujours ne mettre aucune ironie à grandir ainsi sa réussite.

12] André Bonnard, *Civilisation grecque. De l'Iliade au Parthénon*, Lausanne, Complexe, 1996, p. 29.

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnard, André, *Civilisation grecque. De l'Iliade au Parthénon*, Lausanne, Complexe, 1996.
- Klene, Émilie, *Jean Potocki. L'homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016.
- Niewójt, Monika, « Potocki et Hérodote », in : *Jean Potocki à nouveau*, études réunies et présentées par Émilie Klene, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 9-26.
- Rosset, François & Triaire, Dominique, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004.
- Sartre, Maurice, *Histoires grecques*, Paris, Seuil, 2006.

LES ANTIQUITÉS DU *MANUSCRIT TROUVÉ* À SARAGOSSE

« Le phénicien Sanchoniathon qui vivait dans le treizième siècle avant notre ère était un homme curieux d'origines et d'antiquités » ; cette phrase apparemment anodine du géomètre Velasquez, glissée dans son propos de la 50^e journée du *Manuscrit trouvé à Saragosse*¹, mérite qu'on s'y arrête un instant. Alors que les contemporains de ce roman qui dit tant de choses sur les obsessions, les atermoiements et les questions propres à son temps, s'entichent de ce « retour à l'antique » qui dicte l'orientation des modes intellectuelles, esthétiques et même politiques d'alors², Potocki dessine, relativement à l'Antiquité, une perspective particulière. De quelle Antiquité s'agirait-il ? Qu'est-ce que l'Antiquité ? Qu'est-ce qu'une antiquité ? La phrase de Velasquez, résumant en quelque sorte, chez Potoki, trente ans de travaux et de réflexions

-
- 1] Les citations du *Manuscrit trouvé à Saragosse* proviennent, pour les deux versions du roman (1804 et 1810), de l'édition établie par F. Rosset et D. Triaire, Paris, GF Flammarion, 2008. Dans la suite, les citations du roman seront seulement suivies de la date de la version entre parenthèses, avec la pagination. Pour cette première citation : 1810, p. 734.
- 2] Voir notamment L. Bertrand, *La Fin du classicisme et le retour à l'Antique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e siècle, en France*, Paris, Librairie Hachette, 1897 ; M. Fumaroli, « Retour à l'Antique : la guerre des goûts dans l'Europe des Lumières », in : M. Faroult, C. Leribault & G. Scherf (éds), *L'Antiquité rêvée. Innovations et résistances au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2010, p. 23-55 ; Ch. Michel, « Changement du canon ou changement du regard ? Le basculement de la tradition classique à la fin du XVIII^e siècle », *Études de lettres*, 1-2, 2010, p. 205-216.

historiques, historiographiques, voire historiosophiques³, donne peut-être les éléments de réponse essentiels. En la lisant depuis la fin, on remarque d'abord le pluriel et la minuscule qui sont affectés à l'*anti-quité* ; il n'y en a pas qu'une seule et rien non plus, dans ce simple pluriel, ne laisse supposer qu'une hiérarchie serait établie ou à établir entre des antiquités multiples. Même remarque pour les origines, objets elles aussi de tant de considération à cette époque, qui ne sont pas uniques elles non plus et ne disent alors pas la même chose que *la création*, vocable coulé par les théogonies (encore un pluriel) dans un singulier hiératique. D'ailleurs, on remarque aussi que le savant dont parle Velasquez est curieux en même temps d'origines et d'antiquités, sans qu'il soit expliqué comment il conviendrait d'articuler les deux termes. Sanchoniathon, ce Phénicien considéré parfois comme le premier des historiens⁴, aurait donc vécu au treizième siècle avant notre ère — encore qu'aujourd'hui et cela depuis Ernest Renan, on le situe plus vaguement et plus prudemment entre le vingtième et le sixième siècle avant J.-C., soit quelque part après Moïse et avant Homère⁵.

Ce tout premier historien de Phénicie, c'est-à-dire de ce lieu-carrefour des civilisations, des religions et des mythologies, parmi ce peuple auquel on devrait l'invention du commerce et des échanges, aurait donc déjà enquêté sur les origines et les antiquités ; c'est sans doute en cela qu'il aurait été historien, peut-être même inventeur de l'Histoire. Mais par rapport à ce que l'on entend généralement autour de Potocki par antiquité, il faut observer surtout que l'auteur du *MtS* nous fait comprendre en quelques mots ceci : on a étudié les antiquités bien avant l'Antiquité ; où que l'on se situe sur l'axe du temps, on est toujours, potentiellement, l'antique des générations à venir ; un jour arrivera où tout qualificateur d'antiquité en sera à son tour

3] On peut rappeler que la fibre historique et proto-archéologique de Potocki se révèle déjà dans son *Voyage en Turquie et en Égypte, fait en l'année 1784*, Varsovie, 1788. Voir S. Aufrère, « Jean Potocki et les savoirs égyptiens de l'Antiquité tardive », in : J. Herman, P. Pelckmans & F. Rosset (éds), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain, Peeters, 2001, p. 73-89 ; A. Łukaszewicz, « Jan Potocki e la nascita dell'egittologia moderna (un bicentenario dimenticato) », in : E. Jastrzębowska & M. Niewójt (éds), *Archeologia, Letteratura, Collezionismo. Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanisław Kostka Potocki 17-18 aprile 2007*, Roma, Accademia polacca delle Scienze, 2008, p. 147-160.

4] Selon les fragments cités par Eusèbe de Césarée dans *La Préparation évangélique* (I, 9 et 10), seule source de l'œuvre perdue de Sanchoniathon, ce dernier avait eu le projet de reconstituer l'histoire du monde depuis ses origines.

5] E. Renan, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, Paris, Imprimerie impériale, 1858.

qualifié. On comprend déjà que vu sous cet angle, l'expression de « retour à l'antique » a de quoi laisser perplexe.

Or cet angle, c'est justement celui qui caractérise le positionnement de Potocki face à l'histoire, face à l'expérience du temps telle qu'elle a été vécue et documentée par les générations d'humains dans leur incommensurable enchaînement, face au passage du temps tel que l'ont enregistré les éléments de la nature. Potocki, à cet égard, se présente comme une espèce de Phénicien des Lumières, homme de liaison au milieu du divers, en quête d'une véritable pierre philosophale de l'histoire qui permettrait de mesurer cet incommensurable en réunissant, dans une démarche fantasmée, les yeux ouverts et l'esprit tout en éveil, le particulier et l'universel, la synchronie et la diachronie, le fini et l'infini, le positif et le mythe, l'imagination et la raison⁶.

Sous une telle posture, il va de soi que le chronologiste acharné jusqu'à l'épuisement⁷, l'historien des Slaves dans la marche du temps universel⁸, l'inventeur de la carte cyclographique⁹ avait beau cultiver le plus sérieusement du monde l'érudition sous le plus large spectre et pratiquer avec constance la bonne vieille méthode de la compilation, il n'avait que peu de chances de convaincre les savants de son temps, les savants tout court. Plus indulgents parce que plus libres et plus ouverts, les lectrices et lecteurs de romans devaient s'avérer plus aptes à partager les déconcertants paradoxes de Potocki. Car la fiction non seulement se nourrit des paradoxes, mais elle a le pouvoir d'en démultiplier la force de stimulation heuristique et herméneutique.

6] Voir en particulier D. Triaire, *Potocki. Essai*, Arles, Actes Sud, 1991 ; M. Niewójt, « Per una contestualizzazione storiografica dell' *Essay sur l'histoire universelle* di Jan Potocki », in : *Archeologia Letteratura, Collezionismo. op. cit.*, p. 95-111 ; *Id.*, « Potocki et Hérodote », in : É. Klene (éd.), *Potocki à nouveau*, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 9-26 ; E. Ranocchi, « Jean Potocki en géologue, entre sciences de la terre et histoire », in : F. Rosset & D. Triaire (éds), *Jean Potocki : le travail du temps. Autour d'un bicentenaire*, Montpellier, PULM, 2019, p. 75-86.

7] Voir les six volumes des *Principes de chronologie pour les douze siècles qui ont précédé les olympiades*, laissés inachevés, publiés entre 1810 et 1815.

8] On perçoit cette dimension totalisante dès le premier ouvrage historique d'importance, l'*Essay sur l'histoire universelle et recherches sur celle de la Sarmatie*, quatre volumes publiés entre 1789 et 1792.

9] « J'appelai les miennes [les cartes] cyclographiques, parce qu'elles font connaître l'état politique de la terre après chaque siècle révolu. J'en fis faire trente-sept de chacune des parties de l'ancien monde, ce qui nous conduit depuis 2000 avant J.C. jusqu'à nos jours [...]. Tel est l'ordre des choses que j'avais préparé, pour en faire l'histoire la plus universelle dont on eut encore enfanté le projet. », *Essay sur l'histoire universelle et recherches sur celle de la Sarmatie*, 1797, in : *Œuvres*, III, p. 111. Une seule de ces cartes cyclographiques a été conservée.

Dans le *MtS*, on rencontre la figure de Diègue Hervas qui, lui aussi, est un savant que rien n'arrête, surtout pas l'infini désespérant des horizons du savoir. Dans son encyclopédie en cent volumes qui aura finalement davantage intéressé les rats que les hommes, on peut prêter quelque attention au tome cinquante-huit, consacré à l'archéologie ; dans la version de 1810 où l'énumération des volumes est un peu plus élaborée, est ajoutée cette précision : « archéologie ou connaissance de l'Antiquité »¹⁰. Les dictionnaires français jusqu'à 1810 n'avaient pas répertorié dans la langue le vocable *archéologie*, qui était pourtant en cours en Europe (en particulier dans la langue allemande) depuis un bon siècle¹¹. Potocki avait cependant publié en 1805 son *Atlas archéologique de la Russie européenne* (seconde édition en 1810) et on sait bien que dès les années 1780, il avait déjà pour ainsi dire pratiqué l'archéologie de terrain, telle qu'on l'entend aujourd'hui, en plusieurs endroits, de la Carniole à la Basse-Saxe¹². Quand elles apparaîtront bientôt dans les dictionnaires du dix-neuvième siècle, les définitions du mot *archéologie* sont plus restrictives que celle de Hervas ; on parle généralement de la science des objets et des monuments du passé ou de l'antiquité. Potocki, on le voit, prend une position plus surplombante. Il ne se limite pas aux vestiges tangibles, objets et monuments, mais considère l'étude des temps anciens comme un tout, où les

10] Dans la version de 1804, l'évocation de l'encyclopédie d'Hervas apparaît à la quarante-troisième journée (p. 693-698) avec seule mention de l'archéologie sans qualification ni définition ; dans la version de 1810, on la trouve à la trente-troisième journée (p. 496-501). Notons que dans la source manuscrite autographe, l'*Antiquité* ne porte pas de majuscule à l'initiale. Ce sont les contraintes de la modernisation qui ont ici opéré dans l'édition GF. Dans l'édition des *Œuvres* éditée chez Peeters en six volumes, la graphie des sources est rigoureusement restituée (ici : *Œuvres*, IV, 1, p. 338).

11] Il n'y a pas d'article consacré à l'archéologie dans les éditions successives du *Dictionnaire de Trévoux*, ni dans l'*Encyclopédie*, ni dans les éditions de 1762 et 1798 du *Dictionnaire de l'Académie française* ; il faut attendre l'édition de 1835 pour la trouver. Au sujet de l'histoire de l'archéologie, voir A. Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Editions Carré, 1993 ; A. Fenet & N. Lubtchansky (éds), *Pour une histoire de l'archéologie, XVIII^e siècle-1945*, Pessac, Ausonius Editions, 2019.

12] Voir F. Rosset & D. Triaire, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004 ; A. Schnapp, « Au-delà du Limes, le transfert des savoirs antiques de la Renaissance à la fin du XVIII^e siècle », in : *Archeologia, Letteratura, Collezionismo. Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanisław Kostka Potocki 17-18 aprile 2007*, op. cit., p. 112-124 ; J. Lech, « Count Jan Potocki (1761-1815) and his place in the History of Archeology », in : *Archeologia, Letteratura, Collezionismo*, op. cit., p. 125-146 ; F. Rosset, « Jean Potocki et l'Italie : une archéologie du savoir », in : A. Grześkowiak-Krwawicz, D. Triaire & P. Ugniewski, *Entre Pologne et France, le cosmopolitisme des Lumières*, Roma, Accademia polacca delle Scienze, 2018, p. 86-95 ; F. Djindjian, « Jean Potocki (1761-1815) : voyages, expéditions et archéologie. Des *Histoires anciennes* aux *Chronologies* et au *Mémoire* de l'expédition en Chine », in : *Pour une histoire de l'archéologie, XVIII^e siècle-1945*, op. cit., p. 175-188.

connaissances acquises dans les livres doivent être complétées par les observations, mesures et explorations de terrain. On remarquera encore que dans sa définition très laconique, Hervas ne donne pas de majuscule à l'*antiquité* dont l'archéologie serait la science ; il conserve ainsi tacitement au terme son sens général, tel qu'il est exposé dans le bref article « antiquité » de l'*Encyclopédie* signé par Edme Mallet, où l'on parle à la fois des temps anciens sans spécification et des traces, vestiges et ouvrages que ces temps nous ont laissés¹³.

Pour toutes sortes de bonnes raisons, on a souvent fait observer qu'autant le géomètre Velasquez que l'insatiable et mélancolique savant Hervas présentaient bien des traits de ressemblance avec Potocki lui-même¹⁴. Mais s'agissant d'archéologie comme science de l'antiquité ou des antiquités, on pourrait tout aussi bien scruter les reflets de l'auteur que renvoie le personnage de Giulio Romati, héros de la première des histoires insérées dans son propre récit par le chef des Bohémiens, à la douzième journée du roman.

On se souvient que Giulio Romati est un jeune et brillant savant de Palerme, dévoré par le désir de savoir. Inquiet pour sa santé, son père le pousse à voyager dans le vrai monde, loin des livres et des cabinets. Arrivé à Catane, il raconte ceci :

Cette ville est habitée par une noblesse aussi illustre que celle de Palerme, et plus éclairée. Ce n'est pas que les sciences exactes aient plus d'amateurs à Catane que dans le reste de notre île, mais l'on y était occupé des arts, des antiquités, de l'histoire ancienne des peuples qui ont habité la Sicile. Les fouilles surtout et les belles choses que l'on en obtenait y faisaient le sujet de toutes les conversations.

Alors précisément on venait de tirer du sein de la terre un très beau morceau de marbre, chargé de caractères inconnus. L'ayant examiné avec attention, je jugeai que l'inscription était en langue punique ; et l'hébreu que je sais assez bien me mit à même de l'expliquer d'une manière qui satisfît les connaisseurs. (1810, p. 233)

Science encore balbutiante alors, l'archéologie est déjà à l'œuvre, du moins telle que Potocki l'avait pratiquée et la pratiquera encore. L'antiquité ou les antiquités qu'elle a pour objet ne s'étudie pas

13] <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/page/v1-p588/> (dernière consultation le 25.04.2024).

14] Voir en particulier L. Fraisse, *Potocki et l'imaginaire de la création*, Paris, PUPS, 2006 ; D. Triaire, « C'era tre volte un geometra... », in : *Archeologia, Letteratura, Collezionismo, Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanislaw Kostka Potocki 17/18 aprile 2007*, op. cit., p. 77-94 ; É. Klene, *Jean Potocki. L'Homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, PULM, 2016.

seulement par le travail de l'érudit et du compilateur : elle est à chercher dans les strates enfouies de la terre, à exhumer, à déchiffrer et à expliquer au public. La terre est comme le magasin d'une bibliothèque ; la pelle et la pioche comme une paire de lunettes — à moins que ce ne soit l'inverse. Significativement, le monument découvert à Catane n'est ni grec, ni romain ; il ne documente pas l'Antiquité avec A majuscule, mais une civilisation plus ancienne dont était d'ailleurs issu le Phénicien Sanchoniathon.

Une scène ressemblante se déroulera plus loin dans le roman, en un tout autre lieu, dans le Nouveau monde, qui s'avère pourtant receler ses propres antiquités. C'est à la quarante-quatrième journée, lorsque le marquis de Torres Rovellas visite avec Tlascala l'ancien cimetière aztèque tout couvert de ronces ; il faut débroussailler, découvrir les pierres pour y révéler les inscriptions en hiéroglyphes mêlés d'alphabet latin, faire traduire le passage important et, comme on n'a pas affaire à un compte rendu de fouilles, mais à un roman où l'universel est expérimenté à la mesure du particulier, constater l'effet produit sur les amants en posture d'archéologues par le message déchiffré : « Tlascala lut en effet, mais à mesure qu'elle lisait, une douleur croissante se peignit dans ses traits. Elle tomba sans connaissance sur la pierre qui pendant deux siècles avait recelé la cause de sa subite horreur » (1810, p. 642). Le géomètre se chargera d'ailleurs, en commentant cette histoire narrée par le marquis de Torres Rovellas, de rappeler pourquoi les romanciers racontent des histoires d'individus : « Ce n'est pas de votre histoire qu'il s'agit ici, mais de la vie humaine en général » (45^e j., 1810, p. 650).

Romati lui aussi est un personnage de roman et la suite de son voyage va nous le rappeler distinctement. Après sa brillante démonstration de Catane, le jeune homme à la tête bien faite et bien pleine — à l'exception notable de la théologie, pour laquelle il avoue n'avoir pas ressenti de penchant¹⁵ — passe le détroit de Messine et s'engage sur les chemins mal famés de la Calabre, monte vers Naples et décide de s'arrêter à Salerne pour voir en vrai cette ville connue des érudits pour

15] « [...] j'étais docteur en droit à l'âge de vingt-deux ans ; et m'étant ensuite appliqué à l'astronomie, j'y réussis assez pour commenter Copernic et Galilée. Je ne vous dis point ces choses pour en tirer vanité, mais parce qu'ayant à vous entretenir d'une aventure très surprenante, je ne veux pas être pris pour un homme crédule et superstitieux. J'en suis si éloigné que la théologie est peut-être la seule science que j'aie constamment négligée. Quant aux autres, je m'y adonnais avec un zèle infatigable, ne connaissant d'autre récréation que dans le changement d'études. » (1810, p. 231-232)

sa fameuse école de médecine qui, aux XIII^e et XIV^e siècles, avait opéré la synthèse entre la médecine arabe et celle héritée de Gallien. La curiosité alliée à un violent orage pousse le voyageur à chercher abri au château de Monte-Salerno. Au lieu des traces qu'il recherchait d'un des premiers feux de la Renaissance des arts et des sciences, Romati va vivre une aventure en tous points conforme à celles que renferment à foison les recueils de la tradition démonologique ; avec en prime, bien sûr, l'inimitable acuité narrative conférée par Potocki à tous ses personnages. Ainsi le jeune savant, type même de l'enfant des Lumières, sera-t-il confronté au déploiement dans le réel, dans sa propre vie, de tout ce qu'ont pu produire les fantasmes, la superstition, les « mensonges de la nuit »¹⁶ ou, pour citer Goya, le « sommeil de la raison ». Et comme pour attestation de cette incursion de l'imaginaire dans le réel, Romati a vu son bras marqué par le diable déguisé en princesse, marque qu'il est prêt à montrer pour prouver la véracité de son histoire : « En disant cela, Romati releva sa manche et nous fit voir son bras où l'on distinguait la forme des doigts de la princesse et comme des marques de brûlure » (1810, p. 251). Le trouble s'empare alors des récipiendaires du récit qui se rendent compte qu'ils connaissent déjà cette histoire extraordinaire :

Ici j'interrompis le chef pour lui dire que j'avais feuilleté chez le cabaliste les relations variées de Hapelius et que j'y avais trouvé une histoire à peu près semblable. – Cela peut être, reprit le chef. Peut-être Romati a-t-il pris son histoire dans ce livre, peut-être l'a-t-il inventée. (1810, p. 251-252).

Voilà comment le savant historien en est venu à raconter des histoires à des interlocuteurs qui ont souvenir d'avoir déjà lu dans la littérature « une histoire à peu près semblable ». À la preuve existentielle imprimée sur le bras de Romati, les auditeurs du récit apportent une autre preuve, qui atteste du fait que ce récit est une de ces histoires déjà bien connues parce que déjà racontées par d'autres, configurées dans des formes reconnaissables et consignées dans les rayons des bibliothèques, comme le sont les vestiges des antiquités dans les strates de la terre.

Ainsi, pareils aux archéologues qui sont à l'œuvre pour reconstituer un tout à partir des débris épars du passé, les lecteurs du roman sont

16] « À peine avais-je eu le temps de faire cette réflexion qu'un sommeil irrésistible appesantit ma paupière, et tous les mensonges de la nuit s'emparèrent aussitôt de mes sens, lisons-nous dès la première journée du roman (1810, p. 85).

invités à mettre au jour les liens qui unissent les pièces constitutives de la bibliothèque (celle du cabaliste ou toute autre), par exemple en rapprochant de l'histoire personnelle vécue singulièrement par Romati, mais potentiellement vécue par d'autres en d'autres lieux et d'autres temps, deux histoires lues précédemment « dans l'édition Morel 1608 » de Philostrate (1810, p. 208), deux histoires de fantômes (celle de Ménippe de Lycie et du philosophe Athénagore) qui montrent bien, d'une part, que l'on parlait d'apparitions dans l'Antiquité déjà, même si on ne les désignait pas forcément sous les mêmes termes, et d'autre part, que les récits d'apparitions étaient déjà modélisés, fixés dans une forme stable, reproduits dans la succession des copies, puis des éditions qui en assurent la pérennité et la transmission. C'est alors dans le jeu combiné de la reproduction et de la variation que se constitue l'histoire des productions humaines, de même que l'articulation entre l'universel et le particulier serait — du moins dans l'optique de Potocki — la clé de l'Histoire tout court.

Dans un cas comme dans l'autre, c'est-à-dire qu'il s'agisse de littérature ou d'Histoire avec majuscule, le drame de Diègue Hervas guette tout sujet tenté par le rêve de l'exhaustivité, de la connaissance totale. Mais ici la littérature a cet avantage, par rapport à l'histoire, qu'elle est en mesure de figurer le tout ; et c'est assurément pour cette raison que ce qu'il n'a pas pu répertorier, documenter et expliciter dans ses travaux d'historien, Potocki a pu le représenter dans son roman-somme. Certes non sans hésitations, ni difficultés, comme le montrent les versions successives du *MtS*, mais de telle manière que les irréductibles paradoxes qui troublaient sa démarche d'historien se trouvaient rehaussés au rang de réponse aux questionnements les plus graves. Réponse humble et peut-être même humiliante, qui pousse le savant à s'accommoder de l'incertain, mais engage le lecteur de roman à s'interroger à son tour, personnellement, sur l'histoire des humains comme sur sa propre histoire, sur l'inscription laissée par les antiquités sur son bras, dans son cœur ou dans sa tête, inscription cryptée qui reste toujours à déchiffrer.

En guise de conclusion et à la lumière de ce régime du doute qui semble s'imposer, on peut s'interroger à nouveau sur l'une des énigmes posées par l'histoire du *Manuscrit trouvé à Saragosse* au gré des diverses opérations conduites par son auteur au fil des versions successives. On sait que l'un des effets les plus spectaculaires de ces opérations pour ce qui regarde le passage de la version de 1804 à celle de 1810 est la disparition de l'histoire pourtant si richement élaborée du

Juif errant. Disparition qui laisse perplexes (voire déçus) les lecteurs assidus du roman et a suscité déjà diverses tentatives d'explication¹⁷, toutes aussi séduisantes et hypothétiques les unes que les autres. Le fait est en tout cas que l'antiquisant acharné qu'était Potocki a écarté de son roman l'histoire la plus solidement ancrée dans les antiquités (égyptiennes, juives et chrétiennes) et la plus révélatrice du très solide bagage d'érudition antique qu'il avait acquis. Une nouvelle question peut alors être posée : serait-ce parce que son personnage aurait été trop explicite, trop transparent comme allégorie de l'humanité en marche dans sa propre histoire que Potocki aurait finalement renoncé à l'histoire du Juif errant ?

BIBLIOGRAPHIE

- Aufrère, Sydney, « Jean Potocki et les savoirs égyptiens de l'Antiquité tardive », in : Jan Herman, Paul Pelckmans & François Rosset (éds), *Le Manuscrit trouvé à Saragosse et ses intertextes*, Louvain, Peeters, 2001, p. 73-89.
- Bertrand, Louis, *La Fin du classicisme et le retour à l'Antique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle et les premières années du XIX^e siècle, en France*, Paris, Librairie Hachette, 1897.
- Djindjian, François, « Jean Potocki (1761-1815) : voyages, expéditions et archéologie. Des *Histoires anciennes* aux *Chronologies* et au *Mémoire* de l'expédition en Chine », in : Annick Fenet & Natacha Lubtchansky (éds), *Pour une histoire de l'archéologie, XVIII^e siècle-1945*, Pessac, Ausonius Editions, 2019, p. 175-188.
- Fenet, Annick & Lubtchansky, Natacha (éds), *Pour une histoire de l'archéologie, XVIII^e siècle-1945*, Pessac, Ausonius Editions, 2019.
- Fraisse, Luc, *Potocki et l'imaginaire de la création*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2006.
- Frischknecht, Lorenz, *Jean Potocki romancier au travail. Les variantes des trois versions du Manuscrit trouvé à Saragosse (1794, 1804, 1810)*, Paris, Champion, 2018.
- Fumaroli, Marc, « Retour à l'Antique : la guerre des goûts dans l'Europe des Lumières », in : Guillaume Faroult, Christophe Leribault & Guilhem Scherf, *L'Antiquité rêvée. Innovations et résistances au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, 2010, p. 23-55.

17] C. Jacob, « L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition », in : F. Rosset & D. Triaire (éds), *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, Montpellier, PULM, 2010, p. 269-282 ; L. Frischknecht, *Jean Potocki romancier au travail. Les variantes des trois versions du Manuscrit trouvé à Saragosse (1794, 1804, 1810)*, Paris, Champion, 2018.

- Jacob, Claire, « L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition », in : François Rosset & Dominique Triaire (éds), *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2010, p. 269-282.
- Klene, Émilie, *Jean Potocki. L'Homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016.
- Lech, Jacek, « Count Jan Potocki (1761-1815) and his place in the History of Archeology », in : Elżbieta Jastrzębowska & Monika Niewójt (éds), *Archeologia Letteratura, Collezionismo. Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanisław Kostka Potocki 17-18 aprile 2007*, Roma, Accademia polacca delle Scienze, 2008, p. 125-146.
- Łukaszewicz, Adam, « Jan Potocki e la nascita dell'egittologia moderna (un bicentenario dimenticato) », in : *Archeologia, Letteratura, Collezionismo. Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanisław Kostka Potocki 17-18 aprile 2007*, op. cit., p. 147-160.
- Michel, Christian, « Changement du canon ou changement du regard ? Le basculement de la tradition classique à la fin du XVIII^e siècle », *Etudes de lettres*, 1-2, 2010, p. 205-216.
- Niewójt, Monika, « Per una contestualizzazione storiografica dell' *Essay sur l'histoire universelle* di Jan Potocki », in : *Archeologia, Letteratura, Collezionismo. Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanisław Kostka Potocki 17-18 aprile 2007*, op. cit., p. 95-111.
- Niewójt, Monika, « Potocki et Hérodote », in : Émilie Klene (éd.), *Potocki à nouveau*, Amsterdam, Rodopi, 2010, p. 9-26.
- Ranocchi, Emiliano, « Jean Potocki en géologue, entre sciences de la terre et histoire », in : François Rosset & Dominique Triaire (éds), *Jean Potocki : le travail du temps. Autour d'un bicentenaire*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2019, p. 75-86.
- Renan, Ernest, *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qui porte le nom de Sanchoniathon*, Paris, Imprimerie impériale, 1858.
- Rosset, François, « Jean Potocki et l'Italie : une archéologie du savoir », in : Anna Grześkowiak-Krwawicz, Dominique Triaire & Piotr Ugniewski, *Entre Pologne et France, le cosmopolitisme des Lumières*, Roma, Accademia polacca delle Scienze, 2018, p. 86-95.
- Rosset, François & Triaire, Dominique, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004.
- Schnapp, Alain, « Au-delà du Limes, le transfert des savoirs antiques de la Renaissance à la fin du XVIII^e siècle », in : *Archeologia, Letteratura, Collezionismo. Atti del Convegno dedicato a Jan e Stanisław Kostka Potocki 17-18 aprile 2007*, op. cit., p. 112-124.

Schnapp, Alain, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Editions Carré, 1993.

Triaire, Dominique, « Il était trois fois un géomètre... », in : François Rosset, & Dominique Triaire (éds), *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, *op. cit.*, p. 349-384.

Triaire, Dominique, *Potocki. Essai*, Arles, Actes Sud, 1991.

MUTHOS ET LOGOS DANS LE *MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE* DE JEAN POTOCKI

Proposer d'analyser les différents mythes qui imprègnent la chair du *Manuscrit trouvé à Saragosse* pourrait relever d'une gageure au fond relativement vaine : non seulement quiconque suit la trace des mythes dans une œuvre est assuré d'en trouver : en présentant les temps fabuleux des commencements, le mythe par essence contient la totalité du monde et l'ensemble des schèmes qui régissent les actions humaines depuis la nuit des temps. En quelque sorte, dès le début les Anciens avaient déjà tout dit. Mais encore les jeux avec l'intertextualité peuvent nous donner à penser que les sources mythologiques citées ou détournées dans le roman de Potocki ne sont ni plus, ni moins nombreuses que celles proprement historiques, philosophiques ou littéraires.

Il serait séduisant d'essayer de dérouler le fil d'Ariane dans le dédale de la Sierra Morena, et de cerner les évocations des grands récits mythologiques, fugaces certes, semblables à ces reflets aperçus sur les parois de la caverne de Platon¹, mais qui ont le pouvoir de s'inscrire jusqu'au fond de l'âme. On s'attacherait alors à reconnaître en Rébecca la curiosité qui fut fatale à Pandore², le regard du passeur des Enfers

1] Platon, *La République*, [IV^e siècle av. J.-C.], livre VII, Paris, Les Belles Lettres, 1933.

2] Toutes les références mythologiques apparaissent dans J. Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, Paris, GF Flammarion, 2008, (désormais J. Potocki, 1810) aux pages suivantes : Pandore, p. 190 ; Charon, p. 249 ; Phèdre, p. 91 ; Tantale, p. 210 ; Arachné, p. 244 ; Crésus, p. 430 ; Psyché, p. 140, 201.

Charon (dont l'étymologie est « regard ardent »), dans celui du nocher, « aux yeux de diamant », sur le lac d'argent du château de Mont-Salerno. On lirait l'amour coupable de Phèdre dans l'histoire de Pascheco avec sa belle-mère, ou les mentions directes à Tantale, Arachné ou encore à Crésus dans l'histoire de Lope Soarez. On reconnaîtrait les figures archétypales d'Amour et de Psyché convoquées pour les personnages d'Emina et Zibeddé, de Lonzeto et Elvire. On entendrait enfin les accents tragiques de Rebecca (« je dois subir ma destinée »), dont l'*hybris* est sanctionné par des dieux à forme humaine. Références directes, allusions, citations, variations, détournement, autant de manières de jouer avec les mythes qui ne nous surprennent guère dans un roman-monde, dans un roman qui tente de dire le monde.

À ce titre, la Sierra Morena s'apparente, par bien des aspects, à une scène de théâtre antique donnant à voir la vie des hommes mêlée à celles des dieux qui, habitant les souterrains, n'hésitent pas pour autant à remonter à la surface pour se mêler aux personnages et orienter le cours de leur vie. Comme le souligne Walter Otto³ dans *Les dieux de la Grèce*, chez Homère⁴ le dieu n'est pas transcendant. Sa divinité réside dans sa présence dans le monde qui nous entoure. Chez les Grecs de l'Antiquité, c'est la nature qui est divine, et rien n'est à chercher au-delà de l'environnement et de l'homme qui l'habite⁵. Quoiqu'ils dominent l'univers et soient supérieurs, les dieux sont le milieu naturel pour l'homme. Loin d'être des abstractions, comme ils le deviendront par la suite, ils accompagnent l'homme en tout et à tout moment. Aussi le spectateur peut-il voir les Gomelez comme une représentation de ces dieux dotés d'émotions et de sentiments proprement humains, intervenant sans cesse, dans une sorte de jeu de cache-cache, dans la direction de la cité et des affaires (par l'intermédiaire des banquiers Moro), et dans les combats (c'est ainsi que le projet présenté à Alphonse de s'embarquer sur un vaisseau pour porter secours à Carthagène était à vrai dire « déjà arrêté à l'avance par [ses] protecteurs⁶ »). Ils n'hésitent

3] W.F. Otto, *Les dieux de la Grèce*, Paris, Payot, 1981.

4] Auteur que tous les personnages du roman ont lu, comme nous l'apprenons à la fin de l'histoire de Ménipe de Lycie : J. Potocki, 1810, p. 210 : « nous les [= les jardins de Tantale] avons vus dans Homère, car nous ne sommes point descendus aux Enfers ».

5] À ce titre, la petite réunion à Uzeda n'est pas sans lien avec une présentation du Panthéon : « Là se trouvait une nombreuse réunion : d'abord le scheik, sa petite-fille Rebecca, le Bohémien avec ses filles et ses deux gendres, les trois frères Zoto, le prétendu possédé, enfin plusieurs mahométans que j'appris ensuite être les représentants des trois maisons affiliées ». (J. Potocki, 1810, p. 828)

6] *Ibid.*, p. 826.

pas, en outre, à intervenir dans le cycle des générations (en poussant Alphonse à s'unir aux deux cousines), ni même dans celui des journées et des nuits, ces « Journées » dussent-elles être purement narratives, par un découpage dicté par le récit des histoires et leur interruption artificielle pour les besoins de la horde : les Gomelez en quelque sorte sont aussi les maîtres du temps.

On a bien ici, semble-t-il, une mise en scène de la manière dont les dieux se déguisent pour se montrer aux hommes, dialoguer avec eux, totalement supérieurs et néanmoins familiers.

Cette magistrale mise en scène s'ouvre par ailleurs sur un temps mythique qui marque le temps des commencements⁷. D'emblée, le décor est planté : « le voyageur [...] entendait des voix lamentables se mêler aux sifflements de la tempête : des lueurs trompeuses l'égareraient, et des mains invisibles le poussaient vers des abîmes sans fond⁸ », décor dans lequel on peut reconnaître aisément la scénographie d'un véritable chaos primitif, propre à tout récit fondateur. Le lecteur devient le spectateur privilégié d'une mise en scène qui pourrait trouver son unité, comme chez Lucrèce ou Ovide, dans la thématique de la métamorphose (métamorphose des cousines en pendus, des deux sœurs en bohémiennes, de la chèvre blanche en bouc noir, *etc*). Le recours aux mythes — outre la formidable bibliothèque intertextuelle qu'il offre à Potocki — pourrait alors s'interpréter comme l'occasion de repenser en ce sens le divin, pour interroger le monde et l'aborder sous l'angle de la loi de la transformation, qui illustrerait une philosophie de la fluidité universelle, héritière d'Héraclite, où, à chaque instant, les limites entre les éléments et les règnes sont susceptibles de s'effacer.

Néanmoins, c'est sur un autre aspect du mythe que je voudrais me pencher ici. Je souhaiterais en effet montrer, à partir du jeu de tension entre le *muthos* et le *logos* qui sous-tend le roman de Potocki, que loin de la défiance vis-à-vis du mythe et des fables que l'on associe parfois au siècle des Lumières, sous la volonté de promouvoir un monde

7] D. Triaire, « Au commencement », *Sur les traces de Jean Potocki*, études réunies et présentées par É. Klene, Oxford, Voltaire Foundation, 2018, p. 119, rappelle par ailleurs que la première phrase du roman (« Le comte d'Olavidès n'avait pas encore établi des colonies étrangères dans la Sierra Morena ») situe l'action dans le passé d'un événement (la colonisation) qui n'a pas encore eu lieu, « dans une temporalité négative comme l'antiquité en moins x... avant, non Jésus-Christ, mais Olavide, manifestant ainsi que rien n'existe que par rapport à autre chose, que l'absolu est un leurre ».

8] J. Potocki, 1810, p. 60.

expérimentable et déductible, c'est au contraire le *logos* qui ploie sous la force du *muthos* et se trouve souvent mis en défaut. La Sierra Morena s'érige en espace qui aurait pour fonction de réhabiliter le mythe, non pas dans son caractère sacré et autoritaire, mais en réactivant sa performance et sa profération collective.

La définition du mythe la plus simple et la plus souvent citée a été proposée par le mythologue Mircea Eliade : « Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des commencements [...]. C'est toujours le récit d'une "création" : on rapporte comment quelque chose a été produit, a commencé à être⁹ ».

Jean-Pierre Vernant¹⁰, pour sa part, rappelle la dissociation du *muthos* et du *logos*. Le *muthos*, terme employé par Aristote dans *La Poétique*¹¹ pour désigner l'intrigue, ce qui a un début, un milieu et une fin, ce qui agence des séquences narratives et leur donne un sens, est d'abord une histoire et se présente sous la forme de récit. Le mythe raconte : voilà sa principale propriété mais aussi son défaut, ce qui l'a disqualifié historiquement, au profit d'un autre régime discursif, celui du *logos*, du raisonnement logique. C'est Platon¹² qui a distingué ces deux types de discours, d'abord analogues dans la Grèce antique, et qui a instauré la suprématie du *logos* vis-à-vis du *muthos*. S'il reconnaît au mythe une valeur pédagogique dans le discours philosophique, il se livre à une vive attaque des fictions créées par les poètes, qui reposent sur l'illusion et le mensonger : les mythes doivent être rejetés de la république. Ainsi s'établit sur le *muthos* la supériorité du *logos*, ouvrant l'ère du concept et de l'abstraction, entériné par le développement de la pensée logique, de la science et de la philosophie, lesquelles vont infirmer les mythes d'origine et imposer des explications objectives, empiriquement prouvées, en lieu et place des histoires fabuleuses et sacrées.

Certes, dans le roman de Potocki, on trouve à divers endroits une valorisation du *logos* qui vainc la crédulité et la superstition, par la mention de Giulio Romati par exemple, docteur et astronome,

9] M. Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 17.

10] J.-P. Vernant, *Mythe et pensée chez les Grecs, Etudes de psychologie historique*, Paris, Maspero, 1963.

11] Aristote, *La Poétique*, [335 av. J.-C.], chap. 6, Paris, Les Belles Lettres, 2019.

12] D. Kunz Westerhoff, « L'Autobiographie mythique », 2005, article en ligne: <https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/automythe/amintegr.html#ambiblio>, consulté pour la dernière fois le 17 juillet 2024.

symbole de la diffusion du savoir et de l'expansion de la raison, que l'on encourage à circuler librement, en lui offrant des aigrettes rouges à épingle à son chapeau¹³. Néanmoins, il est d'autres passages où le *logos* est tourné en dérision, voire strictement mis en défaut.

Le *logos*, rappelons-le, est avant tout un discours organisé par la pensée, afin d'atteindre la vérité, l'univers conceptuel que représente le monde des Idées. Mais par ailleurs, il existe des manipulations, des perversions du *logos*, telles qu'ont pu les utiliser les sophistes et que dénonce notamment Aristophane¹⁴ dans *Les Nuées*. Le *logos* est bien le lieu privilégié de la pensée, mais aussi celui du mensonge, du subterfuge, ou encore du calcul. C'est ce que Adorno et Horkheimer¹⁵ au XX^e siècle dénoncent dans l'immédiat après-guerre, sur le constat de la catastrophe qui venait d'emporter la modernité héritière des Lumières : selon eux, la dialectique des Lumières serait celle de la raison qui céderait au vertige de sa pureté, pour s'en éprendre dangereusement. Sous la volonté de promouvoir un monde expérimentable et déductible, les Lumières auraient secrètement détourné et perverti le sens même de cette raison, en promouvant une rationalité avant tout instrumentale.

Ce détournement de la raison et du discours logique au service de la manipulation me semble maintes fois illustré dans le roman de Potocki, notamment par la mise en abyme, au cœur de la machination des Gomelez destinée à éprouver Alphonse, de trois manipulations exemplaires, qui atteignent, au fil de leur répétition, un degré de perfectionnement inouï : celle d'Avadoro enfant qui joue un « tour » à l'inflexible Sanudo ; celle de Frasuqueta pour se débarrasser d'un mari fâcheux à l'aide de lettres et d'apparitions surnaturelles ; celle, enfin, de Lope Soarez envers Avadoro par la création du personnage de Léonore. En trompant, par une rhétorique savamment maîtrisée, le lecteur en même temps que les personnages victimes, ces fictions dans la fiction exhibent le terrible pouvoir de la raison, détournée au service du calcul et de la manipulation¹⁶.

De plus, au niveau du langage, le *logos* peut être défaillant, cédant régulièrement face à la sensualité des cousines ou à l'appât du gain,

13] J. Potocki, 1810, p. 234.

14] Aristophane, *Les Nuées*, [473 av. J.-C.], Paris, Les Belles Lettres, 2009.

15] Th. W. Adorno et M. Horkheimer, *La Dialectique de la raison*, [1944], Paris, Gallimard, 1974.

16] Pour une analyse précise de ces trois manipulations, je renvoie à mon ouvrage É. Klene, *Jean Potocki, L'Homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016, p. 266-308.

créant ainsi des entailles sur la surface lisse du discours. Parfois, il disparaît même de la phrase. Frasqueta, par exemple, décrit en ces termes Cabronez, assis sur un banc devant chez elle pour lui faire la cour, avant qu'il ne devienne quelques semaines plus tard son époux fâcheux : « il se retourna tant et tant qu'après deux mois, il me demanda en mariage¹⁷ ». L'espace de la Sierra Morena semble ouvrir des brèches dans le *logos*, donnant lieu, par moments, à de véritables parodies de langage pur, centré sur la fonction essentielle de la langue, la communication, comme au moment où Rébecca entre dans la chambre d'Alphonse : « Après avoir ainsi parlé, Rébecca s'assit sur mon lit, mais elle s'y assit pour s'asseoir¹⁸ ». Ces véritables bijoux littéraires expulsent en quelque sorte le *logos* du carcan de la phrase : le langage se trouble, et montre la saveur d'une langue qui remet en question le discours logique. À ce titre, la figure de Pascheco qui traverse le roman me semble significative. Le lecteur peut en effet être surpris de lire cette insistance sur le caractère borgne du personnage qui, même si elle annonce la perspicacité d'Alphonse, reste intrigante. Le personnage est d'abord ainsi décrit : « un de ses yeux était crevé et il en sortait du sang¹⁹ ». À la 9^e Journée, on lit : « Je trouvai en effet que l'état de Pascheco était devenu plus supportable et sa figure moins hideuse. Il était toujours borgne, mais sa langue était rentrée dans sa bouche²⁰ ». Quelques pages plus loin, on lit la même contradiction : « Pascheco toujours borgne ne semblait d'ailleurs plus se ressentir de sa possession²¹ ».

Cette insistance quelque peu surprenante dresse l'image d'un jeu avec la figure du cyclope. À partir de l'analyse de Mark Alizart consacrée à Homère, Marilia Amorim²² précise que Polyphème est en effet celui qui fixe les paroles, qui produit des mots-présages, des mots dont la signification vaut comme sentence de vie et de mort. Dans le journal espagnol, en insistant sur l'expression « toujours borgne », Alphonse convoque l'image du cyclope pour la détourner. Comme Ulysse, il ruse avec les mots, qui échappent toujours au sens qu'on veut leur assigner. Le travail de construction du sens dans et par le discours s'organise en effet dans une tension permanente entre le pôle de la stabilité

17] J. Potocki, 1810, p. 480.

18] *Ibid.*, p. 190.

19] *Ibid.*, p. 89.

20] *Ibid.*, p. 175.

21] *Ibid.*, p. 188.

22] M. Amorim, « *Logos, Mythos et Mêtis* : formes de savoir et rapport à la langue », *Le Télémaque*, 40, 2011, p. 55-61.

de la signification et le pôle de la variabilité du sens. Le *logos*, le savoir démonstratif, est celui dont la forme discursive tend le plus possible vers le pôle de la stabilité. Le discours théorique se tisse fondamentalement par la construction de concepts, et le concept contient justement une opération discursive qui vise à produire de l'univocité. Alphonse, en jouant ainsi avec la représentation de Pascheco, semble appeler la nécessité du *muthos*, savoir narratif qui ne présente aucune modalité qui ait la garantie d'une signification stable mais qui, au contraire, invite l'interlocuteur à un travail interprétatif.

Pouvoir mensonger au service de la manipulation, instrumentalisation de la raison, univocité du sens, autant d'écueils qui menacent le *logos* dès qu'il cède au vertige du concept et de l'abstraction. Dès lors, ce dernier semble appeler de ses vœux la permanence du mythe à ses côtés, dans un rapport de complétude, plutôt que d'antagonisme.

À ce titre, il me semble particulièrement intéressant de lire comment le mythe de Jason se construit en filigrane dans le roman. Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* et l'épopée des Argonautes telle qu'on peut la lire dans les quatre chants composés par Apollonios de Rhodes²³ présentent l'un et l'autre une trame narrative assez semblable. En effet, à l'action principale menée par Jason lui-même pour la conquête de la toison d'or, vient se superposer toute une série de récits (combat d'Héraclès contre les géants à dix bras, victoire de Castor et Pollux sur le roi Amycos, *etc*) qui, en entrant en résonance avec la trame principale, l'étoffent et en augmentent la densité. La parenté entre les deux récits se trouve par ailleurs renforcée par le recours répété à des figures archétypales, qui constituent le fondement même de l'aventure de Jason et des Dioscures, et que l'on retrouve dans le *Manuscrit*, directement par la mention des Gémeaux célestes, ou déclinés sous des formes modifiées et travesties.

Jason et Alphonse, tous deux éduqués chez un guerrier aguerri (le centaure Chiron pour l'un, le chevalier de Bélièvre pour l'autre), vivent une série d'épreuves dont ils triomphent grâce à l'aide de sorcières très séduisantes (Médée ou les cousines), jusqu'à mettre la main sur la toison (le filon) d'or. Néanmoins, force est de constater qu'il s'agit là d'un mythe qui ne se révèle pas au cœur de la seule histoire d'Alphonse mais qui se tisse plutôt entre les histoires des divers personnages. La mention du bouc noir volant qui rappelle la toison elle-même, élaborée à partir de la peau d'un bélier volant envoyé par Zeus, apparaît

23] A. de Rhodes, *Les Argonautiques*, [III^e siècle av. J.-C.], Paris, Les Belles Lettres, 2019.

dans l'histoire de Pascheco²⁴ ; Castor et Pollux, dotés d'ailes transparentes, et de petites flammes qui brillaient sur leur tête figurent dans le récit de Rébecca²⁵. C'est encore dans le récit d'un autre personnage, Velasquez, que le thème du père détrôné apparaît²⁶. En signant maladroitement du nom de Carlos Velasquez une lettre adressée au roi, Henrique Velasquez se trouve dépossédé par son frère de sa charge de colonel général d'artillerie, comme le père de Jason l'est de son trône par son frère Pélidas.

Potocki recourt au mythe, mais il en dénoue les éléments pour les disséminer au sein des diverses narrations. Le mythe de Jason perd ainsi sa dimension dogmatique, absolue pour révéler essentiellement sa dimension collective, qui porte la trace subjective de ses différents conteurs. Ainsi, par tout un travail de broderie subtile entre les différentes histoires, Potocki déleste le mythe de sa valeur d'autorité (que le texte, en vertu de sa provenance sacrée, exercerait sur un lecteur ou un auditeur prêt à accepter la vraie Parole), pour en exploiter les potentialités, qu'elles soient heuristiques, philosophiques ou encore sociales.

D'abord, parce que le mythe suscite une adhésion, une créance chez le lecteur. Il se substitue à un discours rationnel et peut appréhender des vérités qui dépassent l'entendement, rendre compte de l'inexplicable, de ce qui défie la raison. Dans ce roman qui tente de saisir le divers, c'est un moyen de figurer des expériences qui ne relèvent pas de l'explication conceptuelle, et d'en éclairer le sens par d'autres biais que l'analyse objective.

Par ailleurs, le recours au mythe, qui échappe à un espace-temps profane, qui cherche à se *déshistoriciser* en quelque sorte, à se configurer en un univers autarcique, disposant de son temps et de son espace propre, permet de retrouver symboliquement une totalité perdue, là où échouent, par le *logos*, les savants du roman. Hervas et Velasquez tendent en effet en vain vers la totalité, l'un par la *polymathesis*, l'autre par son système, tous deux par l'intermédiaire d'un langage qui ne repose sur aucune expérience concrète. En adoptant des concepts traduits par la combinaison de signes abstraits, les deux personnages finissent par adopter un discours hors du monde, un esprit systémique qui tourne à vide et qui manque non seulement la totalité, mais tout rapport avec le monde. Aussi les mythes convoqués en

24] J. Potocki, 1810, p. 172.

25] *Ibid.*, 259.

26] *Ibid.*, p. 665-666.

parallèle révèlent-ils une manière plus fructueuse de saisir le grand tout, en situant la place de l'humain dans l'univers, en mettant en scène un rapport d'unité immédiate de l'homme avec le cosmos.

Enfin, en convoquant le mythe, les histoires entendues dans la Sierra Morena s'inscrivent dans un espace culturel de parole collective, renouant avec une fonction sociale fondamentale : l'identification et la structuration d'une communauté. Les histoires en effet actualisent, de manière singulière, un discours dont l'énonciation a déjà été partagée. La répétition du même invariant (la nuit passée à la *venta Quemada* et le réveil auprès des deux pendus) dans l'histoire de Pascheco, du cabbaliste, de Rébecca, de Velasquez semble précisément revêtir cette fonction. À la fin de l'histoire du père du pèlerin réprouvé par ailleurs, Rébecca dit au vieux chef « que l'histoire de Diègue Hervas l'avait beaucoup intéressée bien qu'elle la sût déjà en partie²⁷ ». L'intérêt d'écouter une histoire ne réside pas ici dans la découverte d'un récit singulier, original, mais dans le fait d'y retrouver, comme dans les mythes, des invariants, organisés en récits, disponibles pour des agencements nouveaux et d'infinies variations, dans lesquels les auditeurs peuvent s'identifier et ressentir qu'ils appartiennent à une même communauté²⁸.

Les mythes constituent donc un discours qui suscite l'adhésion²⁹, tandis que le *logos*, à l'inverse, implique un désengagement, une distance analytique et critique. Nathalie Vuillemin rappelle très justement combien les propos du géomètre Velasquez n'entraînent que des apartés de la part des auditeurs. Au lieu de souder la communauté, ses paroles conduisent à la dissolution du groupe : « Lorsque Velasquez prend la parole et lui impose son "style géométrique", l'auditoire, Rébecca mise à part, se tait³⁰ ».

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse* replace donc le récit personnel dans une culture collective. L'élégance avec laquelle Potocki convoque les mythes, sans les imposer de manière sacrée ou autoritaire, définit un cadre interlocutoire, dans lequel nous, lecteurs, sommes appelés, aux côtés des auditeurs-personnages, à participer au récit sur le plan affectif, à nous y reconnaître.

27] J. Potocki, 1810, p. 517.

28] Une même « chaîne invisible », selon les propos d'Alphonse, *Ibid.*, p. 235.

29] Je renvoie ici à l'ouvrage de R. Caillois, *Le Mythe et l'homme*, [1938], Paris, Gallimard, 1972, p. 30, qui dote le mythe d'« une puissance d'investissement de la sensibilité ».

30] N. Vuillemin, « Les mélancolies du savoir : la confrontation entre science et réalité dans *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in : *Entretiens sur le Manuscrit trouvé à Saragosse*, vol. édité par F. Rosset, Lausanne, *Études de Lettres*, 4, 2012, p. 73.

BIBLIOGRAPHIE

- Adorno, Theodor W. & Horkheimer, Max, *La Dialectique de la raison*, [1944], Paris, Gallimard, 1974.
- Amorim, Marilia, « *Logos, Mythos et Mètis* : formes de savoir et rapport à la langue », *Le Télémaque*, 40, 2011, p. 55-61.
- Aristophane, *Les Nuées*, [473 av. J.-C.], Paris, Les Belles Lettres, 2009.
- Aristote, *La Poétique*, [335 av. J.-C.], Paris, Les Belles Lettres, 2019.
- Caillois, Roger, *Le Mythe et l'homme*, [1938], Paris, Gallimard, 1972.
- Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963.
- Klene, Émilie, *Jean Potocki. L'Homme à l'épreuve du relatif*, Montpellier, Presses Universitaires de la Méditerranée, 2016.
- Kunz Westerhoff, Dominique, « L'Autobiographie mythique », 2005, article en ligne : <https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/automythe/amintegr.html#ambiblio>
- Otto, Walter Friedrich, *Les dieux de la Grèce*, Paris, Payot, 1981.
- Platon, *La République*, [IV^e siècle av. J.-C.], Paris, Les Belles Lettres, 1933.
- Potocki, Jean, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, version de 1810, Paris, GF Flammarion, 2008.
- Rhodes, Apollonios (de), *Les Argonautiques*, [III^e siècle av. J.-C.], Paris, Les Belles Lettres, 2019.
- Triaire, Dominique, « Au commencement », in : *Sur les traces de Jean Potocki*, études réunies et présentées par Émilie Klene, Oxford, Voltaire Foundation, 2018, p.115-128.
- Vernant, Jean-Pierre, *Mythe et pensée chez les Grecs, Etudes de psychologie historique*, Paris, Maspero, 1963.
- Vuillemin, Nathalie, « Les mélancolies du savoir : la confrontation entre science et réalité dans *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in : *Entretiens sur le Manuscrit trouvé à Saragosse*, vol. édité par François Rosset, Lausanne, *Études de Lettres*, 4, 2012, p. 59-76.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA TRADITION HERMÉTIQUE DANS LE RÉCIT DU JUIF ERRANT

Comme le savent tous les spécialistes de Potocki, le récit du Juif errant est un problème dans le tissu polyphonique du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, en commençant par la question de sa disparition dans la version du roman de 1810¹. Comme beaucoup l'ont noté, comparé aux autres personnages généralement bien caractérisés du *Manuscrit*, le Juif errant apparaît comme une figure plutôt terne². Son récit, contrairement à ceux des autres, n'a aucun rapport avec les histoires qui le précèdent et le suivent. Il ne présente pas non plus les similitudes de contenu et de structure qui lient les autres histoires entre elles et constituent la marque stylistique du roman. En d'autres termes, le Juif errant reste un corps étranger dans le tissu narratif du roman jusqu'à la fin : il apparaît et disparaît sans logique apparente et de manière totalement imprévisible, comme c'était déjà le cas, par ailleurs, dans les textes littéraires traditionnels dans lesquels le Juif errant faisait son apparition et dont Potocki devait avoir quelque

1] Voir F. Rosset et D. Triaire, *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004, p. 401-402 ; C. Jacob, « L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition », in : F. Rosset et D. Triaire (éds), *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2010, p. 269-292 ; L. Frischknecht, *Jean Potocki romancier au travail. Les variantes dans les trois versions du Manuscrit trouvé à Saragosse (1794, 1804, 1810)*, Paris, Champion, 2018, p. 282-289.

2] Voir C. Jacob, *op. cit.*, p. 270 ; L. Frischknecht, *op. cit.*, p. 271.

connaissance. Bien que raconté avec une grande richesse de détails historiques, ce récit n'a ni l'attrait narratif ni le jeu intertextuel complexe avec les genres littéraires qui caractérisent les récits d'autres personnages. Au contraire, le récit détaillé de la saga familiale du Juif, qui commence avec la figure de son grand-père, est finalement lourd et redondant. La faiblesse littéraire du personnage est due au fait que le cœur du motif du Juif errant, ce qui a donné naissance au personnage, ce autour de quoi tout le récit s'est développé, contrairement à d'autres personnages, n'est pas une narration, mais une réflexion philosophique. Le centre battant, la raison pour laquelle Potocki a inclus ce personnage dans le roman se trouve dans les leçons nocturnes du prêtre d'Isis Chérémon. La rencontre du Juif errant avec la religion et la culture de l'Égypte hellénistique est essentielle à la compréhension du personnage. C'est pour cette raison que Potocki n'est pas vraiment intéressé par la suite de l'histoire, car ce qu'il entend transmettre avec ce personnage est l'exact opposé de ce qu'Assmann a appelé la « distinction mosaïque » : la distinction entre la vraie et la fausse religion, le vrai et le faux dieu, les croyants et les infidèles, les adorateurs du vrai Dieu et les païens idolâtres, *etc*³. La rencontre traditionnelle avec Jésus aurait dû, au moins en théorie, mettre le Juif errant en présence d'une vérité objective et binaire de la foi, en l'occurrence la vérité du christianisme, raison pour laquelle Potocki la repousse le plus possible déjà dans la version de 1794, qu'il n'y arrive pas dans celle de 1804, et qu'il élimine même de celle de 1810 le personnage avec toute son histoire. Le problème n'est évidemment pas le christianisme lui-même, mais le christianisme dans la mesure où, en tant que religion secondaire, il se pose en exclusivité par rapport aux autres religions, car c'est sur ce point que portent les leçons nocturnes de Chérémon.

Cette prémisse était nécessaire pour introduire le thème de la présente contribution, à savoir le rôle joué par la tradition hermétique dans le récit du Juif errant. Chérémon cite, au cours de ses leçons nocturnes, un passage du *Pimandre* et divers passages d'un ouvrage de Jamblique qui circule encore aujourd'hui sous le titre latin que lui a donné Marsile Ficin, son premier traducteur latin : *De Mysteriis Aegyptiorum, Chaldaeorum, Assyriorum*. Il y a déjà plus d'un siècle, Tadeusz Sinko, avec son flair philologique infaillible, a reconnu — et

3] Voir J. Assmann, *Die Mosaische Unterscheidung oder der Preis des Monotheismus*, München, Carl Hanser Verlag, 2007.

Sinko lisait le *Manuscrit* dans la traduction polonaise de Chojecki ! — que toutes ces citations, parfois très fidèles, parfois plus libres, n'étaient pas basées sur le texte grec original, mais précisément sur la traduction latine de Marsile Ficin, un détail qui est consciencieusement rapporté dans le commentaire des éditions Peeters et Flammarion⁴. Ficin s'était d'abord attelé à la traduction du *Pimandre*, puis à celle d'autres ouvrages gravitant autour de la tradition hermétique, comme celui de Jamblique déjà cité, à la demande de Cosme de Médicis en 1461, et acheva son travail en 1463. Cette première traduction du noyau de textes de l'Antiquité tardive que l'on appellera plus tard le *Corpus Hermeticum* a été l'une des redécouvertes les plus importantes de toute l'histoire de la culture occidentale. Je dis « redécouvertes » parce que, comme nous le savons aujourd'hui, ces textes avaient joué un rôle important dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, et une sorte de continuité de cette tradition s'était conservée même pendant le Moyen Âge, grâce aussi aux traductions arabes ; mais ce n'est qu'avec la Renaissance, avec l'essor des études grecques en Italie, qu'ils ont ouvert un nouveau chapitre de la pensée occidentale. Il ne m'appartient pas — et cela serait d'ailleurs impossible — de rappeler dans cet article ce que la réflexion sur ces textes a représenté pour la pensée occidentale. Je renvoie ici au grand essai de Frances Yates⁵, ainsi qu'aux études ultérieures qui ont développé ce point⁶. Ce qui m'intéresse, c'est l'idée que Marsile et Pic croyaient tirer des *Hermetica* : celle d'une sagesse vieille de plusieurs milliers d'années, au moins aussi ancienne que celle contenue dans la Bible et merveilleusement concordante avec elle : une sagesse non moins inspirée que celle des textes sacrés, une sagesse que Ficin appelait, et nous à sa suite, *prisca theologia* : une théologie ancienne commune à toutes les grandes traditions religieuses du bassin méditerranéen, à celle de l'Égypte ancienne (dont les textes contenus dans le *Corpus*

4] T. Sinko, *Historia religii i filozofja w romansie Jana Potockiego*, Kraków, Polska Akademia Umiejętności, 1920.

5] F. A. Yates, *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1964. Même si la thèse de Yates qui fait remonter la naissance de la science moderne à la magie hermétique dans sa formulation tranchante et exclusive a été mise en discussion et peut aujourd'hui être considérée comme dépassée, cette étude reste le point de départ pour tous ceux qui souhaitent aborder le phénomène de l'hermétisme au début de l'époque moderne.

6] Pour une introduction générale à la fortune du *Corpus Hermeticum*, voir : F. Ebeling, *Das Geheimnis des Hermes Trismegistos. Geschichte des Hermetismus*, mit einem Vorwort von J. Assmann, München, C. H. Beck, 2018. Voir aussi : C. Moreschini, *Hermes Christianus. The Intermingling of Hermetic Piety and Christian Thought*, Turnhout, Brepols, 2011.

Hermeticum étaient censés témoigner), aux Oracles chaldaïques, au pythagorisme, à la philosophie platonicienne (traditionnellement considérée depuis l'Antiquité comme redevable à la sagesse égyptienne) et à la Kabbale. Et, bien sûr, à la Bible⁷.

Celui qui pouvait prouver que même la Révélation biblique ne remontait à rien d'autre qu'à ces noyaux de sagesse occulte de l'ancienne Égypte brisait les séparations entre chrétiens, juifs, musulmans et païens et exposait une vision qui faisait de tous les hommes des frères⁸.

L'idée selon laquelle la théologie hermétique de l'Égypte ancienne devait être interprétée dans un sens symbolique et dissimulait sous le voile du polythéisme une vérité profonde non contradictoire avec le christianisme, voire propédeutique au christianisme, se trouvait déjà dans les écrits de deux penseurs importants du christianisme primitif tels que Clément d'Alexandrie et Lactance. Forts de leur autorité, Marsile et Pic en ont fait l'une des pierres angulaires de leur pensée.

Chez Potocki, cette idée est complètement sécularisée, et c'est pourquoi la comparaison avec la pensée de la Renaissance est particulièrement fascinante, même si, dans l'état actuel de la recherche, il est difficile d'établir dans quelle mesure il s'agit d'une confrontation directe et consciente avec ces auteurs. L'idée d'une décadence de la pureté théologique avec l'avancée du temps est étrangère à la pensée de Potocki, car il n'y a pas de culte du retour aux origines. Les origines (Potocki le rappelle à plusieurs reprises et dans des contextes très différents) sont des choses que l'on ne peut pas connaître⁹. C'est l'une des hypothèses méthodologiques et épistémologiques les plus fortes et les plus stables de sa pensée, même si cela entre en contradiction avec ses études tardives sur la chronologie, dans lesquelles il avance

7] Voir C. B. Schmitt, « Perennial Philosophy. From Agostino Steuco to Leibniz », *Journal of the History of Ideas*, 1966, Vol. 27, No. 4 (Oct. - Dec., 1966), p. 505-532 ; W. Schmidt-Biggemann, *Philosophia perennis. Historical Outlines of Western Spirituality in Ancient, Medieval and Early Modern Thought*, Dordrecht, Springer, 2004.

8] « Wer zeigen konnte, daß auch die biblische Offenbarung auf nichts anderes als diese Kernsätze altägyptischer Mysterienweisheit hinauslief, riß die Schranken zwischen Christen, Juden, Muslimen und Heiden ein und legte eine Einsicht frei, die alle Menschen zu Brüdern macht ». J. Assmann, « Ägypten als Argument, Rekonstruktion der Vergangenheit und Religionskritik im 17. und 18. Jahrhundert », *Historische Zeitschrift*, Jun., 1997, vol. 264, nr 3, p. 23, trad. ER.

9] « Les origines sont donc du nombre de ces choses que nous ne devons pas savoir », J. Potocki, *Histoire primitive des peuples de la Russie*, Saint-Petersbourg, 1802, p. 11-12.

jusqu'aux temps les plus reculés de la mythologie. À la place, il y a chez lui une pensée de la métamorphose de l'expérience religieuse (et donc des rites et des croyances), qui évolue et change au fil du temps, au point de perdre la mémoire de ses débuts. Dans l'un des passages les plus frappants du discours de Chérémon, nous lisons :

Les religions, comme toutes les choses de ce monde, sont soumises à une force lente et continue qui tend sans cesse à changer leur forme et leur nature, si bien qu'au bout de quelques siècles, il se trouve qu'une religion qu'on croit toujours la même finit cependant par offrir à la croyance des hommes d'autres opinions, des allégories dont on ne pénètre plus le sens, ou des dogmes auxquels on ne croit plus qu'à moitié¹⁰.

L'idée de changement, aux yeux de Marsile et de Pic, apparaît comme un déclin lent et progressif qu'il faut inverser en revenant aux sources. Chez Potocki, elle devient un phénomène inévitable, de nature presque géologique, qui semble anticiper la métaphore conceptuelle du « pseudomorphisme » de Spengler et Jonas¹¹.

Cependant, l'utilisation de matériaux hermétiques dans le récit pose une autre question importante. Potocki écrit près de deux siècles après qu'Isaac Casaubon avait brillamment démontré, en 1614, que les textes du *Corpus Hermeticum*, loin d'être le très ancien témoignage d'une pensée religieuse contemporaine à celle du Pentateuque, auraient en réalité été composés quelques siècles après la naissance du Christ, entre le III^e et le IV^e siècle¹². Casaubon les considérait même comme des faux, écrits de bonne foi par des auteurs chrétiens pour corroborer les vérités du christianisme¹³. Il est vrai que la datation tardive proposée par Casaubon n'avait pas été acceptée par tous les savants de la même manière. Il y eut ceux qui continuèrent délibérément à l'ignorer, comme Athanasius Kircher ou Robert Fludd, et ceux qui, comme Ralph Cudworth, renversèrent l'argumentation de Casaubon, non seulement en reprochant au savant d'avoir indûment traité tous les textes

10] *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), Paris, GF Flammarion, 2008, p. 538.

11] O. Spengler, *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2006, p. 784-785 ; H. Jonas, *The Gnostic Religion. The Message of the Alien God & the Beginning of Christianity*, [3^e éd.], Boston Beacon Press, 2001, p. 36-37.

12] L'état actuel des recherches a nuancé la datation de Casaubon, mais cela ne change pas fondamentalement l'analyse qui peut être faite de l'opération menée par Potocki.

13] I. Casaubon, *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI. Ad Cardinalis Baronii Prolegomena in Annales*, London, Officina Nortoniana, Joannes Billius, 1614, p. 70-87.

du *Corpus* comme ayant été composés à la même époque, mais aussi en soutenant qu'au contraire, si les rédactions qui nous sont parvenues sont bien de date tardive, elles témoignent de la grande vitalité d'une expérience religieuse beaucoup plus ancienne qui trouverait un écho dans ces textes¹⁴. En tout état de cause, la critique textuelle avait sorti son effet, et à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, il était vraiment difficile de continuer à considérer ces textes comme le témoignage authentique d'une pensée religieuse primordiale — seuls des cercles ésotériques étroits, comme ceux des Rose-Croix et des Illuminati, ou des loges maçonniques conservatrices, ennemies des Lumières, le faisaient et ne se posaient pas de problèmes de vraisemblance historique ou de philologie¹⁵. Il est d'autant plus surprenant qu'un écrivain et historien aussi informé le fasse, en mettant des passages du Pimandre¹⁶ dans la bouche de Chérémon, soit dans un contexte historique remontant à l'aube de notre ère, ce qui impliquerait que ces textes soient plus anciens que l'époque à laquelle ils sont cités dans le récit, et, en conséquence, que leur datation soit antérieure à celle suggérée par Casaubon. Cela semblerait aller dans le sens indiqué par Cudworth, qui détachait la datation de la rédaction des *Hermetica* de leur contenu. De plus, Chérémon fait explicitement référence, dans trois passages, à la figure d'Hermès Trismégiste, philosophe qui aurait vécu deux mille ans plus tôt, par opposition au dieu égyptien Thot ou premier Mercure, selon une généalogie traditionnelle très complexe dont témoignent plusieurs variantes (Manéthon, Cicéron, *etc*). Mise dans la bouche de Chérémon, cette affirmation n'oblige en rien le Potocki historien, car elle peut simplement refléter la conviction de Chérémon, et non pas celle de l'écrivain. Malgré cela, elle fait tout de même une certaine impression à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles.

14] R. Cudworth, *The True Intellectual System of the Universe. The First Part, Wherein All the Reason and Philosophy of Atheism is Confuted and Its Impossibility Demonstrated*, London, Richard Royston, 1678, p. 320-321.

15] Voir F. Ebeling, *Das Geheimnis des Hermes Trismegistos*, *op. cit.*, p. 165-171 ; *Id.* « "Ägyptische Freimaurerei" in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », in : *Zeitschrift für Internationale Freimaurer-Forschung*, 22, 2009, p. 9-28 ; *Id.*, « Zum Hermetismus in der Freimaurerei des 18. Jahrhundert », in : *Wege der Lichtsuche. Freimaurerei zwischen Renaissance und Enlightenment*, *Quatuor Coronati. Jahrbuch für Freimaurerforschung*, Nr. 48, Bayreuth, 2011, p. 55-71.

16] Laissons de côté Jamblique qui a vécu entre le III^e et le IV^e siècle après J.-C. Potocki était parfaitement conscient de l'anachronisme, ce qui montre la liberté dont il traite ses sources quand il fait de la littérature.

Enfin, quelles que soient les motivations (littéraires, historiques ou autres) qui ont conduit Potocki à ignorer le *status quaestionis* du *Corpus Hermeticum* dans son roman, il y a une logique profonde derrière ce choix : la motivation qui avait conduit le protestant Casaubon à s'emparer de la question textuelle du *Corpus Hermeticum* pour en démentir la prétendue antiquité était marquée par la volonté d'établir une frontière claire entre le christianisme et les religions anciennes, c'est-à-dire qu'elle allait à l'encontre de l'idée, encore répandue dans le monde catholique de l'époque post-tridentine, d'une antiquité païenne éclairée qui aurait annoncé la venue du Christ et dont les *Annales* de Baronius se faisaient encore l'écho¹⁷. L'approche de Casaubon était fermement ancrée dans la « distinction mosaïque » entre la vérité de la révélation et la fausseté des idoles, autrement dit en termes chrétiens : entre la vérité du Christ et la fausseté des autres religions, et encore plus entre la vérité de la foi protestante et la fausseté du catholicisme qui, dans la personne du cardinal Baronius, perpétuait l'idée de la *prisca theologia*. Il est naturel que le discours pluraliste de Potocki se tourne vers l'Égypte et soit enclin à ignorer, ou au moins à minimiser, une question philologique dont la racine profonde allait dans la direction exactement opposée à celle qu'il promouvait.

De plus, la thèse de l'origine égyptienne des rites juifs, affirmée par Chérémon dans ses leçons, s'inscrit parfaitement dans un courant de pensée qui, de Spencer à Cudworth, avait trouvé en Warburton¹⁸ son représentant le plus récent et qui avait eu, au temps de la jeunesse de Potocki, une certaine fortune dans la franc-maçonnerie progressiste autrichienne et allemande, comme le montre l'essai de C. L. Reinhold *Über die hebräischen Mysterien*¹⁹, que Schiller avait largement

17] Voir A. Grafton, « Protestant versus Prophet: Isaac Casaubon on Hermes Trismegistus », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 1983, Vol. 46 (1983), p. 78-93.

18] Par ailleurs, Warburton, contrairement à Cudworth, était profondément convaincu que le *Corpus Hermeticum* était un recueil de textes grecs néo-platoniciens et ne contenait, tout au plus, que des traces négligeables de sagesse égyptienne. Voir Warburton, *The Divine Legation of Moses Demonstrated on the Principles of a Religious Deist, from the Omission of the Doctrine of a Future State of Reward and Punishment in the Jewish Dispensation*, London, John Nicholls, 1738-1741, vol. I, p. 437-445. Voir à ce propos : J. Assmann, *Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur*, Berlin, Fischer, 2012⁸.

19] C. L. Reinhold, *Die Hebräischen Mysterien oder die älteste Religiöse Freymaurerei. In zwey Vorlesungen gehalten in der □ zu **** von Br. Decius*, Leipzig, Göschen, 1788 ; texte et commentaire en édition moderne, in : J. Assmann, *Reinholds Die Hebräischen Mysterien und Schillers Die Sendung Moses*, Jena, Garamond Verlag, 2015.

exploité, à la limite du plagiat, dans *Die Sendung Moses* (1790)²⁰. La relation existant entre les leçons de Chérémon et les thèmes de la franc-maçonnerie est apparue depuis longtemps aux chercheurs, sans qu'ils puissent toutefois formuler des hypothèses plus précises à ce sujet²¹.

Enfin, je voudrais poser une dernière question, elle aussi très générale, mais à mon avis pertinente : quelle tradition hermétique Potocki prend-il en considération ? Les textes cités par Chérémon ou bien appartiennent au noyau fondamental du *Corpus Hermeticum*, comme le *Pimandre*, ou bien en sont une interprétation dans une tonalité néoplatonicienne comme le *De Mysterioris* — il conviendrait de vérifier s'il existe aussi des références moins connues à l'*Asclepius*. Il s'agit donc des textes les plus représentatifs de l'hermétisme religieux et philosophique. Il n'y a aucune référence à l'autre volet de la tradition hermétique, celui qui, paradoxalement, a fini par être identifié avec le temps à la tradition hermétique tout court, c'est-à-dire le volet alchimique et ésotérique, dont le texte de référence principal est la *Tabula smaragdina*. Les chercheurs qui traitent de ces questions débattent encore de l'opportunité de tracer une ligne de démarcation claire entre ces deux courants, étant donné que la magie occupe également une place importante dans les textes de l'hermétisme religieux et philosophique, et que c'est précisément cet aspect qui a été cultivé par Marsile et Pic (et plus tard par leurs successeurs, tels que Bruno et Campanella)²². Je ne peux pas entrer ici dans le vif du sujet, mais je maintiens cette distinction parce qu'elle permet de mieux situer l'opération de Potocki dans son époque. Il est évident que chez Potocki, le choix du type de tradition hermétique est étroitement lié à la fiction narrative, placée à la transition entre l'Antiquité et l'ère commune : le courant alchimique-

20] F. Schiller, « Die Sendung Moses », *Thalia*, nr 10, 1790, p. 3-37. Réimprimé sans changement dans : F. Schiller, *Kleinere prosaische Schriften*, vol. I, Leipzig, Goschen, 1792, p. 1-53.

21] E. Krakowski, *Un témoin de l'Europe des Lumières. Le comte Jean Potocki*, Paris, Gallimard, 1963, p. 30. L'appartenance de Potocki à la franc-maçonnerie, longtemps supposée mais non prouvée, est actuellement confirmée, mais seulement par la présence d'un symbole maçonnique dans une lettre à son cousin Stanisław Szczęsny Potocki, datée de 1802. Voir C. Nicolas, « Du bon usage de la franc-maçonnerie dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Les Cahiers de Varsovie*, III (1974), *Jean Potocki et le Manuscrit trouvé à Saragosse*, Centre de civilisation française de l'Université de Varsovie, p. 271-289 ; D. Triaire, « Jean Potocki, Franc-Maçon », *Ars Regia*, 2/3 – 4 (4-5), 1993, p. 203-210 ; F. Rosset et D. Triaire, *Jean Potocki, op. cit.*, p. 310-311.

22] Voir : F. Ebeling, *Das Geheimnis des Hermes Trismegistos*, *op. cit.*, p. 89 ; Peter-André Alt ; Volkhardt Vels, « Einleitung », in : Peter-André Alt & Volkhardt Vels (éds), *Konzepte des Hermetismus in der Literatur der frühen Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2010, p. 11-13.

ésotérique, qui peut être considéré comme une évolution des prémisses déjà présentes dans le courant religieux-philosophique et qui est attesté par des textes déjà composés dans l'Antiquité tardive, a eu au fil du temps son propre parcours indépendant. Il est passé par des traductions de l'arabe²³ et, à un certain moment, après la réfutation de l'ancienneté des *Hermetica*, s'est avéré plus tenace et a fini par supplanter, jusqu'à nos jours, la mémoire du courant philosophique et religieux. Quoi qu'il en soit, c'est précisément celui-ci, passé de mode et discrédité à la fin du XVIII^e siècle, qui intéresse Potocki. De l'autre courant, alchimique et ésotérique, il n'y a aucune trace dans le texte.

Nous sommes donc en présence d'une situation paradoxale : dans les années où Potocki écrit, le concept de « tradition hermétique » est surtout associé à l'alchimie et à la Kabbale, par exemple chez Goethe²⁴, alors que les textes de l'Antiquité tardive du *Corpus Hermeticum*, sans parler de leur auteur mythique Hermès Trismégiste, sont désormais tombés dans le discrédit le plus complet. En exhumant cette ancienne tradition, en évoquant, quoique dans les termes d'un prêtre égyptien, le nom d'Hermès Trismégiste, en reprenant (tout en le modifiant sensiblement) un discours qui avait marqué l'un des chapitres les plus fascinants du néoplatonisme de la Renaissance, Potocki est en décalage par rapport à son époque. Il ne fait aucun doute qu'il faut voir là un lien avec les courants de la franc-maçonnerie libérale et l'idée de *duplex religio*²⁵. Les auteurs grecs de l'Antiquité avaient, à partir d'Hérodote, interprété la culture de l'Égypte ancienne comme celle d'un pays avec deux systèmes d'écriture et deux formes de pratique religieuse, pour le peuple et pour les prêtres. La franc-maçonnerie progressiste de la fin du XVIII^e siècle avait emprunté et réadapté cette idée pour signifier la révérence extérieure aux rites traditionnels, derrière laquelle se cachait le culte de la religion naturelle (déclinée différemment comme déïsme

23] K. van Bladel, *The Arabic Hermes. From Pagan Sage to Prophet of Science*, Oxford, Oxford University Press, 2009. Plus généralement, sur la réception de l'Égypte ancienne dans la culture arabe médiévale, voir : O. El-Daly, *Egyptology : The Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writing*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 2016.

24] Fondamentale reste l'étude : C. Zimmermann, *Das Weltbild des jungen Goethe. Studien zur hermetischen Tradition des deutschen 18. Jahrhunderts*, Wilhelm Fink Verlag, München, 1969. Voir aussi : F. Ebeling, *Das Geheimnis des Hermes Trismegistos*, op. cit., p. 171-174.

25] J. Assmann, *Religio Duplex. Ägyptische Mysterien und Europäische Aufklärung*, Berlin, Suhrkamp, 2017 ; *Id.*, « Das alte Ägypten und die Illuminaten », in : Hermand, Jost & Mödersheim, Sabine (éds), *Deutsche Geheimgesellschaften. Von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*. Köln - Weimar - Wien, Vandenhoeck & Ruprecht, 2013, p. 59-79 ; *Id.*, « Egyptian Mysteries and Secret Societies in the Age of Enlightenment. A "mnemo-historical" study », *Aegyptiaca. Journal of the History of Reception of Ancient Egypt*, vol. 1, Munich, 2017, p. 4-25.

ou panthéisme). Elle ne remettait pas en cause les religions traditionnelles (entendues comme Petits Mystères, selon la dichotomie de Warburton, reprise par Reinhold dans son discours), puisqu'elle les considérait comme indispensables à la préservation de l'État, mais ouvrait une théologie rationnelle et universelle aux membres de l'élite éclairée de l'Ancien Régime.

Là encore, Potocki prend une direction originale. L'observation de Chérémon sur l'évolution de la relation entre les symboles et leur contenu dans les religions historiques constitue la contribution originale de Potocki sur le thème de la *duplex religio* :

Il ne me reste plus qu'à vous parler de nos mystères, et je vous en dirai tout ce qu'il vous importe d'en savoir. D'abord soyez bien persuadé que lors même que vous seriez initié, vous ne sauriez rien du tout sur l'origine de notre mythologie. Ouvrez l'historien Hérodote : il était initié et en avertit le lecteur à chaque page, et cependant il fait des recherches sur les origines des dieux de la Grèce, comme quelqu'un qui n'en saurait pas plus que le vulgaire. Ce qu'il appelle le discours sacré n'avait aucun rapport avec l'histoire. C'était ce que les Latins ont appelé *turpi loquentia*, ou discours honteux. On faisait à chaque initié un conte extraordinairement indécent comme celui de Baubo à Eleusis, celui des amours de Bacchus en Phrygie. Nous croyons en Egypte que cette turpitude est un emblème qui désigne combien l'essence de la matière est vile en elle-même, et nous n'en savons pas davantage. [...] L'ignorance de ces initiés qui perce dans tous leurs ouvrages prouve assez, comme je vous l'ai déjà dit, que si vous étiez initié, vous n'en seriez pas plus savant sur l'origine de nos religions²⁶.

Potocki ne parle pas directement de Grands et Petits Mystères, mais Chérémon fait une distinction très claire entre religion du peuple et religion des initiés ; la « désillusion », comme l'appelle Warburton, c'est-à-dire le moment où les initiés sont introduits dans la religion naturelle, est chez Potocki totalement dépourvue d'aspect ésotérique, rappelant plutôt la conférence scientifique-anthropologique d'un historien moderne des religions qui avoue lui aussi sa propre ignorance des origines. Et ici, une fois de plus, au moment où il semble le plus anachronique, Potocki se révèle le plus moderne. L'*obscoenum*, l'obsène (selon une étymologie très probablement fausse, mais fascinante, interprété comme ce qui est hors de la scène), prend donc chez

26] *Manuscrit 1794*, in : É. Klene, E. Ranocchi, P. Witkowski (éds), *Jean Potocki à nouveau*, Leiden, Brill, 2010, p. 402-403.

Potocki la place des Petits Mystères, ou religions historiques ; ce qui était la surface rituelle et préceptuelle des religions, sédimentée au cours des siècles et désormais difficile à déconstruire même par les « éclairés », et dont on ne peut cependant pas se défaire complètement. Ce que Spencer appelait hiéroglyphe, terme emprunté à Clément d'Alexandrie pour définir l'aspect symbolique et arbitraire des lois juives, devient ici quelque chose de honteux qui est normalement caché. Ce n'est pas seulement que Potocki, en effet, partage fondamentalement avec Warburton la conviction que cette partie historique et populaire des religions (les Petits Mystères) n'est pas fausse en soi, mais il renvoie à différents niveaux de vérité : il faut simplement apprendre à vivre avec eux, en étant conscient de l'unité fondamentale de tous les rites et mystères. En introduisant l'obscène avec le mythe de Baubo et les phallophories de Bacchus en Phrygie, Potocki touche, sans en être conscient naturellement, des régions qui venaient de très loin et seront plus tard celles de Freud, tout comme Mesmer qui croyait avoir trouvé le magnétisme universel et, sans le savoir, avait inventé l'hypnose.

BIBLIOGRAPHIE

- Alt, Peter-André & Vels, Volkhardt (éds), *Konzepte des Hermetismus in der Literatur der frühen Neuzeit*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2010.
- Assmann, J., « Ägypten als Argument, Rekonstruktion der Vergangenheit und Religionskritik im 17. und 18. Jahrhundert », *Historische Zeitschrift*, Jun., 1997, vol. 264, nr 3.
- Assmann, J., « Das alte Ägypten und die Illuminaten », in : Hermand, Jost & Mödersheim, Sabine (éds.), *Deutsche Geheimgesellschaften. Von der frühen Neuzeit bis zur Gegenwart*. Köln - Weimar - Wien, Vandenhoeck & Ruprecht, 2013, p. 59-79.
- Assmann, J., *Die Mosaische Unterscheidung oder der Preis des Monotheismus*, [7^e éd.], München, Carl Hanser Verlag, 2007.
- Assmann, J., « Egyptian Mysteries and Secret Societies in the Age of Enlightenment. A "mnemo-historical" study », *Aegyptiaca. Journal of the History of Reception of Ancient Egypt*, vol. 1, Munich, 2017, p. 4-25.
- Assmann, J., *Moses der Ägypter. Entzifferung einer Gedächtnisspur*, [8^e éd.], Berlin, Fischer, 2012.
- Assmann, J., *Religio Duplex. Ägyptische Mysterien und Europäische Aufklärung*, Berlin, Suhrkamp, 2017.

- Bladel, K. van, *The Arabic Hermes. From Pagan Sage to Prophet of Science*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- Casaubon, I., *De rebus sacris et ecclesiasticis exercitationes XVI. Ad Cardinalis Baronii Prolegomena in Annales*, London, Officina Nortoniana, Joannes Billius, 1614.
- Cudworth R., *The True Intellectual System of the Universe. The First Part, Wherein All the Reason and Philosophy of Atheism is Confuted and Its Impossibility Demonstrated*, London, Richard Royston, 1678.
- Ebeling F., « Ägyptische Freimaurerei in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts », *Zeitschrift für Internationale Freimaurer-Forschung*, 22, 2009, p. 9-28.
- Ebeling F., *Das Geheimnis des Hermes Trismegistos. Geschichte des Hermetismus*, mit einem Vorwort von J. Assmann, München, C. H. Beck, 2018.
- Ebeling F., « Zum Hermetismus in der Freimaurerei des 18. Jahrhundert », *Wege der Lichtsuche. Freimaurerei zwischen Renaissance und Enlightenment, Quatuor Coronati. Jahrbuch für Freimaurerforschung*, n° 48, Bayreuth, 2011, p. 55-71.
- El-Daly, O., *Egyptology : The Missing Millennium. Ancient Egypt in Medieval Arabic Writing*, Abingdon-on-Thames, Routledge, 2016.
- Frischknecht, L., *Jean Potocki romancier au travail. Les variantes dans les trois versions du Manuscrit trouvé à Saragosse (1794, 1804, 1810)*, Paris, Champion, 2018.
- Grafton, A., « Protestant versus Prophet: Isaac Casaubon on Hermes Trismegistus », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, Vol. 46 (1983), p. 78- 93.
- Jacob, C., « L'histoire du Juif errant, enquête sur une disparition », in : *Jean Potocki ou le dédale des Lumières*, édité par F. Rosset & D. Triaire, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2010, p. 269-292.
- Jonas, H. *The Gnostic Religion. The Message of the Alien God & the Beginning of Christianity*, [3^e éd.], Boston, Beacon Press, 2001.
- Krakowski, E., *Un témoin de l'Europe des Lumières. Le comte Jean Potocki*, Paris, Gallimard, 1963.
- Moreschini, C., *Hermes Christianus. The Intermingling of Hermetic Piety and Christian Thought*, Brepols, 2011.
- Nicolas, C., « Du bon usage de la franc-maçonnerie dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Les Cahiers de Varsovie*, III (1974), *Jean Potocki et le Manuscrit trouvé à Saragosse*, Centre de civilisation française de l'Université de Varsovie, p. 271-289.
- Potocki, J., *Histoire primitive des peuples de la Russie*, Saint-Pétersbourg, 1802.
- Potocki, J., *Manuscrit 1794*, in : É. Klene, E. Ranocchi, P. Witkowski (éds), *Jean Potocki à nouveau*, Leiden, Brill, 2010, p. 402-403.

- Potocki, J., *Œuvres*, éd. par F. Rosset & D. Triaire, vol. I-V, Louvain, Peeters Publishers, 2004-2006.
- Reinhold C. L., *Die Hebräischen Mysterien oder die älteste Religiöse Freymaurerei. In zwey Vorlesungen gehalten in der ☉ zu **** von Br. Decius*, Leipzig, Göschen, 1788 ; texte et commentaire en édition moderne in : J. Assmann, *Reinholds Die Hebräischen Mysterien und Schillers Die Sendung Moses*, Jena, Garamond Verlag, 2015.
- Rosset, F. & Triaire D., *Jean Potocki. Biographie*, Paris, Flammarion, 2004, p. 401-402
- Schiller F., « Die Sendung Moses », *Thalia*, nr 10, Leipzig, Georg. Joachim Göschen, 1790, p. 3-37. Réimprimé sans changement in : F. Schiller, *Kleinere prosaische Schriften*, vol. I, Leipzig, Göschen, 1792, p. 1-53.
- Schmidt-Biggemann, W., *Philosophia perennis. Historical Outlines of Western Spirituality in Ancient, Medieval and Early Modern Thought*, Dordrecht, Springer, 2004.
- Schmitt C. B., « Perennial Philosophy. From Agostino Steuco to Leibniz », *Journal of the History of Ideas*, 1966, Vol. 27, No. 4 (Oct. - Déc., 1966), p. 505-532.
- Sinko, T., *Historia religji i filozofja w romansie Jana Potockiego*, Kraków, Polska Akademia Umiejętności, 1920.
- Spengler, O., *Der Untergang des Abendlandes. Umriss einer Morphologie der Weltgeschichte*, [13^e éd.], München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2006.
- Triaire, D., « Jean Potocki, franc-maçon », *Ars Regia*, 2/3 – 4 (4-5), 1993, p. 203-210.
- Warburton, W., *The Divine Legation of Moses Demonstrated on the Principles of a Religious Deist, from the Omission of the Doctrine of a Future State of Reward and Punishment in the Jewish Dispensation*, London, John Nicholls, 1738-1741.
- Yates, F. A., *Giordano Bruno and the Hermetic Tradition*, Chicago, University of Chicago Press, 1964.
- Zimmermann, R. C., *Das Weltbild des jungen Goethe. Studien zur hermetischen Tradition des deutschen 18. Jahrhunderts*, Wilhelm Fink Verlag, München, 1969.

POTOCKI, L'UKRAINIEN

Jean Potocki est né en Ukraine polonaise ; il est mort en Ukraine russe. Les terribles événements que ce pays éprouve depuis 2022 m'ont amené à porter mon regard une nouvelle fois sur l'engagement politique de Jean Potocki de 1788 à 1792, soit la période où la Pologne se redresse alors que les troupes russes se massent progressivement à ses frontières, et avant de subir l'envahissement et le deuxième partage.

« L'histoire ne repasse pas les plats » disait Céline, et pourtant c'est bien le même scénario qui se répète en 1772, en 1792, en 1794, en 1939, en 1945, en... 2022. Avec ou sans alliés, la Russie est toujours à l'œuvre, poussant à l'Ouest, dévorant ses voisins.

Potocki se lance en politique en 1788 ; dans le même temps, il formalise ses premiers travaux sur l'Antiquité ; pas n'importe quelle Antiquité : ni l'Égypte (il y viendra plus tard) ni la Grèce ni Rome, mais l'Antiquité de son pays, ce pays dont le nom, comme les limites, varie d'un historien à l'autre, ce pays ouvert à tous les vents et à tous les peuples, et dont il a perçu, quand s'éveillent les premières nations, qu'il avait une existence. De cette existence, il signe la naissance par cet admirable décasyllabe : « Les Scythes Royaux erroient dans l'Ukraine¹ » : ainsi apparaissent-ils, libres et altiers, au VI^e siècle av. J.-C. Potocki n'a pas lésiné sur le cadre : l'histoire universelle.

Dans l'Europe des Lumières, les Scythes ou les Sarmates sont un peuple vaguement connu par un chapelet d'informations tirées des

1] *Essai sur l'Histoire universelle et Recherches sur celle de la Sarmatie*, in : J. Potocki, *Œuvres*, III, Louvain, Peeters Publishers, 2004-2006, p. 116.

Anciens, comme le montre l'*Encyclopédie*. Il s'agira donc pour Potocki à la fois d'installer ses ancêtres dans la grande cohorte des nations aux côtés des autres grands peuples de l'Antiquité, du XX^e siècle av. J.-C. au XVI^e siècle ap. J.-C., et aussi de donner à ce peuple des racines historiques, de fonder son identité. Un troisième but, présent déjà chez Saint-Simon², peut être poursuivi, même s'il paraît moins exaltant dans le grand projet potockien : l'utilité politique contemporaine ; comment ne pas trouver un écho particulier à la phrase suivante : « Quant aux Scythes de l'Ukraine, appelés Scythes royaux, parce qu'ils avoient toujours eu des Rois, ils cessèrent d'en avoir. Les hordes se gouvernerent séparément, & ce fut l'époque de leur décadence³. »

On sait la fragilité du discours historique de Potocki, qu'il s'efforce prudemment de renforcer en accordant une grande place à la compilation ; mais enfin, voir, d'un écrivain à un autre (d'époques différentes, de surcroît), changeant de nom, passer le même peuple rend les maillons de la chaîne singulièrement incertains ; plus tard, il se lancera dans des chronologies égyptiennes, alors que les hiéroglyphes seront encore à déchiffrer. Il n'en constitue pas moins de longues lignées, qui de l'obscurité des temps les plus anciens se poursuivent, sans solution de continuité, jusqu'aux premiers jours de la Renaissance. Mais il importe peu (pour nous – car Potocki est persuadé de la solidité de son discours) : il « crée » un peuple. Remarquons que ce peuple existe d'abord dans et par cette histoire. Poutine a bien vu le danger représenté par l'histoire : en refusant celle de l'Ukraine, en la réduisant au niveau d'une annexe de la « grande histoire » russe, il cherche à ruiner l'identité ukrainienne. Ce peuple scythe, sarmate, slave — quel que soit son nom — a peu de consistance anthropologique chez Potocki, au moins jusqu'en 1794 : peu sur les mœurs, peu sur la religion, peu sur la langue, ou s'il est question de la langue, elle sert à distinguer un peuple d'un autre. L'histoire de Potocki est *géographique* : les peuples se déplacent, se heurtent, et dans ce vaste branle, il suit *son* peuple. Potocki n'est pas insensible à l'anthropologie : il lui fera une large place dans la Basse-Saxe ou sur les chemins du Caucase, mais en 1788, les enjeux sont autres.

En explorant l'Antiquité, Potocki situe chacun dans une histoire, dans un peuple, dans un destin dont il est un maillon, ainsi attaché,

2] Voir en particulier la présentation des *Mémoires* : « Savoir s'il est permis d'écrire et de lire l'histoire singulièrement celle de son temps ».

3] *Essai sur l'Histoire universelle* [...], in : *Œuvres*, III, p. 118.

relié à une tradition qui le constitue et l'oblige : rejeton d'une fresque millénaire, il se doit d'y prendre sa part et sa place en la continuant. L'amour de la patrie n'est pas sucé avec le lait maternel, ou du moins, ce peut être un idéal (à la Rousseau), mais pour l'instant, il faut un autre aliment au patriotisme. Potocki n'ignore rien de la société dans laquelle il vit : il pressent que le progrès social, les conditions de vie meilleures feront du mercenaire une denrée de plus en plus rare et de plus en plus chère ; il sait aussi — et ce sera un souci permanent pour lui en ces années de la Grande Diète — que le « tiers-état » ukrainien, abruti par le servage, n'est pas prêt à prendre les armes contre l'envahisseur. Il faut éveiller les consciences. De nouveau, Potocki n'ignore pas que quelques mois, quelques années n'y suffiront pas, d'où son agitation inquiète, qui n'est pas due qu'à des troubles psychologiques.

Potocki connaît mal la situation internationale de son pays, coincé entre de puissants et avides voisins, qui ont fait leur chemin vers le despotisme éclairé par lequel, sous de faux airs de justice et de tolérance, ils ont renforcé leur pouvoir et se sont forgé de solides armées ; il connaît mal son propre pays — il l'admet, lui qui l'a quitté enfant aux temps troublés de la confédération de Bar et du premier partage. Il situe mal les nœuds de pouvoir : il se trompe sur la place du roi, très éloignée de celle d'un roi de France ; il confond la liberté dorée des magnats, assis sur leurs puissantes milices, et la liberté des philosophes — il est vrai que Rousseau n'a pas aidé à rendre les choses claires⁴. Ceci explique les oscillations de Potocki, passant des russophiles, qui regroupent les Sarmates, les républicains (!), les enthousiastes de la liberté dorée (mais Catherine était aussi l'amie des philosophes !), aux prussophiles, héritiers de Frédéric II et admirateurs de Voltaire, et tout cela sous le regard amusé et distancié de Stanislas Auguste. Mais ces défauts, mais sa jeunesse lui donnent sur la situation de la Pologne un regard neuf : il pressent très vite la menace qui pèse sur le pays, et en particulier sur l'Ukraine où sont ses propres terres et qui avait été relativement peu touchée par le premier partage ; cette fois, la Russie est en train de gagner les côtes de la mer Noire et la poussée sera violente de ce côté. Menace de l'intérieur aussi dans ce pays divisé entre clients des puissances voisines ; ils partagent sa propre famille quand lui, incapable de choisir, s'efforce vainement de les rapprocher. Son

4] En particulier par la position qu'il adopte dans les *Considérations sur le Gouvernement de Pologne et sur sa réformation projetée* où il fait, avec plus ou moins d'honnêteté, l'éloge des vieilles mœurs polonaises.

très riche cousin Stanislas Félix Potocki ne tardera pas à partir pour Saint-Petersbourg solliciter Catherine ; et un autre cousin, Ignacy Potocki, croira jusqu'à la veille du partage à l'alliance prussienne.

Potocki, qui a voyagé, parcouru les « nouvelles » puissances de l'Europe, trouverait bien chez Rousseau le moyen de défendre le pays⁵, mais cette nation, prête à quitter la charrue pour prendre les armes, est un leurre en Pologne, tout comme la confédération qui réunirait dans un même élan furieux toute la noblesse à cheval contre l'envahisseur. Potocki n'a d'autre issue que de recourir à un mythe, celui qui, de Robinson Crusoé au trappeur du Nouveau-Monde, traversera tout le XIX^e siècle, le mythe de l'homme de la nature⁶, étrangement paradoxal : cet homme de la nature, ce « chasseur » qui sait trouver dans ses propres ressources, les moyens de se défendre, la société lui est-elle vraiment nécessaire, l'histoire lui est-elle nécessaire ? N'est-il pas ce premier homme, pleuré par Rousseau ? Mais, pour Potocki, ce n'est pas un mythe, et dans ces brûlots du printemps 1788 se dessinent deux mutations de la société : en faisant appel aux « paysans⁷ », Potocki enfonce un premier coin dans les inégalités de classes : le serf qui aura combattu pour la patrie ne pourra plus être renvoyé à la glèbe comme un mal-propre ; et même si Potocki reste sceptique quant à l'affranchissement des paysans — la position de Rousseau était-elle bien différente ? —, un cliquet a été passé qui empêchera tout retour en arrière. Seconde mutation : l'appel à la conscription : chacun peut et doit se battre. Encore quelques années et sur de telles bases, la Pologne aurait pu jouer un rôle comparable à celui de la France révolutionnaire, et Napoléon ne trouvera-t-il pas là ses alliés les plus courageux et les plus fidèles ?

Potocki voit grand — le même regard englobant sera à l'origine du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Mais ce regard, nourri par les voyages déjà nombreux de ce jeune homme, reste souvent superficiel. On l'a vu pour l'histoire, on l'a vu pour le système de défense du pays : la *guerilla* qui mobiliserait toute la population ne convient pas à un pays plat — même boisée, l'Ukraine n'est pas l'Afghanistan. Plus embarrassante, la notion de liberté. L'attention manifestée par Potocki pour le sens des mots, ou plutôt pour préciser le sens des mots⁸, aurait dû le

5] *Œuvres complètes, Considérations sur le Gouvernement de Pologne [...]*, « Système militaire », Paris, Gallimard, 1964, t. III, p. 1012.

6] *Des choses dont un chasseur a besoin dans les forêts*, in : *Œuvres*, III, p. 259.

7] *Ne quid detrimenti respublica capiat*, in : *Œuvres*, III, p. 252.

8] « Un des embarras que je rencontre en écrivant sur notre révolution, consiste dans l'inexactitude de la nomenclature », *Œuvres*, III, p. 291.

guider dans l'emploi du mot au moment crucial où il passait de la plume des philosophes aux bancs de l'Assemblée nationale. De la même manière qu'il hésitait entre Prusse et Russie, Potocki hésite entre deux acceptions radicalement opposées : la liberté sarmate et la liberté du *Contrat social*. La première est celle des vieux Potocki, celle de la république des armées particulières, celle du magnat, maître absolu, celle de l'individu (mieux vaut qu'il soit richissime) qui ne compte que sur lui-même face à l'ennemi. Et il y a cette nouvelle liberté, telle qu'elle s'élève depuis moins d'un siècle à travers les textes des penseurs anglais, français ou allemands, qui engage la société entière et repose sur la loi démocratiquement votée et consentie. Potocki qui mesure si bien la place du récit national, comme on dirait aujourd'hui, (et ce ne sont plus des traditions orales, mais des textes de mots) ne méconnaît pas le danger d'un sens mal maîtrisé. Le monde change : si les faits sont les mêmes (le voisin de l'Est, avec son complice de l'Ouest, s'apprête à jeter sa grosse patte), la représentation change : tout envahisseur voudrait être regardé comme un libérateur. De nouvelles notions apparaissent, que Potocki cherche à préciser ; et la *Quatrième lettre sur l'histoire de notre tems*, derrière l'ironie à la Voltaire, laisse affleurer un questionnement plus profond⁹. Or donc, la liberté des révolutionnaires français ou celle des vieux républicains polonais ? Même s'il s'engage vigoureusement dans la vie politique de son pays en 1788-1789, Potocki aime à préserver une liberté plus secrète, la liberté individuelle qui lui permet, à son gré, de sauter dans un bateau.

Les amateurs de la théorie ont adopté une méthode aisée ; Ils négligent dans leurs calculs le tems présent disant, qu'il ne s'occupent que du bonheur des générations futures.

Mais premièrement, il pouroit se trouver dans la génération présente des hommes qui auroient aussi la prétention d'être heureux, ainsi que je l'ai dit ailleurs¹⁰.

Cette poignante réflexion qu'il livre au moment où il quitte la Pologne en 1790 est autant celle d'un jeune enthousiaste qui veut changer le monde et qui n'est pas encore bien certain de ses concepts, que celle d'un homme mûr, un peu désabusé, qui se méfie de ces nouveautés dans un pays qui n'est pas encore prêt à les recevoir. Le reste

9] Voir *Œuvres*, III, p. 325-327.

10] *Essay d'aphorismes sur la liberté*, in : *Œuvres*, III, p. 310.

de l'œuvre donne raison au second portrait. Le monde de l'histoire était plus rassurant.

Il ne faut pas négliger l'écart géographique dans lequel vivait Potocki, voyant d'un côté s'édifier, sur la première révolution sociale, pensée comme telle, un monde nouveau dans la flamboyance des discours et les réalisations qui suivaient ; de l'autre côté, un pays menacé de toutes parts. Cette liberté de Paris, aux couleurs tricolores, qui ne pouvait que séduire, au moins jusqu'en 1792, comment l'habiller des vieux oripeaux des Sarmates ? On s'est souvent posé la question du voyage au Maroc en 1791 ; on a invoqué, à juste raison, l'instabilité un peu malade de Potocki, son goût immodéré de l'Orient (un peu occidental, tout de même). Lui-même ne fournit aucune explication (« Est-ce encore une relation que j'écris ? Non ; mais je cède à ce sentiment expansif que ressentent les voyageurs¹¹ »... Nous n'en saurons pas plus.) Imagine-t-on La Fayette ou Robespierre partis se promener au moment où les événements étaient les plus intenses ? C'est plutôt le contraire : ils restent sous un ciel de plus en plus noir. Potocki a voulu revoir la France, et la comparaison qu'il fait alors avec ce qu'il a vécu les mois précédents en Pologne a dû le désespérer. Finalement, son *Essay d'aphorismes sur la liberté* traduisait bien son sentiment : « comme le présent en sait plus que le passé, il pourra arriver aussi que l'avenir en saura plus que le présent, & par conséquent qu'il saura bien s'occuper de lui même. » Il lui resterait toujours la liberté individuelle, l'histoire, l'imagination qui allait bientôt faire se lever un superbe roman. Et l'Ukraine ? En 1796, il se disposait à « y couper quelques têtes à l'hydre toujours renaissante de nos affaires Polonoises¹² » écrivait-il au favori de Catherine. Tournure ambiguë laissant à Zoubov le choix du sens qui lui conviendrait. L'imprécision des mots était parfois utile. La Pologne avait disparu, l'Ukraine avait été avalée par la Russie, Potocki était retourné à l'histoire, cette histoire qui allait s'épanouir chez les Romantiques et nourrir la mémoire des nations :

Semblables aux sons qui berçoient notre enfance, aux jeux dont elle fut amusée, les souvenirs des tems réculés, les réminiscences locales de l'existence des héros, font sur notre ame des impressions inéfaçables & mieux que tout autre sentiment peuvent nous attacher à notre patrie. Et quelle histoire sera plus féconde en récits heroïques que celle d'une terre dévastée tant de fois par les multitudes Russiennes

11] *Voyage dans l'Empire de Maroc*, in : *Œuvres*, I, p. 91.

12] Lettre à Platon Zoubov du 16 octobre 1796, in : *Œuvres*, V, p. 49.

ou par les nations idolatres de Lithuanie, de l'Esthonie et de la Jadzwingie. Ensuite défendue d'un coté contre les enfants de Gengis-khan, de l'autre contre l'élite des chevaliers d'Allemagne. Nos champs témoins de ces grands carnages se montrent encore semés de ces tertres que la main des Guerriers élevoit sur les restes de leurs chefs moissonnés par la guerre. Quelques uns de leurs tombeaux ont été déjà célébrés dans des chants poétiques ; Ils pourront retrouver dans mes recherches leur histoire véritable. Nos chateaux y retrouveront celle de leurs longs sieges & de leurs mélancholiques amours, nos familles celle de leur origine réelle ou fabuleuse. & je me croirai payé du long travail de mes ouvrages, si mes concitoyens les quittent plus attachés a leurs familles, a leurs chateaux, a leurs champs, en un mot a leur patrie¹³.

13] *Essai sur l'Histoire universelle* [...], in : *Œuvres*, III, p. 133-134.

JAN ZIELIŃSKI

LE REFRAIN DU SAVOYARD : VESTIGES MUSICAUX AUTOUR DU *MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE*

En 1862 parut à Wrocław, sous la plume du musicologue pragois A. W. Ambros, une ample *Geschichte der Musik*. Dans le premier chapitre, consacré aux commencements de l'art des sons, l'on peut lire ceci :

Le comte Jean Potocki entendit en 1797, chez le prince kalmouk Tumen, un chanteur qui, s'accompagnant d'un instrument à cordes nommé *jalgha* qui ne rappelait en rien aucun des instruments connus en Europe, mais dont les sonorités n'étaient pas désagréables, avait chanté plusieurs airs, dont un faisait immédiatement penser à la ritournelle savoyarde *ramenez ci, ramenez là*. Aux côtés du chanteur, un autre musicien entouré de danseuses s'efforçait d'animer la compagnie. Le comte Potocki raconte aussi que les Kalmouks « exécutaient une folle musique sur différents instruments » et qu'il avait aussi entendu une trentaine de ghilongs (variété de moines lamaïques) exécutant dans une tente une sorte de psalmodie monotone, accompagnés de nombreux instruments qui rappelaient les instruments chinois. On peut donc en déduire que le chant, la danse, les chants religieux existaient chez ce peuple nomade peu civilisé¹.

Potocki avait fait la connaissance de ce prince kalmouk à la mi-août 1797, pendant son voyage qui, de Moscou, devait le conduire à travers

1] A. W. Ambros, *Geschichte der Musik. Erster Band*, Breslau, F. E. C. Leuckart, 1862, p. 17-18.

« les steppes d'Astrakhan ». Dans les deux versions connues de la relation de ce voyage, le passage évoqué par Ambros se présente respectivement comme suit :

Pendant que nous mangions, un musicien jouoit en s'accompagnant du Jalgha, instrument a cordes qui m'a paru avoir un son agréable. D'ailleurs je ne puis en doner auqu'une idée, parce qu'il ne ressemble pas a nos instrument d'Europe. Mais l'air favori du musicien ressembloit beaucoup a la chanson savoyarde *ramones ci ramones la*, seulement il ne finissoit pas de même.

Un chanteur qui, en même temps, jouait du ialgha, instrument à cordes, fit de la musique pendant le repas ; c'est tout ce que je puis en dire, car cet instrument ne ressemble nullement aux nôtres. Une arriette me rappela l'air si connu : *Ramonez-ci, Ramonez-là*, etc².

On constate qu'entre le texte du musicologue et la source sur laquelle il s'appuie, il y a des différences significatives, tout comme se distinguent aussi l'une de l'autre les deux versions éditées du *Voyage au Caucase* de Potocki, la seconde, pour ne citer que cette différence, ne comportant pas l'adjectif « savoyard » qui, dans la première, qualifie la chanson en cause. On pourrait alors en déduire que ce qu'a lu Ambros se fonde sur la première des deux versions. Mais justement, qu'a-t-il lu ? La réponse, il la donne lui-même et elle est à vrai dire assez sensationnelle : « Cette très intéressante relation de voyage a été publiée par A. von Kotzebue dans son recueil *Clios Blumen-Körbchen* qui réunit diverses curiosités historiques et géographiques³ ».

Rappelons qu'on connaissait jusqu'ici la publication par Julius von Klaproth, successivement en 1827 et en 1829, de ce *Voyage* dans deux versions différentes, d'abord sous le titre « Voyage du comte Potocki à Astrakhan et dans les cantons voisins, en 1797 » dans le périodique *Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences Géographiques* (2^e série, t. IV, p. 5-58), puis dans l'ouvrage en deux volumes publié par Klaproth où ont été réunis le *Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase*, l'*Histoire primitive des peuples qui ont habité anciennement ces contrées* ainsi que le *Nouveau périple du Pont-Euxin*⁴. Il était admis qu'il s'agissait de la première publication de ce brillant *Voyage*.

2] J. Potocki, *Œuvres*, II, p. 45 et 159.

3] A. W. Ambros, *op. cit.*, p. 18.

4] Voir l'introduction à J. Potocki, *Œuvres*, II, *op. cit.*

Or, l'édition attribuée par Ambros à Kotzebue a été publiée à Darmstadt en 1811, soit quatre ans avant la mort de Potocki. Le texte, traduit de l'original français en allemand, compte 80 pages imprimées ; il est intitulé : *Reise des Grafen Johann Potozky nach Astrachan und in die umliegenden Gegenden im Jahr 1797 (Aus der französischen Handschrift auszugsweise übersetzt)*⁵. Dans ce texte, le fragment qui nous intéresse est traduit très fidèlement sur la base de la première des deux versions citées plus haut.

On savait jusqu'ici qu'au printemps de 1802, Jean Potocki lisait à Janów l'édition toute récente des mémoires d'August von Kotzebue, auteur majeur de la littérature allemande de ce temps, dramaturge et prosateur particulièrement populaire en Russie où il séjournait la plupart du temps. Potocki évoque cette lecture en passant dans une lettre du 18 avril 1802 à son frère Séverin et aussi deux jours plus tard lorsqu'il écrit à Stanisław Szczęśny Potocki⁶. On peut alors se demander comment Kotzebue était entré en possession de la relation de Potocki. L'explication nous est donnée par l'écrivain allemand lui-même :

Je me flatte, par la publication de ces extraits, de procurer au public une très agréable lecture. M. le comte Potocki est devenu célèbre grâce à ses travaux sur l'Égypte et d'autres sujets. C'est un homme qui est à la fois savant et sympathique, esprit aigu et en même temps homme chaleureux et sensible. Le manuscrit de son voyage m'a été transmis par le pasteur Heideke à Moscou, qui l'a aussi parfaitement traduit, si bien qu'il ne m'est resté qu'à faire quelques coupures qui m'ont paru nécessaires pour les lecteurs de ce recueil.

Ce pasteur Heideke ou plutôt Heidecke, Benjamin de son prénom, est une figure intéressante, qui n'avait pas été repérée jusqu'ici dans la biographie de Jean Potocki. Né à Merseburg en 1765, il étudia le droit et la théologie à Leipzig. En 1788, il s'engagea comme précepteur en Livonie, d'abord à Rauna, puis chez le baron Wrangel, gouverneur de Réval (auj. Tallin). Après avoir brièvement servi dans la cavalerie, il se libéra du service et se rendit à Moscou où il fut engagé comme précepteur dans la maison du pasteur du temple luthérien des Saints Pierre et Paul, Michael Jarzembski. Il épousa la fille de celui-ci et finit par lui

5] A. von Kotzebue, *Clios Blumen-Körbchen*, Darmstadt, Heyer & Leske, 1811, p. 121-122. Dans une note accrochée au titre, Kotzebue affirme avoir obtenu le manuscrit à Moscou de « Probst Heideke ».

6] J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 64-65.

succéder. À partir de 1801, il porta le titre de Prévôt. Ses homélies, prononcées en allemand et en russe, étaient très prisées des fidèles. Il dirigeait aussi l'école paroissiale et l'internat pour garçons qu'il avait institué auprès de celle-ci. Il dressa un plan d'établissement d'une école pour les étrangers, les bourgeois et les orphelins, publia des abécédaires, des grammaires, des manuels de catéchisme pour la jeunesse. Il essaya d'éditer des périodiques sous les titres les plus curieux : *Russischer Merkur*, à Riga, qui fut interdit après cinq livraisons, *Konstantinopel und St. Petersburg der Orient und der Norden* (Saint-Petersbourg, 1805-1806), *Janus oder Russische Papiere*, à Riga en 1808, interdit après la parution du premier numéro. Il mourut en 1811.

Benjamin Heidecke avait déjà commencé à écrire à Leipzig. Ses publications présentent un large éventail de thèmes et des titres originaux comme, par exemple, *Tableau de Leipzig en 1783* ; *la Vie dans les chaumières et dans les palais* ; *la Silhouette de Jakob Böhme* ; *Anastasis ou de l'obligation d'éviter la possibilité d'enterrer des hommes encore vivants* (thème à la mode à la fin du XVIII^e siècle, traité notamment, en Pologne, par Franciszek Karpiński). En 1808, dans la dernière publication dirigée par Heidecke parut un texte jugé sacrilège à l'égard de la Vierge Marie, qui suscita le mécontentement des autorités ; le pasteur s'attendait à devoir quitter la Russie, mais l'intercession de ses paroissiens auprès du tsar permit d'obtenir pour lui le droit de rester à Moscou.

En comparant les textes, on peut constater que la version publiée par Kotzebue est proche de la version publiée par Klaproth en 1829, celle où le fameux refrain est qualifié de « savoyard ». C'est aussi cette version qui a été reprise par Daniel Beauvois pour son édition des *Voyages* en 1980⁷. Puis, avec les explications et les variantes qui s'imposaient, dans l'édition des *Œuvres* de Potocki de 2004 (t. II).

On peut encore ajouter que le texte du *Voyage à Astrakhan* a été publié dès 1828 en traduction polonaise, d'abord dans le *Dziennik Wileński*, puis dans le périodique *Kolumb. Pamiętnik. Opisom podróży lądowych i morskich, najnowszych odkryć jeograficznych, wiadomościom statystycznym, oraz z tymi w styczności, poświęcony*⁸. Dans cette version polonaise, l'adjectif « savoyard » n'apparaît pas, mais le refrain « Ramenez-ci, ramenez-là » est bien cité.

7] J. Potocki, *Voyages*, t. 2, (éd.) D. Beauvois, Paris, Fayard, 1980, p. 64.

8] *Kolumb. Pamiętnik. Opisom podróży lądowych i morskich, najnowszych odkryć jeograficznych, wiadomościom statystycznym, oraz z tymi w styczności, poświęcony*, t. II, n° 12, 1828.

* * *

L'ariette avec ce refrain traverse les scènes françaises depuis le début du XVIII^e siècle. On la trouve en tant qu'« ariette 63 » dans la pièce de Lesage et d'Orneval *Le monde renversé*, jouée à la foire Saint-Laurent en 1718, dans un décor fantastique : « La scène est dans le royaume de Merlin » et pour ce qui est du décor proprement dit : « le Théâtre représente une Plaine remplie de Tentés. On y voit des grotesques, des arbres et des animaux extraordinaires⁹ ». Faut-il rappeler les motifs du *Diable boiteux* et du *Gil Blas* de Lesage qui réapparaîtront dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* ? Sans parler, s'agissant de Lesage, de sa traduction de la suite du *Don Quichotte* par Avellaneda. On retrouve cette ariette dans d'autres pièces réunies dans le même recueil du théâtre de la foire¹⁰.

Avec le temps, l'ariette se voit affublée d'une origine savoyarde ; cela commence en 1744 avec une *Chanson nouvelle au sujet de la victoire remportée en Savoie par le Prince de Conti*. Ce dernier, après un baptême du feu essuyé lors de la guerre de Succession de Pologne, avait participé à la guerre de Succession d'Autriche, se distinguant particulièrement en Savoie, cette année 1744 justement, en combattant aux côtés des troupes de l'infant d'Espagne contre Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne et duc de Savoie. Dans la chanson sont énumérées les batailles successivement menées par les Français contre les Savoyards ; il y est aussi question d'une possible conquête de la plaine du Piémont avec Turin. Le refrain répète ceci : « Ramenez-ci, ramenez-là, la, la, la, la Savoie du haut en bas¹¹ ».

La chanson du jeune Savoyard est aussi le motif dominant, voire l'origine même de l'opéra-comique de Cherubini *Les deux journées ou le Porteur d'eau* (1800) sur un livret de Jean-Nicolas Bouilly. L'œuvre fut créée au Théâtre Feydeau à Paris le 26 nivôse de l'an VIII (16 janvier 1800)¹². En Pologne, elle fut jouée sous le titre *Dwa dni trwogi, czyli Woziwoda Paryski*, dans une traduction et adaptation de

9] A. R. Lesage et J. Ph. D'Orneval, *Le Monde renversé*, in : *Le théâtre de la foire, ou l'Opéra comique...*, t. III, Paris, Étienne Ganeau, 1721, p. 202-203.

10] *Ibid.*, t. I, p. 302 ; t. II, p. 149 ; t. V, p. 137 ; t. VI, p. 344 ; t. VIII, p. 71.

11] *Chanson nouvelle au sujet de la victoire remportée en Savoie par le Prince de Conti*, Paris, 1744, p. 1.

12] La première édition est dédiée, comme le voulait l'usage, au « Docteur Sue ». Il s'agit de Jean-Joseph Sue le jeune (1760-1830), médecin renommé à Paris qui, pendant la Révolution avait manifesté son hostilité envers l'usage de la guillotine ; il était le père d'Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*.

Wojciech Bogusławski, la figure majeure du théâtre à Varsovie dans les années 1780-1815. Il joua lui-même le rôle du porteur d'eau Mikeli, qui lui convenait particulièrement bien alors, en tant que « sage du peuple » capable, grâce à sa ruse, de se sortir de toutes les difficultés et s'exprimant le plus volontiers à l'aide de chansons adaptées à chaque situation¹³. À la première scène de l'Acte I, le fils de ce porteur d'eau originaire de Savoie chante la chanson d'un pauvre Savoyard qui se termine par le refrain « Bon Français Dieu te récompense / Car un bienfait n'est jamais perdu¹⁴ ». Toute l'intrigue de la pièce découle de cette chanson.

Pourquoi donc la précision selon laquelle cette chanson entendue par Potocki lors de son voyage à Astrakhan et au Caucase avait un lien avec la Savoie aurait-elle tant d'importance ? C'est à cause du petit ramoneur, l'un des personnages épisodiques, mais importants, du *Manuscrit trouvé à Saragosse* (important par le fait que pendant un certain temps, Zoto, l'un des narrateurs internes du roman, s'identifie à ce personnage). À la fin de la quarantième journée (version de 1810), c'est-à-dire à la toute fin de ce morceau du roman publié à Paris par Gide en 1813 sous le titre *Avadoro, histoire espagnole*, nous apprenons quelle était l'origine du petit ramoneur :

La duchesse a bien voulu faire la femme blanche, mais ce n'est pas elle qui a couru si légèrement sur l'arête du toit voisin. Cette Léonore n'était qu'un petit ramoneur de cheminée, Savoyard de nation.

Ce même drôle est revenu la nuit suivante, habillé en diable boiteux. Il s'est assis sur la fenêtre et s'est glissé dans la rue le long d'une corde attachée à l'avance¹⁵.

Ainsi, le petit ramoneur savoyard est rattaché par Potocki à la figure du Diable boiteux de Lesage. Ce personnage a quelque chose de fantastique, démoniaque sur les bords, mais plutôt sympathique. Le ramoneur farceur d'origine savoyarde glisse à travers le *Manuscrit trouvé à Saragosse* comme la musique entraînante des ramoneurs savoyards entendus par Potocki lors de son voyage au Caucase.

Revenons un instant à l'opéra de Cherubini. Dans la troisième strophe de la chanson du malin Savoyard, il est rapporté que grâce

13] Voir *Rok Polski*, 1916, n° 1, p. 61, ainsi que *Wojciech Boguslawski* [biographie], <https://encyklopediateatru.pl/autorzy/177/wojciech-boguslawski> (dernière consultation : 27.09.2021).

14] J. N. Bouilly et L. Cherubini, *Les deux journées, comédie lyrique en trois actes*, paroles de J. N. Bouilly, membre de la Société Philotechnique, musique de Cherubini, Paris, Barba, 1802, p. 6.

15] J. Potocki, *Œuvres*, IV, 1, p. 406.

à son action, un Français condamné à mort a pu s'enfuir de prison (« Par ses soins l'Français éperdu / S'échappe de la tour obscure...¹⁶ »). Dans la version polonaise, l'épisode est décrit avec plus de précision et les agissements du Savoyard ressemblent assez à ceux du ramoneur du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Voici le couplet en entier :

Wdzięczny Sabaudczyk biegnie lotem,
Wdzięczność nad życie swe przekłada.
Już to prośbami, już to złotem.
Do murów Fortecy się wkrada :
Tam w nocy przez otwór sklepienia,
Wyciąga biednego z więzienia.
A tak mu wolność jego wraca,
Bo dobroczynność Bóg odpłaca¹⁷.

Sans doute cela n'est-il pas suffisant pour qu'on puisse en déduire un lien direct entre Bogusławski et Potocki, encore que des rapports entre les deux hommes auraient été possibles¹⁸, par exemple à travers la franc-maçonnerie. Bien plus tard, ils seront réunis par Władysław Daszewski, auteur de mises en scènes caustiques de *Krakowiacy i górale* [Les Cracoviens et les montagnards] du premier, en 1946, et des *Parades* du second, en 1958¹⁹.

Le ramoneur farceur allait aussi trouver sa place dans le répertoire de la muse chansonnière. Dans l'anthologie préparée par Roman

16] J. N. Bouilly et L. Cherubini, *op. cit.*, p. 7.

17] W. Bogusławski, *Dzieła dramatyczne*, t. 2, w drukarni N. Glücksberga, Warszawa 1820, p. 321 [« Le Savoyard reconnaissant se précipite, / tenant sa dette au-dessus de sa vie / Son insistance ou alors son or, / le conduisent au pied de la forteresse : / Là de nuit par un trou dans la voûte, / il tire le pauvre homme de sa prison. / Ainsi lui rend-il sa liberté, / car Dieu récompense les bienfaits. »]. On constate que dans l'original, le rôle de Dieu est minimisé : comme on l'a vu, il est mentionné lors de la première occurrence du refrain (« Bon Français, Dieu te récompense / Un bienfait n'est jamais perdu. »), alors que dans les reprises suivantes, Dieu est remplacé par « la nature » : « Voilà comme dans la nature / Un bienfait n'est jamais perdu. »]. Une autre différence entre le texte original et son adaptation polonaise tient dans le fait que dans la version originale, les soldats qui surveillent les portes de la ville sont des Italiens enrôlés par le cardinal Mazarin (l'intrigue est située en 1649), alors que Bogusławski n'évoque aucune nationalité.

18] Voir M. Dębowski, *Jean Potocki et le théâtre polonais. Entre Lumières et premier romantisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

19] Ce rapprochement est suggéré par E. Udalska et V. Sajkiewicz, « Stage and Stage Design in Polish Modernist Theater », in : M. Cornis-Pope & J. Neubauer (éds), *History of Literary Cultures of East-Central Europe: Junctions and Disjunctions in the 19th and 20th Centuries*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamin's Publishing Company, 2004, p. 202.

Kaleta parue anonymement en édition privée après sa mort, où sont réunies des poésies frivoles du XVIII^e siècle polonais, on trouve une pièce intitulée *Le ramoneur. Chant lyrique*, dont le narrateur se présente comme un petit ramoneur : « Jestem synem kominiarza [...] Niech kominiarz choć malutki » [« Je suis fils de ramoneur [...] ramoneur moi aussi si l'on veut, mais tout petit »]. Le refrain conserve le rythme en deux temps du « Ramenez-ci, ramenez-là²⁰ ». Dans son commentaire, suivant une juste intuition, l'éditeur fait observer que « cette œuvre semble être la paraphrase d'une ariette de comédie²¹ ».

La chanson du Savoyard réapparaîtra comme motif dans la littérature polonaise : dans le roman de Zygmunt Kaczkowski *Wnuczęta* [*Les Petits-enfants*], publié en 1855, le héros, Monsieur Edward, rêve qu'il reçoit la visite du diable — décrit avec fougue — qui, racontant ses aventures amoureuses en Allemagne où il suivait également les cours de Hegel, déclare : « Mais moi, simple *animus levis*, j'en ai ri et, en faisant trois tours sur mon talon, comme le Savoyard qui parcourt le monde en chantant *avec ci, avec ça, avec la marmotte*, j'ai traversé tout Berlin et m'en suis retourné suivre le cours²² ».

Des échos lointains de ce motif savoyard se laissent entendre aussi dans certains commentaires du chef-d'œuvre de Jean Potocki. Michał Otorowski dans son épais volume au titre provocateur *Jak zagubiono Rękopis znaleziony w Saragossie i czy warto go odnaleźć?* [Comment le *Manuscrit trouvé à Saragosse* a été perdu et s'il vaut la peine de le retrouver] consacre un chapitre intitulé « Le silence du théologien » à un personnage qu'il nomme le Savoyard. Il est question des liens de ce dernier avec la franc-maçonnerie, puis de l'abandon de celle-ci, de son enracinement dans les structures sociales de la Savoie, de sa carrière

20] L. Sacculus, *Poezje dessertowe wieku naszego oświeconego*, Wrocław, Wydawnictwo Sacculus, 2019, p.182-183 : [« Chędożę kominy duże, małe »].

21] *Ibid.*, p. 399. L'édition de cette pièce s'est faite sur la base d'un manuscrit conservé à la Bibliothèque de la PAU/PAN à Cracovie, cote 615, p. 195.

22] Z. Kaczkowski, *Wnuczęta* in : *Dziela zebrane i poprawione przez Autora*, t. VIII, Warszawa, nakładem i drukiem Józefa Ungra, 1875, p. 70, mots en italique en français dans le texte (première édition en quatre volumes, St-Petersbourg, 1855). On peut sans doute identifier la source de cette évocation de la chanson du Savoyard. Le diable de Kaczkowski dit encore, peu après : « Monsieur n'a sûrement pas lu ce que j'avais inspiré à un autre auteur : *Il faut regarder l'homme comme un pantin et la société comme la planche sur laquelle il saute, dès lors tout devient plaisant et on conserve sa santé.* » (p. 71). Cette citation de S.-R. Chamfort, *Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes*, Paris, Thomas Baylis, 1796, p. 156-157, avec la même évocation de la chanson du Savoyard, apparaît dans le roman de l'auteur satirique allemand K. J. Weber, *Demokritos oder hinterlassene Papiere eines lachenden Philosophen*, Stuttgart, Scheible, Rieger & Sattler, 1843, p. 37 et 19.

à la cour de Russie, de son amitié et de ses controverses avec Jean Potocki, qu'il avait connu à Saint-Pétersbourg. Dans un sens, on peut dire que le motif du Savoyard est central dans l'interprétation d'Otorowski : « La longue lettre de Joseph de Maistre – car c'est bien lui le Savoyard en question – du 16 octobre 1814, adressée en réponse aux déclarations de Potocki [...] est le document-clé pour pénétrer l'énigme du *Manuscrit*²³ ».

Sans prétendre résoudre l'énigme du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, je me contenterai d'affirmer qu'il vaut la peine de lire attentivement non seulement les textes de Jean Potocki, mais aussi les témoignages de sa réception, en sortant des deux cercles (respectivement français et polonais) tracés par la tradition, pour prospecter aussi dans le domaine allemand, ainsi que dans le corpus des œuvres qui ont vu le jour dans le territoire de l'Empire russe. Il peut alors s'avérer que la mélodie évoquée par un musicologue autrichien aux racines tchèques, entendue par Potocki aux extrémités orientales de l'Europe, apporte un nouveau rayon de lumière sur son roman ancré dans la réalité espagnole, et que dans les chansons fredonnées par les ramoneurs savoyards itinérants, usant leurs semelles sur les pavés de toute l'Europe, pouvaient se trouver des idées séditeuses ou de mystérieux signes d'intelligence.

(traduit par F. Rosset)

BIBLIOGRAPHIE

- Ambros, August Wilhelm, *Geschichte der Musik. Erster Band*, Breslau, F. E. C. Leuckart, 1862.
- Bogusławski, W., *Dzieła dramatyczne*, t. 2, Warszawa, w drukarni N. Glücksberga, 1820.
- Bouilly, Jean-Nicolas & Cherubini, Luigi, *Les deux journées, comédie lyrique en trois actes*, paroles de J.N. Bouilly, membre de la Société Philotechnique, musique de Cherubini, Paris, Barba, 1802.
- Chamfort, Sébastien-Roch Nicolas de, *Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes*, Paris, Thomas Baylis, 1796.
- Chanson nouvelle au sujet de la victoire remportée en Savoye par le Prince de Conti*, Paris, éditeur, 1744.

23] M. Otorowski, *Jak zagubiono Rękopis znaleziony w Saragossie i czy warto go odnaleźć?*, Warszawa, Evviva L'Arte, 2019, p. 21.

- Dębowski, Marek, *Jean Potocki et le théâtre polonais. Entre Lumières et premier romantisme*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- <https://encyklopediateatru.pl/autorzy/177/wojciech-boguslawski>
- Kaczkowski, Zygmunt, *Wnuczeta* in : *Dzieła zebrane i poprawione przez Autora*, t. VIII, Warszawa, nakładem i drukiem Józefa Ungra, 1875.
- Kolumb. *Pamiętnik. Opisom podróży lądowych i morskich, najnowszych odkryć jeograficznych, wiadomościom statystycznym, oraz z tymi w styczności, poświęcony*, t. II, n° 12, 1828.
- Kotzebue, August von, *Clios Blumen-Körbchen*, Darmstadt, Heyer & Leske, 1811.
- Lesage, Alain-René & d'Orneval, Jacques-Philippe, *Le Monde renversé*, in : *Le théâtre de la foire, ou l'Opéra comique...*, t. III, Paris, Étienne Ganeau, 1721, p. 202-203.
- Otorowski, Michał, *Jak zagubiono Rękopis znaleziony w Saragossie i czy warto go odnaleźć?*, Warszawa, Evviva L'Arte, 2019.
- Potocki, Jean, *Voyages*, t. 2, éd. par Daniel Beauvois, Paris, Fayard, 1980.
- Potocki, Jean, *Œuvres*, éd. par François Rosset & Dominique Triaire, Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004-2006, six vol.
- Rok Polski*, n° 1, 1916.
- Sacculus, Leon [= Kaleta, R.], *Poezje dessertowe wieku naszego oświeconego*, Wrocław, Wydawnictwo Sacculus, 2019.
- Udalska, E. & Sajkiewicz, V., « Stage and Stage Design in Polish Modernist Theater », in : Marcel Cornis-Pope & John Neubauer (éds), *History of Literary Cultures of East-Central Europe: Junctures and Disjunctures in the 19th and 20th Centuries*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamin's Publishing Company, 2019.
- Weber, Karl Julius, *Demokritos oder hinterlassene Papiere eines lachenden Philosophen*, Stuttgart, Scheible, Rieger & Sattler, 1843.

DE « GRANDS CHANGEMENTS DANS LE MONDE
DÉMONAGORIQUE » : DEUX RÉCITS
DE L'ANTIQUITÉ COMME PRINCIPE
DE L'ESTHÉTIQUE DU BIZARRE DANS
LE *MANUSCRIT TROUVÉ À SARAGOSSE*

L'examen de certains thèmes et l'analyse des techniques narratives du *Manuscrit trouvé à Saragosse* invitent le lecteur attentif à s'interroger sur des problématiques universelles. Tel est le cas du motif des revenants — celui des vampires plus particulièrement — qui traduit une volonté de l'auteur de participer au débat d'idées de son époque par l'actualisation des références antiques et leur adaptation à l'horizon d'attente du moment 1800. En effet, en empruntant des motifs à la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate et aux *Lettres* de Pline le Jeune, Potocki nous livre des indices pour mieux comprendre les enjeux de l'atmosphère du surnaturel qui imprègne son roman. Cet effet de lecture, qui résulte de l'emploi de *topoi* consacrés par la tradition littéraire, mais aussi d'une utilisation novatrice des techniques narratives, confronte le lecteur et les personnages à une interrogation permanente sur le principe d'identité et sur la nature de la fiction. À travers le *topos* du vampire, Potocki aborde le thème de la crédulité et de l'incrédulité, à partir duquel se tisse un réseau de scènes et de stratégies narratives qui interrogent, d'une part, le rapport entre les apparences et la réalité, et d'autre part, le lien entre la fiction et le

mensonge¹. Dans la version de 1804, l'histoire d'Alphonse Van Worden et l'action de la onzième journée qui ouvre le second décaméron peuvent se lire comme autant d'entorses au paradoxe de l'illusion théorisé par Marmontel dans ses *Éléments de littérature* (1787), qui suppose de reconnaître la partie du mensonge à l'œuvre dans l'illusion poétique. C'est par la confrontation de la vérité avec l'illusion que l'auteur de fictions parvient à donner au récit une dimension spirituelle. Le thème des vampires matérialise ainsi le questionnement sur les limites du réel en même temps qu'il renforce l'effet d'étrange. Il pousse à l'extrême le doute concernant la nature de l'illusion que Marmontel formule en ces termes : « Quelle est cependant cette demi-illusion, cette erreur continue et sans cesse mêlée d'une réflexion qui la dément, cette façon d'être trompé et de ne pas l'être² ? »

L'importance de la menace que Potocki fait peser sur le principe d'identité de bon nombre de personnages de son roman a encouragé les lectures critiques les plus stimulantes de son œuvre³. Le thème du vampire y joue un rôle central. Non seulement il constitue un apport majeur au renouvellement des problématiques héritées de l'Antiquité, mais il met en lumière l'importance de l'interdépendance de l'Histoire, de la fiction et du récit de voyage pour la valorisation du corpus potockien. La transposition de l'instrument d'observation des voyages dans le récit romanesque et l'inscription du thème des vampires dans le débat sur la validité des sens — qui agite le siècle — permettent de mesurer l'ampleur de l'apport de Potocki au débat d'idées du tournant des Lumières.

En effet, le *Manuscrit trouvé à Saragosse* est entièrement traversé par le souci du dix-huitième siècle de réinvention du passé et de reconfiguration du monde, qui renouvelle considérablement le recours à l'Antiquité. L'œuvre d'historien de Potocki, mais aussi ses récits de voyage et son roman, participent à cette reconfiguration de l'Histoire et des « belles-lettres » qui s'accroît tout particulièrement au tournant du siècle. Ainsi, celui que Madame de Staël appelait le « beau

1] D. van Mal-Maeder, « Des fantômes dans la bibliothèque. L'Antiquité dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Études de lettres* [En ligne], 4, 2012, mis en ligne le 15 décembre 2015, consulté le 12 juillet 2023. URL: <http://journals.openedition.org/edl/452> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/edl.452>.

2] J.-F. Marmontel, *Éléments de littérature par Marmontel*, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, Paris, Didot, 1856, t. II, p. 259.

3] Nous pensons évidemment à l'*Introduction à la littérature fantastique* de T. Todorov et plus récemment aux lectures de M. Delon, qui interroge la notion de bizarre dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

ténébreux » s'exerce, sans le savoir, à des disciplines qui n'ont pas encore vu le jour, comme l'archéologie. Ses travaux historiques se présentent comme autant de compilations « des historiens de l'Antiquité et du Moyen-Age [...] validées et enrichies par ses enquêtes sur le terrain effectuées à l'occasion de ses différents voyages⁴ ». Potocki est l'historien de la Sarmatie, terme consacré par la *Géographie* de Ptolémée, et il fait plusieurs fois allusion à Hérodote dans le *Voyage à Astrakan et sur la ligne du Caucase*. Toutefois, s'il reprend la terminologie à propos de l'Antiquité, il l'enrichit et comble les lacunes laissées par des auteurs classiques, en même temps qu'il pose les bases d'une nouvelle démarche d'observation des faits historiques. La confrontation de l'expérience directe de certains phénomènes observés lors de ses voyages à une réflexion historique et philosophique fournit des clés d'analyse importantes des épisodes vampiriques du *Manuscrit trouvé à Saragosse*⁵.

Le croisement des approches et des corpus permet de mieux saisir les enjeux qui président au traitement de certains *topoi* littéraires, en vogue depuis l'Antiquité, mais également à l'intégration de quelques sujets d'actualité — très ancrés dans le débat d'idées du siècle — au roman. Le thème vampirique serait à mettre en perspective avec la réception de la *Vie d'Apollonios de Tyane* au XVI^e siècle en France, et avec les tensions politiques de la période révolutionnaire et leur prolongement dans les guerres napoléoniennes, notamment en Espagne. L'empuse qui veut « dévorer » le corps et l'âme de Ménipe de Lycie et le spectre aux « cheveux hérissés » secouant des fers, dont il ne reste plus que « des os décharnés enlacés dans des chaînes » dans l'« Histoire du philosophe Athénagore⁶ » prolongent la tradition initiée par Bodin, qui fit du récit de Philostrate un réservoir d'images de la sorcellerie démoniaque, et d'Apollonios de Tyane l'archange d'une rencontre démoniaque du monde gréco-latin avec l'Orient⁷. Ces figures d'épouvante répondent aussi à l'engouement politique des portraits de cadavres.

4] F. Djindjian, « Jean Potocki (1761-1815) : voyages, expéditions et archéologie. Des *Histoires anciennes* aux *Chronologies* et au *Mémoire de l'expédition en Chine* », in : A. Fenet & N. Lubtchansky (éds.), *Pour une histoire de l'archéologie*, Pessac, Ausonius, 2019, p. 175-188.

5] Le rapport de Potocki à la mort est plus proche de celui d'un archéologue que d'un voyageur sentimental. P. Pelckmans, « Le voyageur et ses tombeaux », in : É. Klene (éd.), *Sur les traces de Jean Potocki*, Oxford, Oxford University, Studies in the Enlightenment, 2018, p. 23-33.

6] J. Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1804)*, Paris, GF Flammarion, 2008 (désormais J. Potocki, 1804), p. 215-225.

7] Nous reprenons les termes de J. M. G. Le Clézio dans la présentation d'*Héliogabale ou l'Anarchiste couronné* d'A. Artaud, Paris, Gallimard, 1979.

Elles peuvent se lire comme autant de moyens de penser la Terreur dans la mesure où elles témoignent « des ressorts d'une vie politique échappant alors brusquement aux raisonnements sereins⁸ ». La complexification du décor noir répond à un intérêt croissant pour les expériences physiques et au souci « d'explorer les ressources sensorielles de l'homme ». Elle impose le brouillage des repères qui déterminent l'identité des personnages, les soumet à une longue suite de persécutions mettant en cause la notion même d'individu. En même temps, la cruauté qui accompagne la mise en œuvre des institutions républicaines en France et bonapartistes en Europe — notamment en Espagne — impose aux historiens une nouvelle méthode et de nouveaux outils critiques pour l'écriture de l'histoire. Les événements révolutionnaires et l'invasion française de l'Espagne représentent une mise en cause radicale de la notion de vertu autour de laquelle se met en place la pensée politique éclairée du XVIII^e siècle. Dans le dialogue avec Philostrate et Plinie, Potocki accentue des effets d'écriture tels que le bizarre et le grotesque, qui contribuent alors à ébranler l'édifice de la vraisemblance romanesque régie par un système de règles hérité, en partie, de l'Antiquité. Ces nouvelles catégories, qui troublent et remettent en cause l'harmonie de l'époque classique, ont suscité l'intérêt de la critique. Elles nous permettent d'attirer l'attention sur des aspects importants du *Manuscrit* qui sont restés longtemps négligés par des lectures trop soucieuses de rendre compte de la structure du fantastique.

L'action des récits qui s'enchevêtrent dans la onzième journée tourne autour du champ de la vision, du réveil et des changements dans le domaine de la démonologie que Potocki nomme « monde démonologique ». L'auteur met dans la bouche du cabaliste l'évocation des vampires comme des manifestations proprement modernes de ces démons. La reprise presque littérale de textes de l'Antiquité cherche à éclaircir un mystère propre au dix-huitième siècle, celui des vampires, qu'il divise en deux groupes (ceux de Hongrie et de Pologne, et ceux d'Espagne).

Les démons de l'Antiquité nommés par le cabaliste sont les empuses, les larves et les lamies. L'empuse (*empousa*) est « celle qui empêche », du verbe grec *empodizein*, « empêcher, entraver ». Elle boit ou

8] A. de Baecque, *La Gloire et l'Effroi. Sept morts sous la Terreur*, Paris, Grasset, 1997, cité par O. Ritz, « Sexe, vampires et Révolution (mais quel ennui !) », *Littérature et Révolution*, 30 septembre 2017, Consulté le 15 juillet 2023 à l'adresse <https://doi.org/10.58079/qyp2>

aspire bruyamment le sang de ses victimes et elle a une jambe en airain. Elle serait aussi celle qui attrape les gens. Sa seule apparition provoque l'effroi. Il s'agit d'une figure grotesque à forte dimension sexuelle car c'est une « horrible vieille aux prétentions de séductrice », une dévoratrice de jeunes hommes à patte d'âne⁹. Elle a un pouvoir de métamorphose mais n'a jamais été humaine ; son existence est exclusivement surnaturelle. Elle ne s'attaque pas aux enfants et est étroitement liée à Hécate. Les larves désignaient chez les païens l'âme des méchants et des pervers, de ceux qui mouraient de façon violente ou sans avoir reçu de digne sépulture. Enfin, *Lamia*, « l'autre ici-même », désigne, avant tout, l'aspect croque-mitaine, ogresse, être terrifiant, épouvantail. Il s'agit d'une figure abordée par les Anciens sous l'angle de la moquerie et du ridicule. À cause de leur polymorphie, ces démons ont été associés à des esprits de morts prématurés. Les lamies sont un mélange de beauté, de laideur légendaire et de disposition bestiale. Elles illustrent le *thérion* ou la partie bestiale de l'âme, ce que l'homme ne doit pas faire sous peine de tomber dans le *thêriôdes*. Différents historiens de l'Antiquité ont légitimé l'attribution d'aspects anthropophages aux lamies par confusion avec des reines de Libye, du Pont-Euxin et des Lestrygons, qui étaient autant de personnifications du cannibalisme guerrier.

Potocki avait une connaissance livresque du phénomène, mais il est probable qu'en tant qu'explorateur, il ait été confronté directement à des cas de vampirisme. Ainsi, il a pu prendre connaissance de la vague de superstition rendue célèbre, au XVIII^e siècle, en Europe centrale, par les *Pensées philosophiques et chrétiennes sur les vampires* (1733) de Jean Christophe Herrenberg¹⁰, ouvrage qui prolongeait l'intérêt pour les vampires que la *Dissertatio Historico-Philosophica de Masticatione Mortuorum* de Philip Rohr (Leipzig, 1679) avait suscité au siècle précédent. Il est par ailleurs frappant que les témoignages explicites des voyages lors desquels Potocki a pu s'intéresser aux vampires ne soient pas arrivés jusqu'à nous. Il s'agit du voyage en Carniole et en Serbie-Hongrie, mais aussi du voyage en Espagne — qu'il effectua en 1791 — dont quelques traces devraient être retrouvées dans sa correspondance avec Séverin Potocki. Il n'est pas anodin que le récit de Philostrate et celui de Pline, lus par le cabaliste à Alphonse et à l'ermite,

9] M. Patera, *Figures grecques de l'épouvante de l'Antiquité au présent : peurs enfantines et adultes*, Leiden, Boston, Brill, 2015, p. 249-250.

10] J. Ch. Herrenberg, *Philosophicae & Christianae cogitationes de Vampiris*, 1733.

suscitent un débat entre les deux hommes, intéressés par les manifestations du surnaturel, tandis qu'elles ne semblent pas comporter le même intérêt pour le héros principal.

Si l'on se réfère au *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenans de Hongrie, de Moravie, etc.* de Dom Calmet (1751), au *Voyage en Dalmatie par M. l'abbé de Fortis* (1778) ou à la vingtième lettre du quatrième tome des *Cartas eruditas y curiosas* (1753) de Benito Jerónimo Feijoo (t. IV, Lettre 20), « Réflexions critiques à propos de deux dissertations de Calmet sur les apparitions d'esprits et sur les vampires et les broucolagues »¹¹, il est évident que les créatures mentionnées par Potocki sont celles issues du folklore qui peuple l'imaginaire des pays situés aux confins de l'Europe centrale et dans les Balkans. Le phénomène connaît une diffusion à l'échelle européenne. Voici comment la *Gazette de Madrid* rapporte un fait divers consigné le 6 octobre 1770 dans des lettres reçues à Varsovie :

La folie des vampires qui a fait naguère autant de bruit en Hongrie, vient de se renouveler dans une ville située aux confins de la Moldavie, dans des circonstances aussi horribles que fantastiques. Cette ville, nommée Zeleszeriki, fait partie des domaines héréditaires du Roy. La peste ayant pénétré dans la ville, certains imposteurs ont persuadé les gens de la plèbe que le moyen le plus sûr d'éviter la contagion, était d'arracher les dents des cadavres pestiférés et de leur sucer le sang. Cette atrocité dégoûtante a fait périr beaucoup de gens, malgré la surveillance du gouvernement pour arrêter leur course. Cet événement qui paraît incroyable, a été témoigné par des avis dignes de foi¹².

Différentes approches critiques se sont appliquées à rendre compte de la menace que la question des vampires fait peser sur le principe d'identité des différents personnages, mais aussi du lecteur dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Ce sont autant de tentatives de décrypter les enjeux du manque d'empire absolu du *je* narrateur sur son texte. L'hésitation propre au fantastique met en cause la vraisemblance

11] « Reflexiones críticas a dos disertaciones de Calmet sobre Apariciones de espíritus y sobre los vampiros y brucolacos », *Cartas eruditas, y curiosas en que, por la mayor parte, se continúa el designio del Teatro Crítico Universal, impugnando, o reduciendo a dudosas, varias opiniones comunes. Escritas por el muy ilustre señor D. Fr. Benito Jerónimo Feijoo y Montenegro, Maestro General del Orden de San Benito, del Consejo de S. M. &c.*, t. IV, Madrid, 1770, p. 234-248.

12] *Gazeta de Madrid del martes 13 de noviembre de 1770, Varsovia 6 de octubre de 1770*, p. 382. Nous traduisons.

des règles qui régissent le monde. Le bizarre insiste sur un vacillement du connu qui renverse des oppositions dialectiques comme celles de la vie et de la mort, du désir et de la répulsion, ou du féminin et du masculin. Le grotesque, enfin, poursuit tout en les renforçant les effets du bizarre. Il insiste sur la création d'une curiosité étrange, mettant en œuvre des personnages déformés ou des situations caricaturales, où s'allient des qualités opposées et qui produisent une « épouvante mêlée d'un sourire », pour reprendre la formule de Wolfgang Kayser. Le vampire, avatar de l'éternel retour du même — que ce soit comme élément structurel ou comme procédé textuel — constitue le lien entre toutes les histoires. Il matérialise la circularité du temps, comme a pu le montrer Kaja Antonowicz dans un article éclairant publié en 1995¹³. Le thème du vampire souligne l'importance de la transversalité dans l'œuvre d'historien, de voyageur et de romancier de Potocki.

Ainsi, il convient de s'interroger sur la manière dont l'auteur du *Manuscrit trouvé à Saragosse* a contribué à renouveler la pratique de l'Histoire et de l'écriture romanesque, mais aussi de reconsidérer son apport au renouvellement du *topos* du vampire, qui jouera par la suite un rôle de plus en plus important dans l'esthétique du bizarre. Chez Potocki, la figure du vampire affirme son importance narratologique, mais elle propose également une représentation littéraire des questions qui intéressent la philosophie du XVIII^e siècle, à savoir « celle de la connexion entre les sens et de l'existence d'une instance supra-sensorielle¹⁴ ». Dans le sillage des travaux de Condillac, la définition de l'« organe du sentiment » devient une des questions centrales de la seconde moitié du XVIII^e siècle. La fin du siècle y porte un intérêt important par le biais de courants comme le vitalisme, le matérialisme et, plus tard, l'Idéologie. Dans cet ordre d'idées, il nous semble pertinent d'envisager le traitement du temps et les techniques narratives qu'il régit dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, selon une définition physique empruntée à l'histoire des sciences : celle proposée par Étienne Klein dans *Les Tactiques de Chronos* (2003). Le discours des personnages et les événements rapportés dans la onzième journée — première journée du deuxième décaméron — mettent en scène des situations qui altèrent le principe d'identité et déforment la perception du monde

13] K. Antonowicz, « La tresse et la corde : les vampires du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in : M. Porret et F. Rosset (éds), *Le Jardin de l'esprit*, Genève, Droz, 1995, p. 11-25.

14] M. Delon, « L'espace sonore du noir. Autour des romans de Félicité de Genlis », *Romanesques*, n° 10, 2018, *Romanesques noirs (1750-1850)*, p. 110.

et du temps. L'« Histoire de Ménipe de Lycie », empruntée à la *Vie d'Apollonios de Tyane* de Philostrate (Tome IV, chapitre XXV), et l'« Histoire du philosophe Athénagore », adaptée des *Lettres* de Pline le Jeune (Livre VII, chapitre XXVII), inscrivent la réflexion sur les spectres et les revenants dans l'Histoire (toujours dans la perspective du temps le plus long). Ces deux récits replacent la question des revenants dans le débat sur les vampires propre au XVIII^e siècle. En bon connaisseur de l'Orient, Potocki renouvelle l'exploitation du *topos* car il l'assimile au *vetāla* de la mythologie indienne, qu'il désigne comme « vampire d'Espagne »¹⁵ probablement par rapprochement avec les croyances au *muló* et au *mullí* des Bohémiens qui peuplent alors l'Andalousie¹⁶. Voici la conclusion à laquelle aboutit le cabaliste après avoir lu l'histoire de Ménipe de Lycie :

Les revenants sont revenus dans tous les temps comme nous le voyons, mon révérend père, par l'histoire de la Baltoÿve d'Endor, et il a toujours été au pouvoir des cabalistes de les faire revenir. Mais j'avoue qu'il y a eu d'ailleurs de grands changements dans le monde démonagorique. Et les vampires entre autres sont une invention nouvelle, si j'ose m'exprimer ainsi. J'en distingue deux espèces : les vampires de Hongrie et de Pologne qui sont des corps morts qui sortent la nuit des tombeaux et vont sucer le sang des hommes, et les vampires d'Espagne qui sont des esprits immondes qui animent le premier corps qu'ils trouvent, lui donnent toute sorte de formes et...¹⁷

Les empuses, les larves et les lamies sont des figures d'épouvante propres à l'Antiquité ; mais depuis l'intensification de la chasse aux sorcières, elles sont associées à la démonologie et aux puissances du mal¹⁸.

15] Dans l'introduction à son édition des *Contes du Vampire*, L. Renou souligne l'inexactitude de la traduction du terme *vetāla* par « vampire ». Le *vetāla* n'a pas forcément une forme animale. Il s'agit d'un esprit logé dans les cadavres qui n'est pas forcément cruel. Il n'a pas besoin de sucer le sang des vivants pour garantir sa survie. Il est malicieux et change souvent de forme, mais il peut également rendre des services. *Contes du vampire, traduits du sanskrit et annotés par Louis Renou*, Paris, Gallimard, 1963, p. 23.

16] En ce qui concerne les croyances des Bohémiens aux *mullos*, nous renvoyons à l'article d'Agustín Pániker : « Sobre vampiros y gitanos Los romanís temen a los espíritus de quienes fallecen por causas no naturales », *Altaïr cuadernos de viajes*, n° 81, enero 2013, p. 137. *Muló* et *mullí* sont donnés comme équivalents en calo de « défunt, mort » et de « défunte et morte ». Tineo Rebolledo, « A Chipicallí » (*La lengua gitana*), Granada, Imprenta de F. Gómez de La Cruz, 1990, p. 63.

17] J. Potocki, 1804, p. 222.

18] Le terme grec servant à désigner ces figures féminines de l'épouvante est *phobêtron*. Pour la terminologie antique et les figures d'épouvante féminine, nous renvoyons aux travaux de Maria Patera.

Elles fournissent des exemples pour définir la sorcellerie moderne d'un point de vue théorique et politique. Dans la préface à son traité de 1580, Jean Bodin justifie le choix du terme « Démonomanie » par la volonté de faire croire à ceux qui trouvent « étranges » et « quasi incroyables » les accouplements ayant lieu pendant le culte de Belzébuth « afin de faire cognoistre au doigt & à l'œil, qu'il n'y a crimes qui soient à beaucoup près si exécrables que c'estuy-cy, ou qui méritent peines si griefues¹⁹ ». Bodin prolonge l'opposition entre les tenants d'un sabbat réaliste et ceux qui en nient l'existence parce qu'ils appartiennent eux-mêmes à la secte. Voilà pourquoi il renvoie au *Flagellum maleficorum* (1462) de Pierre Mamoris, qui cite l'exécution de Guillaume Adeline, docteur en théologie accusé et condamné comme sorcier en 1453. L'enquête de Mamoris, qui propose trois interprétations du sabbat, soit comme évènement réel, soit comme illusion démoniaque, soit comme répondant à des causes naturelles, est d'ailleurs mentionnée par Bodin comme le « petit livre des Lamies ». Les épisodes dans lesquels Apollonios de Tyane est confronté à des lamies ou des empuses (II, 4 et IV, 25) mettent en scène des démons « en guise de femme », que le sage chasse par des insultes. Un autre des épisodes qui mettent en scène ce qu'on pourrait identifier à un vampire « espagnol » (III, 38) a l'Inde pour décor. Un démon « sournois et trompeur » prend possession de l'esprit d'un garçon, le détournant dans des endroits isolés, l'utilisant comme porte-parole (*hupocritès*, celui qui donne la réplique). Encore une fois, le sage réussit à chasser l'esprit en lui adressant une lettre écrite « avec menace et réprimande²⁰ ». Le schéma narratif mettant en scène un jeune apprenti, une femme séductrice diabolique et un philosophe inquisiteur se trouve dans le folklore oriental et, surtout, dans le récit intitulé *L'Homme saint et la femme-serpent* édité par Feng Menglong. La nature malicieuse et changeante du *vetāla* qui guide le ministre Vikramakesarin et avant lui le roi Trivikramasena dans *Les Contes du Vampire* nous invitent à mettre en perspective les vampires d'Espagne avec l'Orient, sans que les raisons de cette filiation se montrent de manière explicite chez Potocki.

Le thème du revenant s'assombrit et revêt des formes de plus en plus sensibles, qui insistent sur la représentation matérielle de l'anthropophagie. Et ce n'est pas un hasard si, au cours de la période d'écriture

19] J. Bodin, *La Démonomanie des sorciers*, J. du Puys, 1580, s.p.

20] Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*, V. Decloquement (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2023, p. 163.

du *Manuscrit*, la représentation plastique des revenants évolue, de figures émaciées vers des créatures de plus en plus violentes, proches des vampires de nos jours — à mi-chemin entre l'homme et l'animal. Cette évolution est palpable dans l'œuvre d'un peintre-témoin comme Goya²¹, dont les estampes façonnent l'imaginaire populaire du vampire d'une manière bien « espagnole » par la suite. Le *Capricho* n° 59, intitulé *¡Y aún no se van!*²², (1797-1799) peut se lire comme un commentaire ironique sur l'impossibilité physique et morale du retour des morts systématisée par Augustin Calmet dans le chapitre LXXVII de ses *Dissertations*²³. La plaque que le vampire soulève péniblement dans cette estampe matérialise la frontière entre le monde des vivants et celui des morts, en même temps qu'elle accentue la dérision dans la représentation des corps *subtilisés* par le démon qui, dans le sillage de Calmet, préoccupa les milieux ecclésiastiques éclairés en Europe²⁴. Nous sommes alors tentés d'affirmer à l'égard de la représentation des vampires chez Potocki ce qui, d'après une certaine critique d'art, constitue l'intérêt des maîtres espagnols, et plus particulièrement de Goya : le « pouvoir extraordinaire » de donner « l'impression fulgurante de *ne pas savoir* où commence l'esprit, où finit la matière, et si c'est l'éclair de l'intelligence qui noircit ce regard ou l'ombre de cette pauvre qui nous donne l'illusion de cet éclair²⁵ ». L'invasion de l'Espagne et la violence des scènes de guerre qui oppose un peuple déshumanisé à une armée régulière, *règne de la hache et du couteau*, débouchent sur l'animalisation politisée et grotesque des revenants. Les vampires des *Desastres de la guerra* sont des représentations plastiques du despotisme monacal. Ils accentuent la charge satirique de Voltaire, qui avait noirci le tableau en attribuant des qualités animales aux moines dans ses *Questions à l'Encyclopédie*. Les figures n° 71 et 72 en sont autant de variations. Tandis que la première se situe sur un plan

21] R. Alcalá Flecha a abordé la question des vampires dans l'œuvre de Goya, « El Vampirismo en la obra de Goya », *Goya, revista de arte*, n° 233, marzo-abril 1993, p. 258-267.

22] *Et ils ne partent toujours pas*.

23] A. Calmet, « Impossibilité morale que les revenants sortent de leurs tombeaux », *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenans de Hongrie, de Moravie, etc. avec une lettre de M. le marquis de Maffei sur la magie*, Paris, Chez Debure, 1751, t. II, p. 299-302.

24] « J'ai déjà proposé l'objection formée sur l'impossibilité, que ces Vampires sortent de leurs tombeaux & y rentrent, sans qu'il paraisse qu'ils ont remué la terre en sortant, ou en rentrant ; on n'a jamais pu répondre à cette difficulté & l'on n'y répondra jamais. Dire que le Démon subtilise & spiritualise les corps des Vampires, c'est une chose avancée sans preuves & sans vraisemblance. » *Ibid.* Cette question intéressa notamment Feijoo et Moratin en Espagne.

25] É. Faure, « Introduction », *Les Désastres de la guerre : quatre-vingt-cinq eaux-fortes reproduites au format original*, Vienne, Éditions du Phaidon, 1937, p. 8.

purement satirique, la deuxième s'attarde sur la violence physique des revenants en les assimilant systématiquement aux institutions d'Ancien Régime. L'estampe n° 72 intitulée *Las Resultas*²⁶ comporte une représentation graphique des « sacrés vampires », un motif de la littérature *ilustrada* rendu célèbre grâce à Antonio Bernabeu²⁷. Un vampire au visage anthropomorphe suce le sang d'une femme qui est probablement une personnification de la nation espagnole. Ainsi, la violence idéologique à laquelle s'applique l'écrivain représenté dans la première estampe s'exerce directement sur le peuple ; elle devient matérielle et s'acharne sur le corps de la nation espagnole dans l'estampe n° 72.

Or, Potocki, qui porte un intérêt spécial pour l'Espagne, est particulièrement sensible aux formes que revêt la croyance aux vampires chez les Bohémiens. Le *pathos* jouant un rôle important dans leur pratique de la religion, ils craignent l'errance des esprits des personnes décédées dans des circonstances « anormales » (par accident, victimes d'un meurtre ou de forme prématurée), sans se soucier de la foi qu'ils ont professée de leur vivant. Cette croyance est très probablement une survivance des *bhūtas* qui, dans l'hindouisme, sont des esprits des cadavres non inhumés, lesquels n'arrêtent leur errance qu'une fois que le corps est enterré avec les cérémonies d'usage²⁸. Ces esprits malfaisants apparaissent essentiellement entre minuit et l'aube, ils peuvent réanimer des cadavres pour dévorer des humains. Ils peuvent sucer aussi bien le sang de ceux qui ont causé leur mort que celui de belles personnes des deux sexes, car ils ont une forte appétence sexuelle.

26] *Les Conséquences*.

27] *Juicio historico-canónico-político de la autoridad de las naciones en los bienes eclesiásticos* (1813) d'A. Bernabeu. Cet ouvrage a été publié de manière anonyme en 1813, puis inclus dans *España venturosa por la vida de la Constitucion y la muerte de la Inquisicion* (1820). L'expression « Sagrados vampiros » renvoie aux conséquences de la législation de Ferdinand VII.

28] L'imaginaire hindou accorde une grande importance au passage de la vie à la mort. La liturgie et le complexe appareil des cérémonies doivent garantir que l'âme des défunts sera réincorporée et réintroduite dans l'enveloppe physique d'une forme ancestrale nommée *pitr*. Le *bhūta* est un fantôme à proprement parler, l'esprit d'une personne décédée de mort violente et devenu pernicieux pour les vivants. Ce sont des êtres auxquels on doit faire des oblations. L. Renou, *op. cit.*, p. 205.

LE TEMPS VAMPIRISÉ

Les différents niveaux de narration du *Manuscrit trouvé à Saragosse*, ainsi que les procédés d'enchâssement qui assurent la cohésion entre le texte d'encadrement et les nouvelles insérées, assignent au temps un rôle de premier ordre (qu'il s'agisse du temps de la narration ou du temps historique). À cet égard, Kaja Antonowicz a souligné à juste titre le rôle fédérateur du thème vampirique dans l'économie narrative du roman de Potocki. La cohésion des trois cycles (fantastique, picaresque et historique) — qui, selon Nicole Taillade, constituent le roman²⁹ — est ainsi garantie par le fil de l'éternel retour du même (variante du thème vampirique). Potocki parvient à donner une représentation littéraire de la complexité du temps physique et historique — mais aussi des durées — grâce à un fonctionnement narratif complexe. En effet, l'articulation des différents discours déployés dans le roman fait apparaître le statut du temps comme « mécanisme à produire de nouveaux instants », comme « ce moteur infâme, ce souffle caché au sein du monde, par lequel le futur devient d'abord présent, puis passé³⁰ ». Qu'il s'agisse du récit d'Alphonse ou des récits qui lui sont rapportés directement, à lui ou à d'autres personnages, c'est souvent le principe d'identité qui en est bouleversé et les oppositions binaires fondatrices de la dialectique qui sont remises en cause.

Le moment où, dans la onzième journée, Alphonse interrompt brusquement le discours du cabaliste pour rejoindre la terrasse garantit l'effet de dessaisissement. L'interruption soudaine du récit transpose dans le roman la démarche d'exploration du monde et d'interprétation de la réalité du corpus viatique, démarche qui, grâce à l'instrument de l'observation, guide le voyageur et qui traduit la conscience accrue de la fragilité de l'image. Alphonse abandonne la dissertation sur les vampires pour observer les deux Bohémiennes, qui semblent prendre le chemin du château et dont la ressemblance avec ses cousines devient frappante. La démarche d'appréhension du monde qui tend avant tout à enrichir l'Histoire est ainsi exploitée à des fins romanesques.

Aussi, en reprenant les histoires de Philostrate et de Pline le Jeune, Potocki inscrit-il l'effet esthétique du bizarre dans l'histoire longue. « Le tout n'est qu'apparence, sans aucune réalité » : la formule d'Apollonios

29] N. Taillade, « La construction du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de J. Potocki et sa portée », *Littératures*, 24, 1977, Lectures au labyrinthe, p. 17.

30] É. Klein, *Les Tactiques de Chronos*, Paris, Flammarion, 2004, p. 21.

pourrait se lire comme une justification historique du problème de la validité des sens qui hante le siècle. À l'instar des romanciers du noir, Potocki semble tenter de mieux comprendre les ressources sensorielles de l'être humain à travers la comparaison des informations fournies par chaque sens. Toutefois, au lieu de proposer un traitement proprement noir de la question, il y porte un regard historicisant. Ainsi, lorsqu'il évoque l'« Histoire de Ménipe de Lycie », c'est pour insister sur la continuité du caractère protéiforme du démon de la concupiscence depuis l'Antiquité, mais qui revêt, en cette fin de siècle, des aspects fort variés et beaucoup plus corporels³¹.

Tout ce que vous voyez ici est comme ces jardins. Le tout n'est qu'apparence, sans aucune réalité ; et afin que vous reconnaissiez la vérité de ce que je dis, sachez que cette femme est une de ces empuses que l'on appelle communément larves ou lamies. Elles sont fort avides, non des plaisirs de l'amour, mais de chair humaine ; et c'est par l'appât du plaisir qu'elles attirent ceux qu'elles veulent dévorer³².

Potocki agrmente ce tableau en y incorporant, notamment, des références à certaines caractéristiques attribuées au *vetāla* dans la tradition indienne, mais aussi en faisant allusion, en filigrane, aux *mulós*. Les deux frères dont les corps pendus indiquent l'entrée dans la vallée de Los Hermanos font l'objet de rumeurs. On n'en parle pas comme des revenants, mais on prétend « que leurs corps animés par je ne sais quels démons se [détachent] la nuit et [quittent] le gibet pour aller désoler les vivants³³ ». L'importance d'établir la vérité de ces événements pousse un bachelier à rédiger une dissertation qui rappelle aussi bien les traités de démonologie du XVI^e siècle inspirés de la *Vie d'Apolonios de Tyane* que les *Dissertations sur les apparitions* de Dom Calmet. L'auteur y prouve que les frères pendus étaient « des espèces de vampires et que l'un n'était pas plus incroyable que l'autre, ce que les plus incrédules lui accordaient sans peine³⁴ ». La potence des pendus peut se lire comme une variation révolutionnaire de l'arbre *śimśapā*, auprès duquel gît par terre, « la nuit, à la lumière des bûchers funèbres », un corps gémissant, celui animé par le *vetāla* qui rapporte au roi Trivikramasena les différents récits des *Contes du Vampire*. Les empuses de

31] I. Mattazzi, *Il labirinto cannibale. Viaggio nel Manoscritto trovato a Saragozza di Jean Potocki*, Milano, Arcipelago Edizioni, 2007.

32] J. Potocki, 1804, p. 218.

33] *Ibid.*, p. 65-66.

34] *Ibid.*, p. 66.

Philostrate prennent la forme d'Emina et Zibbedé, mais aussi des deux Bohémiennes qu'il aperçoit depuis la terrasse avant de partir les chercher. Ces empuses sont aussi les *Gitanas* du début du roman, qui annoncent la thématique de l'anthropophagie vampiresque en renvoyant toujours aux croyances des Bohémiens : « Las Gitanas de Sierra Morena quieren carne de hombres ».

L'ESPACE VAMPIRISÉ

En ce qui concerne la maison « fort grande et fort logeable mais décriée et déserte » du philosophe Athénagore, elle semble inscrire le *topos* du revenant dans l'Histoire. Rappelons que, chez Potocki, cette discipline trouve l'expression de son unité dans la métaphore architecturale et qu'elle est universelle et cinétique, comme l'ont rappelé Dominique Triaire et François Rosset³⁵. Dans une perspective de temps plus longue, le texte de Pline a été considéré comme l'archétype du roman noir. L'allusion au revenant est ici un clin d'œil, probablement ironique, au genre noir, qui reproduit ce *topos* tout en multipliant la description de demeures hantées de plus en plus sophistiquées. C'est dans un dispositif sonore fort codifié et bien établi depuis l'Antiquité que cette demeure se présente au lecteur. Ainsi « dans le plus profond silence de la nuit [on entend] un bruit de fer qui se choqu[e] contre du fer, et si l'on prêt[e] l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui semble venir de loin, puis s'approcher ». Le lecteur de l'époque reconnaît les éléments basiques d'un roman noir, dans lequel tout l'intérêt narratif tourne autour de l'architecture. Chez l'explorateur Potocki, cet intérêt architectural se manifeste avec une visée romanesque dans le *Voyage dans l'Empire de Maroc*. Lors de son passage à Ceuta en 1791, alors que le port est assiégé par Moulay Yazid, il assimile la demeure hantée aux goules issues des *Mille et Une Nuits*.

Cette pittoresque et mélancolique demeure me rappelle ces goules qui, selon la mythologie des *Mille et Une Nuits*, habitaient les édifices abandonnés. À côté de ma casemate, il y a une porte qui conduit à un souterrain très profond. C'était autrefois une de ces terribles matamores où l'on enfermait les esclaves chrétiens et dont il est tant question dans les romans espagnols, ouvrages où il y a bien de l'imagination,

35] F. Rosset et D. Triaire, Présentation de l'*Essay sur l'histoire universelle & recherches sur celle de la Sarmatie*, in : J. Potocki, *Œuvres*, III, p. 97.

mais non pas autant que dans les contes que j'ai cités plus haut et qu'il faut toujours lire lorsqu'on se trouve avec des Arabes³⁶.

L'évocation de ces matamores constitue un élargissement de l'*in pace* des romans gothiques et noirs dont l'action se déroule dans le monde chrétien, souvent en Italie ou en Espagne. Telle que la définit le *Dictionnaire de Trévoux*, « la matamore est très incommode & très cruelle », elle a été inventée exclusivement pour « torturer les esclaves ».

On y descend par 26 ou 30 degrés. On n'y peut recevoir d'air ni de lumière que par un petit trou. Les Esclaves y sont horriblement pressés, et souvent ceux qui en sortent meurent, parce qu'ils ne peuvent supporter le grand air. Ils y étouffent quelquefois de chaleur ; & ils sont presque toujours mangés des puces & des poux³⁷.

La sophistication de cet espace de clôture hanté par les angoisses des hommes des Lumières semble intéresser davantage l'explorateur que le romancier.

Les vampires chez Potocki ne semblent pas répondre de la même manière au traitement des incertitudes des Lumières que les spectres des romans noirs, mais ils sont certainement encouragés par les mêmes questionnements autour du champ des sens. Qu'ils se posent comme des critiques ou comme des enrichissements de la rationalité visuelle — pour employer les termes de Michel Delon — les vampires de Potocki donnent au sujet un intérêt universel par assimilation de la tradition orientale des *vetāla* issus de l'*Océan des rivières de contes* (Kathā-saritsāgara) de Somadeva. D'ailleurs, Potocki paraît emprunter la stratégie narrative de l'auteur de ce recueil — il s'agit d'un récit mis dans la bouche d'un héros, contenant sa propre histoire et rapportant les récits à lui faits par les autres personnages³⁸. N'insiste-t-il pas dès son *Voyage en Turquie et en Egypte* sur sa passion pour les Apologues orientaux, en se disant « si riche en pensées orientales » et en se montrant aussi soucieux de conserver à ses figures « leur physionomie orientale », bien que cette dernière ne réussisse pas en Occident³⁹ ?

Potocki ne se contente pas de considérer le phénomène vampirique selon le point de vue de Voltaire qui, dans l'article « Vampires »

36] J. Potocki, *Œuvres*, I, p. 165-166.

37] *Dictionnaire de Trévoux* (édition lorraine, Nancy, 1738-1742).

38] *Contes du vampire, traduits du sanskrit et annotés par Louis Renou*, Paris, Gallimard, 1963, p. 11.

39] J. Potocki, *Voyages*, F. Rosset & D. Triaire (éds), Paris, GF Flammarion, 2015, p. 63.

des *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-1772), attribuée au phénomène une origine chrétienne, une particularité du rite grec schismatique, qui lui permet de dresser une opposition fondatrice. Tandis que pour les



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Francisco de Goya, *Ya un no se van !*, *Los Caprichos*, Madrid, 1799, P. 59., 1 est. : eau-forte et aquatinte brunie et burin; 21,7 x 15,2 cm (élt d'impr.), conservée à la Bibliothèque nationale de France : RESERVE BF-4 (J,20) -BOITE FOL

Source : gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Commentaires de Goya (ms du Prado) : « Celui qui ne se défie pas de l'instabilité de la fortune peut dormir tranquillement, quoique entouré de périls ; mais aussi il n'apprend pas à s'en préserver et il n'est alors aucune disgrâce qui ne le surprenne. » ; (ms BNE) : « Même un pied dans la tombe, ceux qui sont embourbés dans leurs vices ne voient pas la dalle de la mort qui va tomber sur eux, pas plus qu'ils ne songent à se corriger. »

orthodoxes, le corps qui ne pourrit pas fait l'objet d'une excommunication, c'est pour les catholiques une manifestation de sainteté. Potocki semble porter sur la question le regard critique de l'explorateur. Effectivement, la croyance à l'existence de ces créatures a été engendrée et encouragée par le principe d'autorité de la Contre-Réforme catholique « face à un monde rural diabolisé » sur les territoires dominés par l'empire des Habsbourg, mais aussi comme réaction à la domination des Turcs — tel est le cas de la Slavonie — comme Luc Orešković l'a souligné dans son article sur *Le thème des Lycanthropes et des vampires* (2010). En effet, Potocki renouvelle la pratique de l'histoire et de l'écriture romanesque grâce à son exploitation du *topos* des vampires espagnols. En accentuant la menace que ces derniers font peser sur l'identité des personnages et sur la véracité des événements rapportés, en multipliant les cas de vampirisme mais aussi en les élargissant à différentes aires géographiques et à différentes époques, il institue l'effet du *bizarre* comme un signe fondateur de l'appareil narratologique du *Manuscrit trouvé à Saragosse*. Des empuses de Philostrate aux *mulôs* de la tradition rom et au *vetāla* indien – en passant par les vampires de Hongrie et autres formes de revenants – Potocki inscrit dans la longue durée historique et dans le débat intellectuel de son époque le procédé de déformation de la perception et d'altération du principe de réalité qui anime son entreprise romanesque.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus primaire

Œuvres de l'Antiquité et œuvres de Potocki :

- Philostrate l'Athénien, *Vie d'Apollonios de Tyane*, Livre IV, 25, Valentin Declouement (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2023.
- Pline le Jeune, « C. Pline à son cher Sura Salut », in : *Lettres*, Livres VII-IX, Anne-Marie Guillemin (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 2003.
- Potocki, Jean, *Œuvres*, I, François Rosset & Dominique Triaire, (éds), Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004.
- Potocki, Jean, *Essay sur l'histoire universelle & recherches sur celle de la Sarmatie*, in : *Œuvres*, III, François Rosset & Dominique Triaire, (éds), Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004.
- Potocki, Jean, « Onzième journée », in : *Manuscrit trouvé à Saragosse* (version de 1804), François Rosset & Dominique Triaire, (éds), Paris, GF Flammarion, 2008.

- Potocki, Jean, *Voyages*, François Rosset & Dominique Triaire (éds), Paris, Flammarion, 2015.
- Somadeva, *Contes du Vampire*, Louis Renou (trad.), Paris, Gallimard, 1963.

Œuvres littéraires, historiques et philosophiques complémentaires

- Bernabéu, Antonio, *España venturosa por la vida de la Constitucion y la muerte de la Inquisicion*, Madrid, Imprenta de Repullés, 1820.
- Bodin, Jean, « Préface de l'auteur », in : *La Démonomanie des sorciers*, Paris, J. Du Puys, s.p, 1580.
- Calmet, Augustin, « Impossibilité morale que les revenants sortent de leurs tombeaux », in : *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc. avec une lettre de M. le marquis de Maffei sur la magie*, t. II, Paris, Chez Debure, 1751.
- Feijoo, Benito Jerónimo, « Reflexiones críticas a dos disertaciones de Calmet sobre Apariciones de espíritus y sobre los vampiros y brucolacos », in : *Cartas eruditas, y curiosas en que, por la mayor parte, se continúa el designio del Teatro Crítico Universal*, t. IV, Madrid, Imprenta Real de la Gaceta, 1770.
- Harenberg, Johann Christoph, *Vernünfftige und Christliche Gedancken über die Vampirs*, Wolfenbüttel, Johann Christoph Weißner, 1733.
- Marmontel, Jean-François, *Éléments de littérature* par Marmontel, secrétaire perpétuel de l'Académie Française, t. II, Paris, Didot, 1856.
- Rohr, Philipp, *Dissertatio Historico-Philosophica De Masticatione Mortuorum*, Leipzig, Michael Vogt, 1679.

Corpus secondaire

Ouvrages et articles sur l'œuvre de Potocki, les vampires et les Tsiganes au XVIII^e siècle

- Alcalá Flecha, Roberto, « El Vampirismo en la obra de Goya », *Goya, revista de arte*, n° 233, 1993, p. 258-267.
- Antonowicz, Kaja, « La Tresse et la corde : les vampires du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », in : *Le Jardin de l'esprit*, Michel Porret & François Rosset (éds), Genève, Droz, 1995, p.11-25.
- De Baecque, Antoine, *La Gloire et l'Effroi. Sept morts sous la Terreur*, Paris, Grasset, 1997.
- Delon, Michel, « La Bizarrerie de la nature », *Europe*, n° 863, 2001, p. 93-102.
- Delon, Michel, « L'Espace sonore du noir. Autour des romans de Félicité de Genlis », *Romanesques*, n° 10, « Romanesques noirs (1750-1850) », 2018, p. 101-118.
- Djindian, François, « Jean Potocki (1761-1815) : voyages, expéditions et archéologie. Des *Histoires anciennes* aux *Chronologies* et au *Mémoire de*

- l'expédition en Chine* », in : *Pour une histoire de l'archéologie*, Pessac, Ausonius, 2019, p. 175-188.
- Faure, Élie, « Introduction », in : *Les Désastres de la guerre : quatre-vingt-cinq eaux-fortes reproduites au format original*, Vienne, Éditions du Phaidon, 1937.
- González Terriza, Alejandro Arturo, « El relato de la novia de Corinto (Philostr., "Vida de Apolonio" IV 25): esquema tipológico », *Epos Revista de filología*, XXXII, p. 15-24.
- Klein, Étienne, *Les Tactiques de Chronos*, Paris, Flammarion, 2004.
- Le Clézio, Jean Marie Gustave, [quatrième de couverture], in : Antonin Artaud, *Héliogabale ou l'anarchiste couronné*, Paris, Gallimard, 1979.
- Mattazzi, Isabella, *Il Labirinto cannibale. Viaggio nel Manoscritto trovato a Saragozza di Jean Potocki*, Arcipelago Edizioni, Milan, 2007.
- Mathière, Catherine, « Mythe et réalité : les origines du vampire », *Littératures*, n° 26, 1992, p. 9-23.
- Morgado García, « Los Vampiros en la España del siglo XVIII », *Ubi Sunt? Revista de Historia*, 28, 2013, p. 48-56.
- Orešković, Luc, « Le thème des lycanthropes et des vampires, de Dom Calmet à l'abbé de Fortis : une approche des pays de confins », *Dix-huitième siècle*, n° 42, 2010, p. 265-284.
- Pániker, Agustín, « Sobre vampiros y gitanos Los romanís temen a los espíritus de quienes fallecen por causas no naturales », *Altaïr cuadernos de viajes*, n° 81, 2013.
- Patera, Maria, *Figures grecques de l'épouvante de l'Antiquité au présent : peurs enfantines et adultes*, Leiden, Boston, Brill, 2015.
- Pelckmans, Paul, « Le Voyageur et ses tombeaux », in : *Sur les traces de Jean Potocki*, Émilie Klene (dir.), Oxford, Voltaire Foundation, 2018, p. 23-33.
- Ritz, Olivier, « Sexe, vampires et Révolution (mais quel ennui !) », in : *Littérature et Révolution*, 2017. Consulté le 15 juillet 2023 à l'adresse <https://doi.org/10.58079/qyp2>
- Rosset, François, « Roman grotesque parce que roman-somme : le *Manuscrit trouvé à Saragosse* de Jean Potocki », *Colloquium Helveticum*, n° 35, 2004, p. 61-75.
- Taillade, Nicole, « La construction du *Manuscrit trouvé à Saragosse* de J. Potocki et sa portée », *Littératures*, n° 24, 1977, Lectures au labyrinthe, p. 7-37.
- Tineo Rebolledo, J., « *A Chhipicallí* » (*La lengua gitana*), Granada, Imprenta de F. Gómez de La Cruz, 1990.
- Todorov, Tzvetan, *Introduction à la littérature fantastique*, Paris, Éditions du Seuil, 1970.
- Van Mal-Maeder, Danielle, « Des fantômes dans la bibliothèque. L'Antiquité dans le *Manuscrit trouvé à Saragosse* », *Études de lettres*, vol. 4, 2012, p. 27-42.

Dictionnaires et journaux de l'époque

Article « Matamore », *Dictionnaire universel françois et latin (Dictionnaire de Trévoux)*, Édition lorraine, Nancy, 1738-1742.

Gazeta de Madrid. Mardi 13 novembre 1770. Accessible en ligne : https://www.memoriademadrid.es/buscador.php?accion=VerFicha&id=232013&num_id=5&num_total=52

Estampes

Goya, Francisco de, « Y aun no se van ! », *Los Caprichos*, Madrid, Goya, 1799, planche 59.

KOICHIRO HATA

AU CARREFOUR DU « PARIS DE LA SIBÉRIE » : JEAN POTOCKI FACE À DES NAUFRAGÉS JAPONAIS

UN CROISEMENT INATTENDU

Jean Potocki (1761-1815) et Daïkokuya Kôdayû (1751-1828) : peu d'associations sont plus surprenantes. D'une part, un noble polonais éduqué en français qui, après avoir passé une grande partie de sa vie à voyager, a marqué la postérité par un roman qui ne cesse de nous captiver : le *Manuscrit trouvé à Saragosse*. D'autre part, le capitaine japonais d'un navire marchand, le *Shinshô-maru*, frappé par une forte tempête sur la route maritime allant d'Ise, ville située au centre de l'archipel, à Edo, l'actuelle Tôkyô. De la petite île des Aléoutiennes, Amchitka, où il finit par échouer, Daïkokuya Kôdayû atteint la péninsule du Kamtchatka, puis traverse la Sibérie pour aller jusqu'à Saint-Pétersbourg. Après avoir été reçu en audience par Catherine II, il revient au Japon après neuf ans et demi d'absence¹. Sa vie extraordinaire a fait l'objet de nombreux romans et films. Il est possible que Jean Potocki et Daïkokuya Kôdayû se soient croisés, dans des circonstances improbables, au début du XIX^e siècle.

1] À propos de Kôdayû, voir l'article suivant : J. Proust, « Lumières à l'Orient : les premiers contacts entre Russes et Japonais au XVIII^e siècle », in : *Le Travail des Lumières, Pour Georges Benrekassa*, Paris, Champion, 2002, p. 27-38. Je remercie M. Helder Mendes Baiao, chercheur associé à l'Université de Berne, de m'avoir fourni cette référence.

VERS L'OUEST

En décembre 1782, le *Shinsbô-maru*, navire chargé de 250 koku (35 tonnes) de riz et d'autres marchandises provenant de l'entrepôt du clan Kishu, part de Shirakoura dans la province d'Ise. Les dix-sept membres de l'équipage, dirigés par le batelier Kôdayû, mettent le cap sur Edo. En chemin, après avoir constaté, lors de l'escale effectuée au port de Toba donnant sur l'océan Pacifique, que le temps était ensoleillé, ils se dirigent vers le large. Cependant, un fort vent du nord-ouest souffle et le navire est bientôt pris dans de violentes tempêtes. Pour éviter de couler, Kôdayû décide de couper le mât. Le gouvernail est également emporté par les vagues et le *Shinsbô-maru* part à la dérive. Pendant les sept mois qui suivent, il est emporté vers le nord-est par les courants du Pacifique Nord. L'équipage aperçoit finalement une terre et accoste sur l'île d'Amchitka, dans l'archipel des Aléoutiennes.

Des Russes, à la recherche de loutres et d'autres animaux à fourrure, étaient installés dans la région. Les naufragés japonais apprennent la langue au fur et à mesure de leurs échanges. Les Russes attendent le navire qui, comme tous les cinq ans, doit arriver de la capitale pour remplacer certains d'entre eux. Trois ans plus tard, le navire apparaît enfin, mais il ne parvient pas à accoster, s'échoue et coule. Les Russes sur place sont profondément attristés : leurs espoirs de retour au pays sont réduits à néant. Ils font cependant preuve de courage et proposent à Kôdayû et à ses matelots de construire à eux tous, Russes et Japonais, un nouveau navire en commun. L'année suivante, ils quittent enfin l'île et atteignent la péninsule du Kamtchatka. À ce moment-là, le groupe de Kôdayû a déjà perdu huit de ses membres.

À Nizhne-Kamchatsk, centre névralgique de la région, Kôdayû rencontre l'explorateur français Barthélemy de Lesseps (1766-1834). Oncle du diplomate qui ouvrira plus tard le canal de Suez, il laisse un rapport assez détaillé sur Kôdayû. Selon lui, Kodail (graphie de Lesseps) parle alors presque couramment le russe et n'hésite pas à se montrer où qu'il soit, faisant ainsi preuve d'effronterie : « La liberté avec laquelle il entre, soit chez le commandant, soit ailleurs, seroit parmi nous taxée d'insolence ou au moins de grossièreté² ». Les naufragés nippons s'efforcent de survivre à l'hiver, mais trois d'entre eux perdent la vie à cause du froid glacial et du manque de nourriture.

2] *Journal historique du voyage de M. de Lesseps...*, 1790, Paris, Impr. Royale, 2 vol., t. I, p. 207.

En 1788, Kôdayû et cinq autres matelots quittent Nizhne-Kamchatsk. Après être passés par Okhotsk et Iakoutsk, ils arrivent à Irkoutsk. Ils séjournent deux ans dans cette ville, surnommée « le Paris de la Sibérie ». Pendant cette période, Kôdayû demande à trois reprises au gouvernement russe à Saint-Pétersbourg l'autorisation de rentrer au Japon. Sa demande est systématiquement rejetée. À sa première demande, on répond qu'il doit rester en Russie et devenir fonctionnaire de ce pays. La deuxième réponse, qui semble à première vue généreuse, est en fait péremptoire : si Kôdayû voulait devenir marchand, il serait exempté d'impôts et recevrait une maison à habiter ; et s'il voulait servir, il serait même nommé Kapitan (capitaine ?). Mais il n'est pas autorisé à rentrer chez lui. Une troisième demande reste sans réponse et, au lieu de cela, la mairie d'Irkoutsk cesse de payer les frais de subsistance qui lui étaient versés auparavant. Le gouvernement russe à Saint-Pétersbourg s'obstine donc à interdire aux Japonais de rentrer chez eux.

VERS L'EST

En mai 1805, une nouvelle surprenante arrive à Jean Potocki : le gouvernement russe doit envoyer une mission diplomatique auprès de la dynastie des Qing, et Jean est nommé à la tête de la délégation scientifique qui l'accompagnera. Sa lettre à Adam Jerzy Czartoryski (1770-1861), cousin germain de sa première épouse, Julia Lubomirska (1767-1794), et qui l'avait recommandé au tsar, se conclut comme suit : « Je n'en crois pas encore à mon bonheur. – et je ne sais si je veille, tant suis aise³ ».

L'année précédente, Potocki avait écrit une lettre au prince Adam, dans laquelle il suggérait la création d'une académie orientale, institution nécessaire pour gagner en influence à l'est de la Russie. On y enseignerait les langues de l'Orient — turc, persan, mongol, tibétain, mandchou, chinois, *etc* — et on y mettrait en place un système de formation de fonctionnaires appelés à gouverner ces régions : « il est évident qu'on ne saurait bien administrer des pays dont on ne sait pas bien la langue⁴ ».

À l'époque, le commerce entre l'Europe et l'Asie s'effectuait principalement par voie maritime, et deux puissances occidentales,

3] J. Potocki, *Œuvres*, V, p. 98, lettre à Adam Jerzy Czartoryski, [avril-mai 1805].

4] *Ibid.*, p. 88, lettre à Adam Jerzy Czartoryski, 6 avril 1804.

disposant chacune d'une Compagnie des Indes orientales, s'en disputaient le contrôle : la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. La conviction de Potocki était qu'afin de concurrencer ces pays, la Russie devait développer des routes terrestres. En décembre 1804, il avait écrit directement au tsar Alexandre I^{er} pour lui proposer la création d'une Académie orientale et solliciter un poste au Département asiatique des Affaires étrangères⁵. Il y est nommé le mois suivant.

En septembre 1805, l'ambassade russe se réunit à Irkoutsk. De là, elle se dirige vers le sud en traversant le lac Baïkal, jusqu'à la frontière russo-chinoise. Mais là, la situation se complique. La délégation russe ne parvient pas à obtenir de Pékin l'autorisation d'entrer dans le pays. Le gouvernement chinois, par l'intermédiaire du roi d'Ourga (l'actuelle Oulan-Bator), enjoint à plusieurs reprises à la partie russe de réduire le nombre de personnes appelées à traverser la frontière. Cependant, le chef de l'ambassade, Iouri Golovkine (1763-1846), attaché à la dignité de la mission, est à chaque fois réticent à en réduire les effectifs. Ce n'est que le 18 décembre que l'ambassade franchit enfin la frontière dans un froid glacial.

Lorsque la délégation arrive à Ourga, elle est confrontée à un nouveau problème. Le roi d'Ourga (neveu de Jiaqing, l'empereur des Qing) exige que Golovkine fasse une salutation traditionnelle face à l'empereur : se prosterner neuf fois devant lui. Golovkine, qui se rend à Pékin au nom du tsar, ne peut accepter une demande aussi humiliante. Les négociations entre les Chinois et les Russes échouent, et le roi d'Ourga, furieux, demande à Golovkine de quitter immédiatement la région. Golovkine obtempère fièrement, et le groupe retourne à Saint-Pétersbourg au lieu de se rendre à Pékin.

LA QUESTION LINGUISTIQUE

Potocki a laissé quelques écrits sur ce voyage infructueux en Chine. Entre autres, une lettre adressée à Golovkine mérite l'attention. Rédigée à Irkoutsk, elle a pour but de demander au chef de l'ambassade d'autoriser Julius von Klaproth (1783-1835) à quitter la délégation afin d'étudier les langues asiatiques dans cette ville. Potocki a intégré ce jeune orientaliste au groupe scientifique qu'il dirige. Selon lui, les interprètes chinois basés à Irkoutsk, ainsi que les livres écrits dans des

5] *Ibid.*, p. 90-91, lettre à Alexandre I^{er}, 5 décembre [1804].

langues asiatiques et conservés dans la bibliothèque de la ville, aideraient beaucoup Klaproth dans ses recherches.

Dans cette lettre, Potocki dit qu'il a rencontré des Japonais à Irkoutsk. L'un d'eux enseigne, selon lui, sa langue maternelle à l'école de la ville, mais, ajoute-t-il, il « n'étoit chés lui qu'un pilote, et ignoroit en consequence, une grande partie des mots de sa propre langue⁶ ». Un autre rapport mentionne aussi la présence de Japonais et apporte une nouvelle information : « Les Japonais naufragés avoient sauvé un dictionnaire Japonais, expliqué par le Chinois et imprimé à Jesso⁷ ». Le lieu de publication mentionné à la fin de cette phrase est probablement Edo.

Qui est donc ce Japonais, enseignant sa langue dans le « Paris de la Sibérie » ? Cet exilé, qualifié par Potocki d'« homme d'ailleurs honete et appliqué⁸ », est-il Daïkokuya Kôdayû ? Les faits historiques confirment que Kôdayû, accompagné du naturaliste suédois Kirill Laksman (1737-1796), rencontré à Irkoutsk, s'est rendu à Saint-Pétersbourg en 1791, où il a été reçu par l'impératrice Catherine II, qui lui a donné l'autorisation de retourner au Japon. L'année suivante, accompagnés du second fils de Kirill, Adam Laksman (1766-1806), Kôdayû et deux autres survivants de son équipage retournent à Nemuro, sur l'île de Hokkaido. Le Japonais que Potocki a rencontré à Irkoutsk n'était donc pas Daïkokuya Kôdayû.

Cependant, tous les survivants de l'équipage du *Shinshô-maru* ne sont pas rentrés au Japon. Deux matelots, Shôzô, amputé d'une jambe à cause d'engelures, et Shinzô, qui a épousé une Russe, ont été baptisés dans l'Église orthodoxe et sont restés à Irkoutsk. Tous deux sont devenus professeurs à l'école de langue japonaise de cette ville, où Shôzô est mort en 1796 et Shinzô en 1810. En d'autres termes, Shinzô était encore bien vivant en 1805, lorsque Potocki s'est rendu en Sibérie.

Le gouvernement russe, qui tentait de s'étendre vers l'est, ouvrait en 1736 une école de langue japonaise, rattachée à l'Académie des sciences de Russie à Saint-Pétersbourg. À l'époque, les enseignants étaient deux matelots du *Wakashiomaru*, navire du clan Satsuma (fief situé dans l'actuelle Kagoshima) qui avait fait naufrage lors d'une tempête alors qu'il faisait route vers Ôsaka en 1728. Plus tard, l'école de

6] *Ibid.*, p. 118, lettre à Iouri Alex. Golovkine, 22 septembre 1805.

7] « Rapport du comte Jean Potocki sur les travaux des savants attachés à l'ambassade destinée pour la Chine », in : *Œuvres*, II, p. 257.

8] J. Potocki, *op. cit.*, p. 118, lettre à Iouri Alex. Golovkine, 22 septembre 1805.

langue japonaise a été déplacée à Irkoutsk, base de première importance pour la stratégie orientale russe, où elle a continué à former, à une petite échelle, des interprètes en langue japonaise. Si la demande de retour formulée par Kôdayû a été rejetée à trois reprises, c'est parce que les naufragés étaient indispensables au maintien de cette école.

Le plaidoyer répété de Potocki en faveur de la création d'une Académie orientale prend tout son sens dans ce contexte. Au lieu d'attendre l'arrivée incertaine de naufragés, le gouvernement russe avait tout à gagner à organiser lui-même une institution académique et à assurer un enseignement linguistique stable. Les interprètes qui y seraient formés auraient ensuite vocation à devenir les piliers de l'expansion russe vers l'est. En fin de compte, même si les deux hommes ne se sont pas rencontrés à Irkoutsk, Jean Potocki et Daïkokuya Kôdayû peuvent être vus comme partageant un intérêt commun pour la question de l'enseignement des langues asiatiques en Russie.

BIBLIOGRAPHIE

- Lesseps, Jean-Baptiste Barthélemy de, *Journal historique du voyage de M. de Lesseps [...], employé dans l'expédition de M. le comte de La Pérouse en qualité d'interprète du Roi, depuis l'instant où il a quitté les frégates françaises au port Saint-Pierre et Saint-Paul du Kamtschatka jusqu'à son arrivée en France le 17 octobre 1788*, Paris, Impr. Royale, 1790, deux vol. in 8^o, avec cartes.
- Potocki, Jean, *Œuvres*, t. II et V, François Rosset & Dominique Triaire (éds), Louvain-Paris-Dudley, Peeters, 2004, 2006.
- Proust, Jacques, « Lumières à l'Orient : les premiers contacts entre Russes et Japonais au XVIII^e siècle », in : Caroline Jacot Grapa, Nicole Jacques-Lefèvre, Yannick Séité et Carine Trevisan (éds), *Le Travail des Lumières, Pour Georges Benrekassa*, Paris, Champion, 2002, p. 27-38.

ISBN 978-83-66847-82-8



ACCADEMIA POLACCA DELLE SCIENZE
BIBLIOTECA E CENTRO DI STUDI A ROMA

ISSN 0239-8605
ISBN 978-83-66847-82-8